FRANCE MÉTRO: 7,90 € - DOM: 8,50 € - BEL (926150): 8,50 € - LUX: 8,50 € - CH: 11,10 FS - CAN: 13,99 $CA - D: 9,90 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT: 8,90 € - MAR: 89 DH - TOM: 1080 XPF - TUN: 9,90 TND - NUMÉRO 545 - OCTOBRE 2025 LIRE magazine LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

LiRE magazine 50 ans

LES NOUVEAUX LIVRES DE

Clara Dupont-Monod, Ken Follett, Bernard Werber, Fabrice Caro, Asma Mhalla, Laurent Gaudé, Nora Bussigny, Patrick Modiano, Joan Didion, Dominique Bona...

SPÉCIAL LANGUE FRANÇAISE

LES SECRETS DES DICTIONNAIRES

- Les auteurs au secours des mots en danger
- Les coulisses de l'Académie française

SONDAGE

Les Français jugent les nouveaux mots

GRAND ENTRETIEN

JONATHAN COE

« L'autofiction peut être malhonnête ! »

N° 545/OCTOBRE 2025/WWW.LIRE.FR

L 19817 - 545 S - F: 7,90 € - RD

Epicentre Films présente

"Une comédie aussi mordante que désespérée"

LE MONDE

FESTIVAL DE CANNES
UN CERTAIN REGARD
PRIX DU JURY

UN PÔ ÈTE

au cinéma le
29 OCT

un film de
Simón Mesa Soto

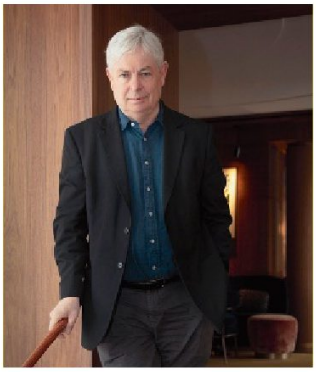
avec **Ubeimar Rios**
et **Rebeca Andrade**

Télérama positif QUE TAL PARIS? VOCABLE Sofilm LiRE magazine Cafe LATINO CINÉMAS ART & ESSAI

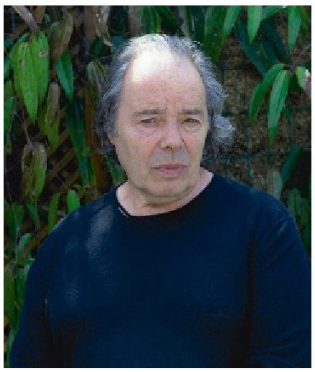
WWW.EPICENTREFILMS.COM

N° 545 - OCTOBRE 2025
LIRE magazine

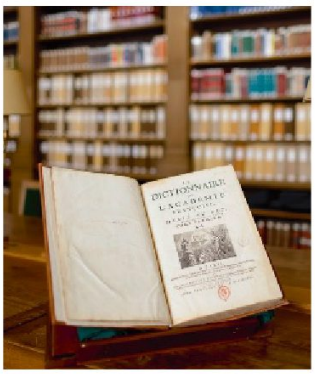
SOMMAIRE



6
LE GRAND ENTRETIEN
JONATHAN COE



38
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
PHILIPPE DJIAN



42
LE DOSSIER
LE DICTIONNAIRE ET NOUS

60
LE PORTRAIT
ASMA MHALLA

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Jonathan Coe

13 **L'ACTUALITÉ**

38 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Philippe Djian

42 **LE DOSSIER**
Le dictionnaire et nous

60 **LE PORTRAIT**
Asma Mhalla

65 **LE CAHIER CRITIQUE**
66 • L'événement : Pierre Jourde
72 • Littérature française
78 • Littérature étrangère
84 • Polars
86 • Fantastique/Science-fiction/Romance
87 • Jeunesse
88 • Classiques/Études littéraires/Poésie
90 • Manga/Bande dessinée
96 • Essais/Documents

LES EXTRAITS
68 • *La Confrontation* de Clara Dupont-Monod
92 • *Là où tu vas* d'Étienne Davodeau

104 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Fabrice Caro

LA CHRONIQUE DE
41 **Stéphanie Hochet** Au café littéraire
64 **Bernard Lehut** Le livre à lire
71 **Bernard Quiriny** Le cabinet de curiosités
95 **Mazarine M. Pingeot** Entre les lignes
103 **Pascal Ory** Mot de tête
111 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT COUVERTURE : MATHIEU PERSAN
Ce numéro comporte un encart Mouans-Sartoux diffusé sur une sélection de départements.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - GABRIELLE DUPLANTIER - ROMUALD MEIGNEUX/H&K/ACADÉMIE FRANÇAISE - STÉPHANIE LACOMBE POUR LIRE MAGAZINE

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur
Stéphane Chabenat pour Berrynvest S.A.S
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteur en chef
Alexis Brocas
Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Julien Grunberg
Iconographie
Janick Blanchard
Rédactrice
Margaux Morasso
Chroniqueurs
Stéphanie Hochet, Bernard Lehut, Mazarine M. Pingeot, Pascal Ory, Bernard Quiriny, Éric-Emmanuel Schmitt
Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Mathieu Alterman, Frédérique Anne, Hubert Artus, Simon Bentolila, Solange Bied-Charreton, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Sophie Di Malta, Marcus Dupont-Besnard, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Hélène Gestern, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Étienne Kern, Antoine Leiris, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Pascal Ory, Jean-François Paillard, Marianne Payot, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez.
Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre, 94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 3038-3900.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

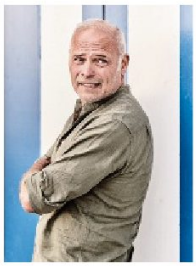
SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle, 92130 Issy les Moulineaux
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

Un jour, on se réveille et on a 50 ans. C'est ce constat que fait *Lire Magazine* ce mois-ci. Un demi-siècle, donc, que ce mensuel – fondé en octobre 1975 par Jean-Louis Servan-Schreiber et Bernard Pivot – vous propose de suivre l'actualité éditoriale et littéraire. Avec cette même volonté, celle d'être le reflet des tables des librairies. Nous aurions pu fêter cet anniversaire avec un numéro revenant sur une sélection d'ouvrages parus durant cette période – nous laissons cette mission à un hors-série à paraître le 14 novembre (intitulé « La Bibliothèque idéale de *Lire Magazine* en 500 livres »). Mais nous avons préféré nous pencher sur l'état de la langue française aujourd'hui – avec un sondage exclusif –, et la manière dont elle a évolué en cinq décennies. À travers son meilleur symbole : le (ou les) dictionnaire(s). Comment l'Académie française a-t-elle travaillé sur son fameux volume de référence ? Qu'en est-il pour le Larousse ou le Robert ? Quels mots ou expressions sont apparus ou ont disparu avec le temps ? Quels termes ou formules a-t-on « exportés » au moment où d'autres venus d'ailleurs s'imposent dans le langage ? Qu'en pensent les écrivains contemporains ? On lira toutefois ce dossier dans le contexte de la vie littéraire du moment (qui nous vaut de nous enthousiasmer ce mois-ci, entre autres, pour les romans de Jonathan Coe, Jess Row ou Pierre Jourde), à quelques semaines de la remise des grands prix d'automne. D'autres repères temporels et symboliques qui font lire de nombreuses personnes, et donc font vivre les histoires, les mots, le style. Autant dire, la langue. ■



Joseph Incardona.

92e édition du prix des Deux Magots

→ La course est lancée. En effet, la liste des titres en lice pour le prix des Deux-Magots 2025 a été révélée le 1er septembre. Voici les ouvrages retenus : *Le ciel est immense* de Feurat Alani (JC Lattès) ; *Il pleut sur la parade* de Lucie-Anne Belgy (Gallimard) ; *La Joie de l'ennemi* de Julien Delmaire (Grasset) ; *Surchauffe* de Nathan Devers (Albin Michel) ; *Le monde est fatigué* de Joseph Incardona (Finitude) ; *La Marchande d'oublies* de Pierre Jourde (Gallimard) ; *Le Grand Horizon* de Lola Nicolle (Phébus) ; *Le Fou de Bourdieu* de Fabrice Pliskin (Le Cherche Midi) ; *Voyage voyage* de Victor Pouchet (Gallimard/L'Arbalète). Le 6 octobre, le jury, présidé par Étienne de Montéty, révélera le nom du lauréat – qui sera en outre l'invité d'un prochain « Lundi des écrivains », animé par Baptiste Liger, dans le célèbre établissement du 6e arrondissement de Paris.
lesdeuxmagots.fr

***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** www.facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram** www.instagram.com/lire.magazine/
- **X :** https://x.com/magazinelire

TRI FACILE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - CHLOÉ COHEN/FINITUDE

EXPOSITION

5 NOVEMBRE 2025
1er MARS 2026

TRÉSORS ET SECRETS D'ÉCRITURE

MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE DU MOYEN ÂGE À NOS JOURS

CITÉ INTERNATIONALE DE LA LANGUE FRANÇAISE
CHÂTEAU DE VILLERS-COTTERÊTS

À 50 MIN DE PARIS

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté Égalité Fraternité

CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX

Cité internationale de la langue française
Château de Villers-Cotterêts

EN PARTENARIAT AVEC
BnF Bibliothèque nationale de France

MÉDIAS PARTENAIRES
BeauxArts Éditions
LiRE magazine

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

JONATHAN COE

« *L'autofiction peut être aussi malhonnête que la fiction !* »

Voilà une lecture que l'on prescrirait volontiers à tous les sectateurs de la stricte vérité en littérature. Un roman qui s'attaque au dogmatisme en art comme en politique avec une flamboyante drôlerie. Qui se lit comme un bon Agatha Christie tout en déployant une forme d'une folle complexité. Qui parodie sans mépris les tics du « cosy crime » (ces romans policiers sans violence), du « dark academia » (ces fictions de campus gothiques prisées de la jeunesse anglophone) et de l'autofiction… Bref, *Les Preuves de mon innocence* surprendra jusqu'aux thuriféraires de Jonathan Coe, même s'ils y retrouveront ses obsessions (en vrac : Cambridge, les Tories, le temps qui passe et l'amitié qui dure). Certes, on savait l'auteur capable de bâtir un roman sur le cas d'un VRP en brosses à dents amoureux de son GPS (*La Vie très privée de Mr Sim*) ou de conter soixante-quinze ans d'histoire britannique et personnelle à partir des tribulations des chocolats Cadbury (le poignant *Royaume désuni*). Mais son dernier texte est un feu d'artifice créatif. *Les Preuves de mon innocence* commence avec Phyl, ex-étudiante en lettres qui vient de rentrer chez ses parents pour connaître un début de carrière littéraire typique (elle coupe des choses en tranches dans un restaurant de sushi). Mais Phyl a un projet : écrire un roman. Justement, ses parents reçoivent Christopher, vieux copain de fac devenu blogueur de gauche, qui va assister à une sorte de séminaire de la droite ultralibérale. Et Christopher a une fille, Rashida, avec laquelle Phyl a plus d'un atome crochu. Dès lors, Phyl imagine, sous forme de roman de détective, l'assassinat de Christopher en plein séminaire. Un roman de détective parodique : tous les suspects se voient affublés d'un *« regard assassin »* (quand il n'est pas « meurtrier »), tous portent les mêmes initiales… Et en même temps, Coe traite son mystère assez sérieusement pour qu'on ne lâche pas le livre avant sa résolution. Puis, alors que l'enquête plonge dans le passé et nous emmène à Cambridge, le texte mute en roman de campus gothique dans le même esprit (mention spéciale à Lavinia, fille unique et ténébreuse d'un universitaire de droite, qui aurait usé de sorcellerie pour venger son chat Malicia). Au fil des investigations, un nom revient : celui de Peter Cockerill, écrivain conservateur frustré des années 1980. C'est par lui que l'on arrive à la troisième partie, faussement autofictive, où Phyl et Rashida mènent l'enquête. Mais si l'on s'amuse beaucoup, le propos central est sérieux : Coe nous parle des fictions, celle qu'on lit, mais aussi de celles, politiques, que l'on plaque sur la réalité, s'intéresse à l'appropriation littéraire, à l'authenticité narrative… Peut-être vous souvenez-vous de Benjamin Trotter, le personnage de *Bienvenue au club* perdu dans sa quête d'un « art total » ? Coe est un Benjamin qui a réussi en abdiquant paradoxalement sa prétention à la totalité. Ce qui lui permet d'associer hommage et parodie, humour et nostalgie, postmodernisme et humilité, pour mieux nous rappeler, après Cervantès, que la pureté n'existe que dans nos têtes. ■ •••

LES PREUVES DE MON INNOCENCE EST UN FEU D'ARTIFICE CRÉATIF

★★★★★
LES PREUVES DE MON INNOCENCE
[THE PROOF OF MY INNOCENCE]
JONATHAN COE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR MARGUERITE CAPELLE, 480 P., GALLIMARD, 24 €

EXTRAIT

BIO- *bibliographie*

1961

Naissance de Jonathan Coe à Bromsgrove, près de Birmingham, où il est scolarisé avant d'intégrer le prestigieux Trinity College de Cambridge. Il y étudiera la littérature, se passionnera pour la musique et fraiera avec les enfants de la classe dirigeante britannique – expérience qui se retrouvera dans nombre de ses livres.

1994

Son quatrième roman, *Testament à l'anglaise,* le propulse sur la scène internationale. Suivront, entre autres, *La Maison du sommeil* (prix Médicis étranger 1998), l'excellent triptyque formé par *Bienvenue au club, Le Cercle fermé* et *Le Cœur de l'Angleterre,* le très joyeux *La Vie très privée de Mr Sim…*

2022

Parution du *Royaume désuni,* peut-être son roman le plus poignant, où Jonathan Coe articule notamment, dans un cadre fictif, ses souvenirs de jeunesse à l'histoire de son pays.

Les *Preuves de mon innocence* est à la fois un roman expérimental – qui fait se succéder roman policier, roman gothique de campus et autofiction – et très divertissant à lire. Comment est-il né ?

Jonathan Coe. Je n'avais pas du tout prévu d'écrire un livre qui soit complexe ! Après *Le Royaume désuni*, qui m'a demandé beaucoup de travail, je voulais au contraire plus de simplicité et de légèreté. À cette époque, j'avais découvert le genre policier du « cosy crime ». C'était en France, d'ailleurs, dans une librairie, près de Biarritz, où il y avait tout un rayon estampillé « cosy mystery », dont la plupart des auteurs paraissaient anglophones. J'ai pensé qu'il s'agissait de la version moderne de ce que nous appelons, en Angleterre, l'âge d'or du roman policier – Agatha Christie, Dorothy L. Sayers, des auteurs que j'ai toujours aimé lire. J'ai décidé de m'essayer à ce genre pour le plaisir, pour me détendre. J'ai donc bâti cette intrigue autour d'un meurtre lors d'une conférence de militants conservateurs. Et puis j'ai inventé Peter Cockerill, l'écrivain oublié des années 1980. À partir de là, la part d'énigme du roman a commencé à devenir de plus en plus complexe, et je me suis rendu compte que, pour la raconter, j'allais devoir importer d'autres genres dans le roman. C'est là que j'ai décidé que la deuxième partie serait écrite dans le genre « dark academia », puis j'ai eu l'idée de cette double narration, qui a donné l'autofiction de la dernière partie… Et ainsi, je me suis retrouvé avec un roman compliqué et postmoderne dans les mains, ce qui n'avait jamais été mon intention.

Mais n'avez-vous pas flirté avec ces genres toute votre carrière ? Depuis *Testament à l'anglaise,* vos romans contiennent souvent une dimension criminelle, et nous ramènent souvent à l'époque de l'université. Et même s'ils ne relèvent pas de l'autofiction, vous vous êtes déjà inspirés de personnages réels, comme pour la mère du narrateur du *Royaume désuni*, calquée sur la vôtre…

J.C. Je me sers d'intrigues criminelles, car j'ai toujours peur que le lecteur n'aille pas au bout de mon livre. Or, si vous parvenez à stimuler sa curiosité pour l'identité d'un meurtrier, vous pouvez le tenir pendant des centaines de pages. J'ai utilisé ce procédé pour la première fois dans *Testament à l'anglaise,* un livre bien plus ambitieux que tout ce que j'avais écrit jusqu'alors. Comme il allait faire 500 pages, je n'étais pas du tout sûr de réussir à garder les lecteurs à bord. J'ai donc lu beaucoup d'Agatha Christie, pour étudier la manière dont ils étaient composés. Depuis, je reviens souvent vers ce genre…

Inversement, et même si vous nous avez souvent ramenés à l'université, la « dark academia », avec son atmosphère et ses éléments fantastiques, me semble loin de votre inspiration. Vous citez l'extraordinaire *Maître des illusions*, de Donna Tartt. Est-ce ce livre qui vous a conduit vers ce genre ?

J.C. Oui, quand *Le Maître des illusions* est sorti il y a trente ans, il a eu une énorme influence au Royaume-Uni. Et il y avait quelque chose dans l'atmosphère de ce livre qui me rappelait mes années à l'université de Cambridge. Pour un garçon comme moi, qui sortait d'un lycée de Birmingham dans les années 1980, Cambridge était une expérience très mystérieuse, et stimulante. J'avais constamment l'impression de vivre au cœur d'un roman à énigme. Tant d'étudiants se connaissaient déjà, pour avoir été dans les mêmes écoles, dans les mêmes fêtes londoniennes. Il semblait y avoir tout un réseau social, très codifié, qui semblait relever d'un culte – et moi, j'étais en dehors.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Comme la partie « dark academia », la partie policière est à la fois parodique et sérieuse. Avez-vous voulu parodier ces genres tout en leur rendant hommage, un peu comme le fait Jane Austen avec le roman gothique l'*Abbaye de Northanger* ?

J.C. Je ne crois pas que vous pouvez parodier un genre si vous n'aimez pas écrire dans ce genre – sinon vous finirez par vous ennuyer, et ça se sentira. Par ailleurs, je crois que les meilleurs « cosy crime », aujourd'hui, sont aussi, forcément, autoparodiques. Les tropes et les conventions du genre sont si connus qu'il est devenu presque impossible de s'en servir sans verser dans l'autoparodie. D'ailleurs, paradoxalement, cette familiarité participe aussi de l'attraction du genre. Et cela se relie avec un autre thème du livre : « Pourquoi lisons-nous ? », ou encore « Est-il légitime de lire pour son confort ? De lire quelque chose qui nous est déjà familier ? » Les vrais fans de « cosy crime » peuvent lire un ou deux livres par semaine de la même façon que Phyl dévore des épisodes de la série *Friends*. Et je crois qu'il y a une place pour ces créations répétitives : dans un monde aussi incertain que le nôtre, une des raisons pour lesquelles nous lisons est justement pour retrouver ce confort. Il ne faut pas mépriser ça.

La dernière fois que je vous ai interviewé, vous m'avez dit que vous ne vous amusiez pas en écrivant, mais que vous éprouviez de *« l'amusement rétrospectif »* pour ce que vous aviez écrit. J'imagine que là, au moins, vous vous êtes vraiment amusé ?

J.C. Oh oui, je me suis beaucoup amusé. J'ai écrit ce roman très vite, à mon échelle – en environ six mois. Là encore, il y a un paradoxe, car le roman de détective est un genre très prédéterminé, très limité. Mais en même temps, dès lors que j'avais le plan de l'histoire criminelle, je me suis rendu compte qu'il y aurait beaucoup de place pour les digressions, les pistes inattendues. C'était un peu comme jouer du jazz : il y avait des moments où j'avais le temps de faire un solo, d'improviser quelques mesures… Et c'était très agréable.

Votre livre parle de fiction littéraire, mais aussi de fiction politique : lorsque vous nous racontez la conférence True-Con, vous montrez des membres de la droite britannique habitant un monde bien à eux, où le wokisme est le principal problème et la dérégulation la solution universelle, et où le grand écrivain des années 1980 n'est pas Martin Amis mais un certain Peter Cockerill…

J.C. J'ai un intérêt croissant pour la question, particulièrement prégnante à l'ère des réseaux, des réalités parallèles dans lesquelles nous vivons. Cela remonte à l'époque du Brexit, même si ce livre n'en parle pas vraiment. Pour moi et pour d'autres, ça a été un réveil brutal. J'ai vécu le Brexit comme une gifle, et un rappel du fait qu'il existe de nombreuses façons de considérer la réalité, et que ma propre perspective était limitée et manquait d'imagination. Je me moque des participants à cette conférence, mais en même temps, il était important qu'ils sonnent authentiques. On a dit que je caricaturais les gens de droite : je ne le crois pas, car beaucoup de leurs paroles, dans ce roman, viennent de la réalité. Si certains voient cela comme de la parodie, c'est peut-être parce que ces membres de la droite d'aujourd'hui sont, en quelque sorte, des parodies d'eux-mêmes.

> « J'ai vécu le Brexit comme une gifle, un rappel que ma perspective était limitée »

Votre roman commence avec l'arrivée de Liz Truss au poste de Première ministre et se termine sur sa démission. Pourquoi avoir choisi cette séquence politique ?

J.C. Comme je vous le disais, j'ai écrit ce roman en réaction au précédent, qui couvrait soixante-quinze ans d'histoire. Là, je voulais au contraire ramasser l'histoire sur une brève période. Et puis j'ai regardé quel événement, en 2022, pouvait couvrir cette brève période et le mandat de Liz Truss fournissait la solution la plus évidente. Mais oui, c'était un épisode très étrange de l'histoire britannique, où les éléments les moins pragmatiques du mouvement conservateur se sont retrouvés au pouvoir et où, très vite, ils se sont heurtés à la réalité du libre marché, celui-là même qu'ils tiennent pour leur Dieu. En fait, le marché était horrifié par ce qu'ils faisaient…

Vous montrez aussi que ces fictions politiques reposent sur l'idée de pureté. Vos conservateurs veulent que le Brexit soit « total », que le commerce soit « totalement libre ». Mais depuis *Don Quichotte*, nous savons qu'il n'est rien de pur en ce monde et que les fictions qui prétendent le contraire nous mentent. N'est-ce pas la différence entre la droite anglaise d'autrefois, mue par la prudence et le pragmatisme, et celle d'aujourd'hui, idéaliste à sa façon ?

J.C. Oui, et c'est tout aussi vrai pour la gauche, même si l'obsession de la pureté de l'extrême gauche apparaît aujourd'hui moins dangereuse, simplement parce qu'elle n'est plus en position d'accéder au pouvoir. Il y a, par ailleurs, en Grande-Bretagne, une tendance dangereuse à tout ramener à la Seconde Guerre mondiale, et à la mythologie que nous avons créée autour. C'est d'ailleurs une piste intéressante à suivre, car lorsque l'on regarde les hommes politiques importants des années 1970 ou 1980, on remarque que tous avaient fait l'expérience de cette guerre : leurs idées étaient ancrées dans la réalité parce qu'ils étaient marqués par les horreurs qu'ils avaient vécues. Les politiciens d'aujourd'hui, à l'inverse, n'ont souvent rien connu d'autre que leur propre carrière politique. Cela leur donne une légèreté idéologique qui peut être dangereuse. •••

NURPHOTO VIA AFP

Manifestation pro-Brexit à Londres.

Margaret Thatcher, Première ministre britannique de 1979 à 1990.

Ce qui me frappe, aussi, dans votre peinture des nouveaux conservateurs britanniques et qui justifie le choix du genre « dark academia », c'est à quel point ils sont gothiques, avec leur société secrète, leurs éminences grises, leurs femmes fatales…

J.C. Oui, je ressens le parallèle depuis l'époque du *Testament anglais*, qui s'intitule en version originale *What a Carve Up!* – titre intraduisible en français. C'était le nom d'un vieux film que j'ai revu un après-midi, et je me suis dit que ce serait un bon titre pour un livre qui parlerait de Margaret Thatcher et du marché… J'ai relié l'atmosphère du film et le climat politique de la Grande-Bretagne à l'époque, et les deux semblaient se compléter parfaitement. Il y avait une corrélation entre la politique pratiquée par ce gouvernement et l'horreur gothique traitée de façon parodique dans le film. Et cela continue avec la droite britannique d'aujourd'hui, qui est bien plus extrême que l'était Mme Thatcher, et qui nous a emmenés bien plus loin qu'elle ne serait allée. Parce qu'elle était pragmatique…

Nous n'avons pas parlé du personnage de Christopher, blogueur de gauche et victime du meurtre. Il se présente comme un *« historien du mouvement conservateur »* et, plus tard, sa nécrologie rappelle son *« respect envers les fondements intellectuels du conservatisme »*. Cela ne s'applique-t-il pas à vous ? Voilà plus de trente ans que vous écrivez sur ces conservateurs…

J.C. Il y a une dimension historique à mon travail, c'est vrai. Mais j'ai aussi un lien émotionnel avec les conservateurs. Je n'ai jamais vraiment écrit sur mon père. Il était résolument conservateur, et ça a marqué l'atmosphère dans laquelle j'ai grandi : nous lisions les journaux de droite, il était un grand admirateur de Mme Thatcher… Et parce que je l'aimais beaucoup, j'ai grandi avec cette idée du conservateur aimable, décent et pragmatique – une figure qui a disparu au cours des quarante dernières années. D'une certaine façon, il s'agit d'un livre sur la mort de mon père, comme *Le Royaume désuni* parlait de la mort de ma mère.

Dans votre livre, on croise un jeune poète qui a écrit un poème d'amour inintelligible autour du concept de « méta », qui rappelle Benjamin Trotter et sa vaine quête d'un art total dans *Le Cercle fermé*. Or, comme nous le disions, *Les Preuves de mon innocence*, sous ses airs de policier, est un « méta-roman » très complexe : il met en scène une jeune fille fictive qui écrit un roman empruntant à trois genres, et où l'on nous parle entre autres d'un romancier et de son dernier texte…

J.C. Le postmodernisme n'est plus tellement à la mode, mais à l'époque où j'ai commencé à m'intéresser à la littérature adulte, tout le monde lisait de la métafiction : des livres comme *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, d'Italo Calvino, ou *Le Pendule de Foucault*, d'Umberto Eco, ont eu une énorme influence sur moi. Quand j'étudiais la littérature à Cambridge, je les trouvais fascinants. Et j'aimais qu'ils posent des questions sur la narration, sans être pour autant prétentieux. Je suppose que plus grand monde n'écrit ce genre de roman aujourd'hui. Mais même si ce qui paraissait nouveau et inventif il y a quarante ans semble aujourd'hui un peu démodé, j'aime toujours la métafiction quand elle est écrite dans un esprit ludique et accessible. D'une certaine manière, elle est un peu l'antithèse de l'autofiction, qui revendique parfois une authenticité supérieure à celle de la fiction, ce qui n'est pas toujours justifié. L'autofiction peut être aussi malhonnête que la fiction !

Justement, puisqu'on en vient à l'autofiction, n'était-il pas risqué d'adopter, dans votre troisième partie, la voix de deux jeunes filles de cette jeune génération qui tend à considérer la fiction avec suspicion ?

J.C. Je ne sais pas si j'ai réussi, mais j'ai voulu essayer. J'ai deux filles dans la vingtaine : j'entends la façon dont elles parlent et comment leurs amis parlent, et j'essaie de véhiculer ça. C'est ennuyeux d'écrire tout le temps avec la voix d'un homme d'âge mûr… Il faut essayer de sortir de sa propre expérience, parfois, juste pour que cela garde de l'intérêt…

Cette génération est très préoccupée par la question de l'appropriation. Et votre livre en donne plusieurs exemples. L'un, très drôle, parle d'un jeune homme demandant à une jeune fille sa permission de l'intégrer à ses fantasmes masturbatoires. Mais il y a aussi le cas plus sérieux de Peter Cockerill écrivant sur sa propre mère… Ou celui de Rashida, ravie d'apparaître dans le roman de Phyl. S'agit-il de dire que chaque cas d'appropriation est particulier, et que l'on ne peut généraliser sur le sujet ?

J.C. Oui… Entre autres choses, je voulais me servir de ce roman pour explorer la question de l'appropriation, et en effet en donner des exemples. Je n'ai pas de dogme sur le sujet. Ce qu'il faut retenir, c'est que tout art relève de l'appropriation : si nous décidons de la condamner, alors adieu les arts ! Pour moi, il est plus intéressant et utile de discuter des degrés d'appropriation. Est-il permis

« Tout art relève de l'appropriation : si on la condamne, alors adieu les arts ! »

LIBRARY OF CONGRESS

à un homme comme moi d'écrire avec la voix d'une femme de 20 ans ? Je suppose que c'est au lecteur d'en juger. Et l'on peut critiquer ou rejeter la façon dont je l'ai fait, mais on ne peut pas m'interdire de le faire. Pour moi, toutes les expériences sont légitimes en fiction.

Revenons à Peter Cockerill. Vous nous racontez que, pour lui, le passage de la fiction à l'autofiction a été une voie sans issue. Le serait-il pour vous ?
J.C. Je n'ai pas le tempérament pour écrire de l'autofiction : je suis une personne trop soucieuse de sa vie privée et j'aime me cacher derrière des personnages, qu'il s'agisse de Benjamin Trotter dans *Le Cercle fermé*, ou, aujourd'hui, de Phyl et Rashida. Il y a vingt ans, j'ai publié un livre sur B.S. Johnson, [*B.S. Johnson, histoire d'un éléphant fougueux*]. Ce qui me fascine, chez cet auteur, c'est que dès les années 1960 il écrivait de l'autofiction – même si on ne l'appelait pas encore ainsi. La figure derrière Peter Cockerill, c'est lui : de manière très dogmatique, Johnson considérait comme immoral tout texte qui ne dirait pas la vérité. Et ça s'est révélé une impasse pour lui parce qu'il était dogmatique et étroit d'esprit. Et l'on revient à ce contre quoi je me bats dans ce roman : l'idée de pureté – ici, la pureté théorique prise comme une base pour agir.

Vous nous montrez en effet qu'il n'existe pas d'autofiction « pure ». C'est lorsque Phyl et Rashida discutent du présent de narration : utilisé en autofiction, il crée un présent fictif, une reconstruction, qui n'est donc pas la « pure vérité »…
J.C. C'est vrai, et je me rends compte que moi-même j'écris de plus en plus au présent. Je crois qu'il y a quelque chose, dans le monde dans lequel nous vivons, qui nous pousse à raconter au présent, parce que le passé a une prétention à l'autorité à laquelle les gens résistent aujourd'hui ; le présent, lui, est plus subjectif : il ne prétend pas dire « voilà ce qui s'est passé » mais plutôt « voilà ce que je ressens à propos de ce qui se passe en ce moment ».

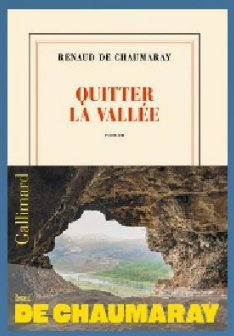
Peter Cockerill est aussi obsédé par la postérité. Parce qu'il n'a pas connu la gloire, il en est venu à penser qu'il s'agit d'une construction – argument souvent utilisé pour détrôner les gloires littéraires passées. Ne pensez-vous pas que les livres trouvent une postérité simplement parce que leurs qualités traversent le temps ?
J.C. Pour moi, la vérité se situe entre les deux. Je suis sûr que de nombreux bons auteurs du passé, peut-être des très grands, ont été oubliés par malchance – parce qu'ils n'ont pas été bien publiés, n'avaient pas les bons contacts, ne s'alignaient pas avec les préoccupations de leur époque… Je pense aussi que l'une des façons que les auteurs ont de donner de l'importance à leur travail est de se dire qu'ils écrivent pour la postérité, qu'un roman est plus durable qu'un texte de non-fiction ou de journalisme. Pour ma part, je pense qu'il s'agit d'un pari dangereux : 99 % des romanciers seront oubliés après leur mort, et je m'inclus dans le lot. Mais à travers Peter Cockerill, je pousse cette idée, en me demandant jusqu'où un écrivain serait prêt à aller pour atteindre l'immortalité.

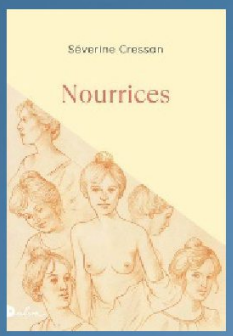
Vous n'êtes donc pas préoccupé par cette question ?
J.C. Je ne serai pas là pour le voir, donc je ne m'en préoccupe pas vraiment. ■

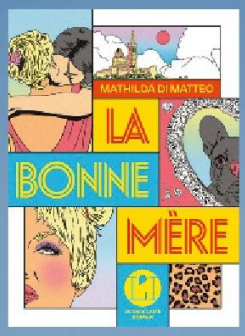
Propos recueillis par Alexis Brocas

Prix Talent 2025 Cultura

Votre avis de lecteur peut changer une vie d'auteur ! Votez.



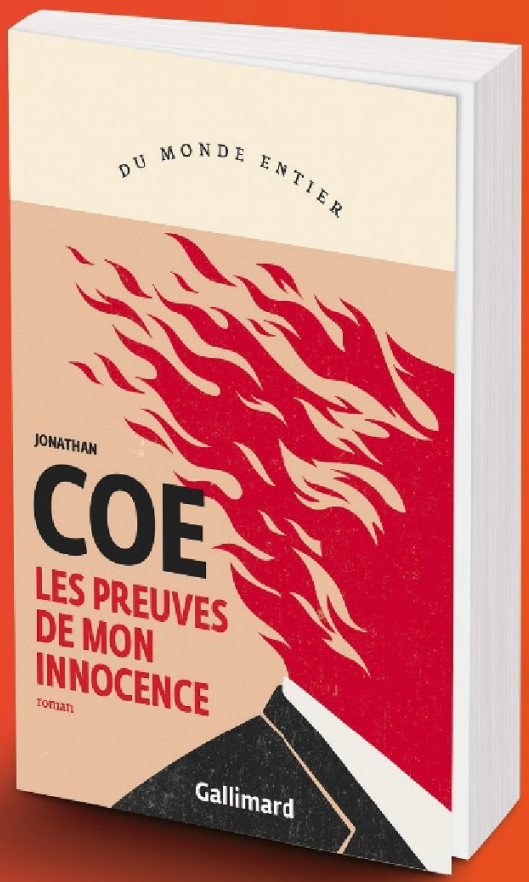




Votez et tentez de gagner une liseuse Vivlio.
Les 1000 clients et libraires de nos clubs de lecture ont adoré ces 4 romans, à vous de les départager avant le 9 octobre 2025.

www.cultura.com/prix-talent.html

Cultura
La culture avec un grand AAAH!



Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
LES PREUVES DE MON INNOCENCE
Le nouveau livre de
JONATHAN COE

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ *LES PREUVES DE MON INNOCENCE* pour 49 €
seulement au lieu de ~~106 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

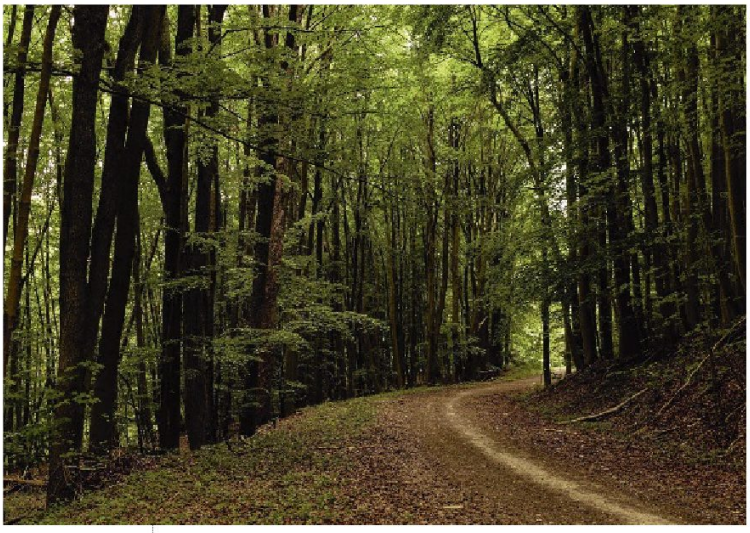
Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/25 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20, rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

OMLM545

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

L'ACTUALITÉ

14 L'ÂGE DE PIERRE AVEC **KEN FOLLETT**



16 **BERNARD WERBER :** « JE DÉFENDS LES ARBRES ET LA FORÊT »

22 L'INDÉPENDANCE SELON **SABINE WESPIESER**

32 **FOLCOCHE** ÉTAIT-ELLE SI MÉCHANTE ?

DAMIEN MEYER/AFP - PEXELS - MARCO CASTRO/SABINE WESIESER - DR

Taillé pour L'ÂGE DE PIERRE

C'est une grande première chez Ken Follett, l'auteur de romans historiques aux 160 millions de livres vendus : *Le Cercle des jours*, son nouvel opus sur le monument mégalithique de Stonehenge, est une fiction… préhistorique !

Quand il était venu à Paris fin 2024, Ken Follett avait retrouvé des lumières aussi éclatantes qu'il les aime. L'écrivain était un des grands invités de la cérémonie de réouverture de Notre-Dame, parmi les dizaines de chefs d'État, de têtes couronnées et d'autres personnalités réunies à l'appel du président Macron. Les cathédrales ont toujours été des symboles pour lui. Des histoires, aussi, puisque tout édifice est une histoire de labeur, de vies d'hommes et de femmes. Peu avant Noël dernier, le Gallois s'était passionné pour un autre monument : Stonehenge.

Situé dans le sud de l'Angleterre, ce grand ensemble de 26 kilomètres carrés a fort probablement été bâti entre 3000 et 1100 avant notre ère. Plusieurs dizaines de mégalithes, de grès et de basalte bleu, y sont disposées en forme de cercles. C'est le plus grand mystère de la Préhistoire, bien qu'ausculté par des armées d'archéologues depuis le XX^e^ siècle. Inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco, le site attire un million de visiteurs par an. « *Il n'existe aucun document sur sa création, puisqu'à l'âge de pierre on commençait à savoir écrire au Moyen-Orient, mais pas en Europe* », précise l'écrivain, dont on sait que ses sagas historiques à succès (la *Fresque de Kingsbridge* est la plus connue) reposent sur une documentation titanesque. « *Tout ce que nous savons vient du travail des nombreux archéologues qui ont fouillé, analysé les cheveux, les ossements, les dents animales, et autres*

GARETH IWAN JONES

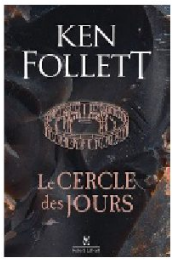
pointes de flèches en silex », poursuit Follett. Alors ? « *J'ai fait comme d'habitude : j'ai imaginé* », sourit-il par écrans interposés pendant notre entretien en visio. On n'est pas dupe, alors il complète : « *À toutes les époques, les individus partagent des inquiétudes de fond identiques : le mariage, les enfants, nourrir la famille, le sexe, les guerres, le crime, la violence. Si vous ne croyez pas en ça, vous ne pouvez pas écrire des romans historiques !* »

VIES INTIMES ET ORGANISATIONS COLLECTIVES

Le Cercle des jours se déroule durant une des périodes de l'élévation de Stonehenge : 2 500 ans av. J.-C. Follett s'est tenu à ce qui préoccupe toujours les chercheurs : comment a-t-on pu acheminer dans cette plaine tous ces mégalithes, dont certains pèsent plusieurs tonnes ? Des pierres qu'on ne trouvait que sur des collines à des centaines de kilomètres, dont le seul acheminement mobilisait des centaines d'hommes, de bêtes… et de jours. Pour conter ça, Follett raconte la vie dans ces territoires. Nous entrons là avec le jeune Seft, chercheur de silex et tailleur de pierre. Chaque année, lui et sa communauté traversent la Grande Plaine pour assister aux rituels du solstice d'été. Mais cette fois, il a décidé de fuir son père violent, et aussi de retrouver la jeune Neen, issue d'une famille d'éleveurs de bétail, dont il s'est épris. Plus loin, il y a les agriculteurs, rustres, violents, et toujours désireux d'étendre leurs terres de semences. Enfin, il y a le peuple des bois, qui sont aussi des chasseurs. Et quand la récolte est mauvaise, la chaîne alimentaire est enrayée, menant aux vols, aux meurtres et aux luttes de territoires. *Le Cercle des jours* suit le cycle des saisons et du temps. Il dévoile aussi bien les vies intimes que l'organisation collective, les artisanats divers, ou encore le rapport de chaque communauté à la terre, au vivant, à la mort et au sacré, notamment à travers la figure de la prêtresse Joia, la sœur de Neen.

Ces vies et ces portraits forment un ensemble : le tableau de son époque. Pour les scènes de chasse, de meurtres, de guerres, comme celles d'amour et de sexe, Follett n'a pas lésiné sur le réalisme : « *Dans la littérature qui est la mienne, on n'est pas dans Mickey Mouse*, s'amuse-t-il. *On ne peut plus cacher les détails à nos lecteurs, même quand ils sont laids et violents. Dans la littérature populaire, il ne faut pas minimiser !* » Une transparence macroscopique qui entre en écho avec l'attirance de l'auteur pour les édifices géants : « *Ce qui m'attire, c'est que les gens du Moyen Âge qui ont construit Notre-Dame, comme ceux de l'âge de pierre qui ont bâti Stonehenge, c'étaient des gens pauvres. Ils se sont élevés de leur condition en construisant un monument éternel.* » Rendez-vous au prochain monument. ■

Hubert Artus



EXTRAIT

LE CERCLE DES JOURS (CIRCLE OF DAYS)
KEN FOLLETT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR PIERRE REIGNIER, ODILE DEMANGE, RENAUD MORIN ET CHRISTEL GAILLARD-PARIS,
608 P, ROBERT LAFFONT, 25,90 €

LITTÉRATURE
JEUNESSE
BANDE DESSINÉE

DÉDICACES
ET RENCONTRES
LITTÉRAIRES

© DR

PHILIPPE CLAUDEL,
PRÉSIDENT DE LA FOIRE DU LIVRE DE BRIVE

EMMANUEL GUIBERT,
GRAND INVITÉ BD

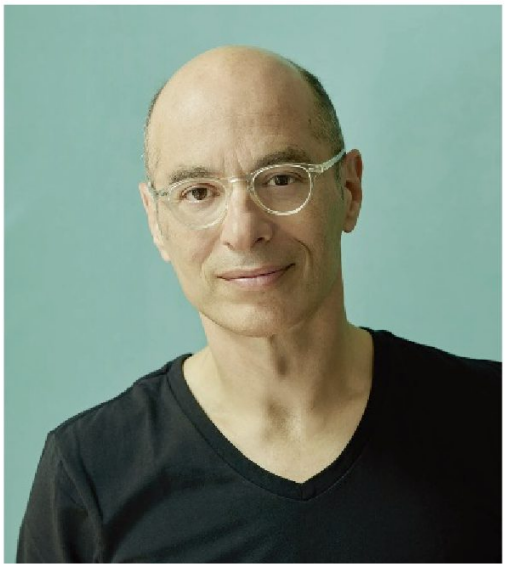
HÉLÈNE DORION,
GRANDE INVITÉE POÉSIE

JEAN-CLAUDE MOURLEVAT,
GRAND INVITÉ JEUNESSE

ET PLUS DE 500 AUTRICES
ET AUTEURS…

« Nos forêts sont réellement en danger »

Avec *La Voix de l'arbre*, Bernard Werber signe un polar dans lequel l'assassin n'est autre qu'un arbre. L'occasion pour lui de nous alerter sur différents dangers environnementaux – tant pour les chênes que pour les humains.



Pourquoi avez-vous choisi, avec *La Voix de l'arbre*, de prendre un chêne pour personnage principal ?

Bernard Werber. À l'origine, j'avais signé en 2002 une nouvelle, *L'Ami silencieux*, dans laquelle on apprend, à la fin, que la voix off du témoin ayant assisté à un crime n'était autre que celle d'un arbre. J'avais aimé ce challenge d'écriture. Aussi, il y a quelques mois, j'ai voulu me lancer dans un autre roman et revenir à la nature : pourquoi ne pas reprendre cette idée de l'arbre ? J'avais traité les forêts en tant que collectivité. Mais qu'est-ce qu'un arbre, en tant qu'entité ? C'est ainsi que je suis parti sur un polar dans lequel le criminel, cette fois-ci, est un arbre. Comment peut-il arriver à assassiner, de manière consciente, un être humain ? Comment lui faire avouer ce crime ? Je reste toutefois dans l'un des leitmotivs de mes livres, à savoir la communication avec les entités non humaines.

Justement, envisagez-vous la communication avec les arbres comme une vraie possibilité scientifique, soyons fous, de notre vivant ?

B.W. Vous n'avez qu'à toucher un arbre, et vous sentirez immédiatement qu'il y a un échange sensoriel. En posant sa main sur l'écorce, on sent l'énergie de l'arbre. Prenez l'expérience de Cleve Backster, que j'évoque dans le livre : il a mis des électrodes de détecteur de mensonges sur son dragonnier de bureau et s'est aperçu que ce dernier percevait, ressentait des choses. À partir de là, j'ai juste poussé le curseur pour évoquer les nouveaux capteurs que sont les Squid *[superconducting quantum interference device]* et j'ai laissé dérouler la fiction. Pour autant, j'essaie d'être le plus proche de la science afin que mon lecteur accepte quelque chose qui pourrait sembler irréaliste. Oui, les arbres communiquent entre eux. C'est essentiellement par le réseau mycorhizien. Quand un herbivore vient leur manger les feuilles, tous les arbres changent leur sève pour empoisonner celui qui les attaque. Ils s'avertissent également par les phytoncides, composés chimiques qu'ils envoient dans l'air et qui sont perçus par les autres.

L'IA est souvent décrite comme une ennemie de la nature, mais elle est utilisée par vos personnages pour accentuer notre lien avec la nature. Est-ce là un paradoxe possible du progrès technologique ?

B.W. L'IA est un outil mais n'a pas de volonté. Le marteau n'est pas responsable du fait qu'on l'utilise pour construire une cabane ou pour fracasser un crâne. Seule la volonté de celui qui utilise l'outil, aussi moderne soit-il, change le résultat.

N'est-elle pas un ennemi, un danger, pour la littérature ?

B.W. C'est un faux débat. Quand j'avais sorti *Les Fourmis* en 1991, on me reprochait d'avoir utilisé un traitement de texte en me disant que c'était l'ordinateur qui avait écrit le livre, et pas moi ! Avec l'IA, on a une machine à plagiats. Un jour, je lui ai demandé d'imaginer la structure d'un roman de Bernard Werber, et je me suis trouvé face à une histoire avec des fourmis, des anges et des chats ! J'attends toutefois le jour où un lauréat du Goncourt avouera que le véritable auteur de son livre, c'est l'IA *[rires]*…

Faut-il voir avec cette *Voix de l'arbre*, derrière la fiction, un plaidoyer pour l'environnement ?

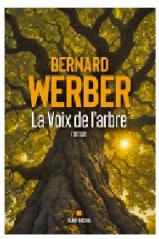
B.W. Je veux juste dire que nos forêts sont réellement en danger. Officiellement, on dit qu'il y a autant de forêts en France qu'au Moyen Âge. Certes. Mais il ne s'agit pas des mêmes forêts puisqu'on remplace ces grands espaces par des plantations artificielles de pins et autres conifères. Ces nouvelles forêts ont perdu leur écosystème complet, qui permet de renouveler l'air et la terre. Des chênes centenaires sont brûlés pour produire de l'électricité dans des centrales dites « bio » !

Vous définissez-vous alors comme écologiste ?

B.W. Je défends les arbres et les forêts. Je considère que la politique est un endroit où beaucoup de gens se sont perdus. La fonction d'un écrivain n'est pas de faire de la politique, mais de faire prendre conscience à ses lecteurs de certains enjeux, au-delà de tous les discours formatés. ■

Propos recueillis par Baptiste Liger (avec Marcus Dupont-Besnard)

→ À noter, la sortie de la boîte de jeux « Quiz – Les univers de Bernard Werber » (Hugo) et la parution de l'adaptation en BD du *Papillon des étoiles* avec des dessins signés Jean-Michel Ponzio (Albin Michel).



EXTRAIT

LA VOIX DE L'ARBRE
BERNARD WERBER
352 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 1ER OCTOBRE.

ROBERTO FRANKENBERG/ALBIN-MICHEL

Ramène ta science !

La connaissance et les diverses disciplines scientifiques seraient-elles mises en danger dans la France d'aujourd'hui ? Le duo Karine Berger-Grégoire Biasini et le sociologue Bernard Lahire montrent leurs inquiétudes.

PEXELS

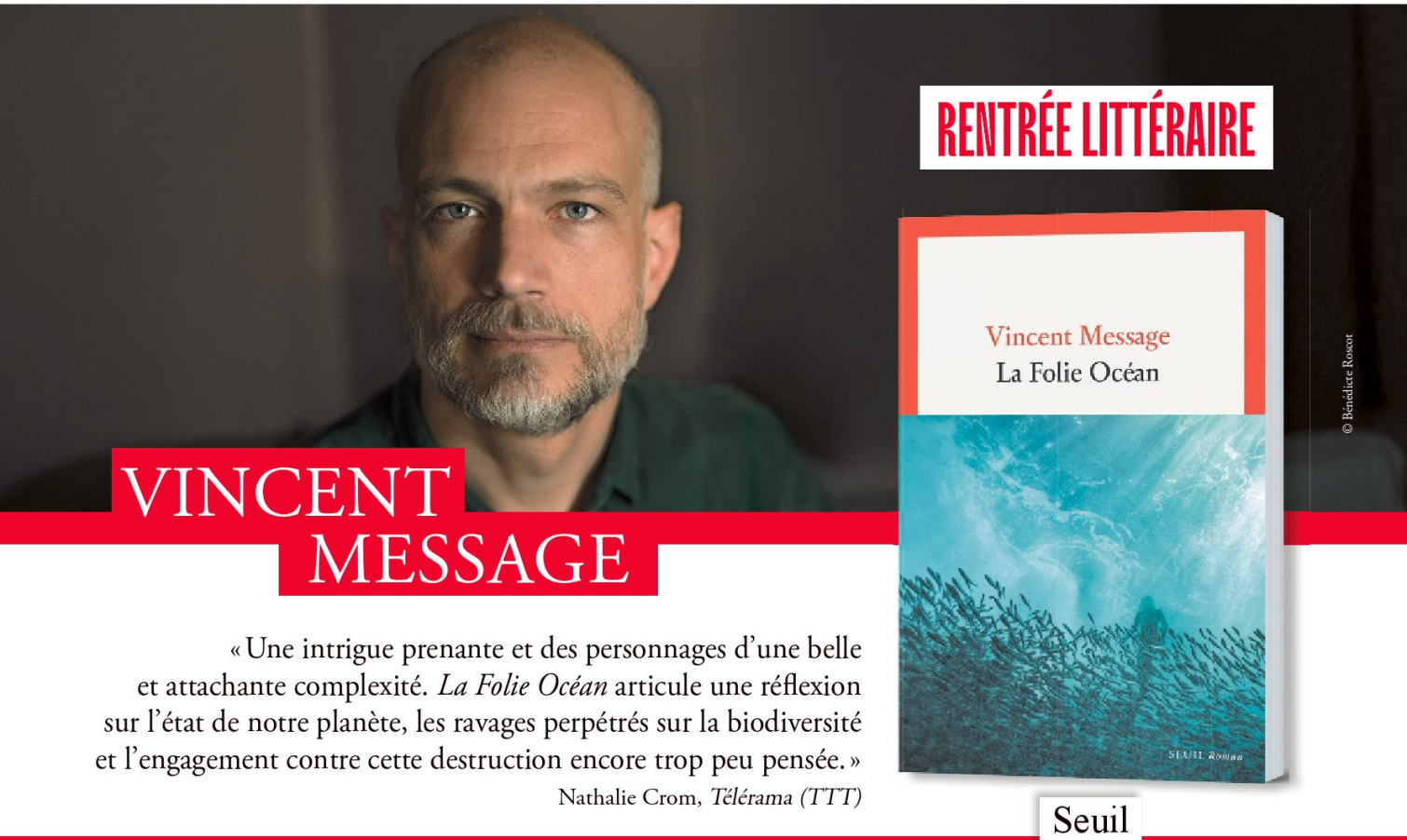
C'est pas sorcier. Et pourtant. Le titre de cette fameuse émission télé devrait nous mettre en garde, au moment où le principe même de(s) savoir(s) semble être mis en danger dans notre pays. C'est l'avis de Karine Berger, présidente du conseil d'administration de l'Institut Henri-Poincaré, et de Grégoire Biasini, fondateur du cabinet de conseil Palomar. Tous deux nous alertent en effet dans leur essai *Quand la France se détourne de la science*. Le pays de Descartes, des Lumières et de Marie Curie emprunte un chemin périlleux (à l'américaine ?), depuis plusieurs années – avec, pour déclenchement, des événements comme Tchernobyl, la crise de la vache folle ou la controverse vaccinale lors de la période covid. Et leur diagnostic est sans appel : défiance envers les autorités scientifiques, nivellement du savoir et de la croyance, culte de l'opinion au détriment de la connaissance amplifié par les réseaux sociaux, récupération médiatique et politique, désinvestissement institutionnel, on en passe. Une menace pour la démocratie ?

Partageant peu ou prou le même diagnostic, le sociologue Bernard Lahire, lui, propose quelques solutions dans le bref *Savoir ou périr*. Rappelant notre besoin « vital » de connaissances, il insiste ici sur les conditions d'apprentissage – mieux vaut ainsi à ses yeux alléger les programmes pour approfondir le contenu, limiter l'évaluation et utiliser la curiosité individuelle pour permettre une meilleure compréhension. Ce disciple assumé de Marc Bloch met par ailleurs en avant la réhabilitation de la recherche collective et, évidemment, la nécessité de moyens. C'est une question de présent, et d'avenir. Une requête évidemment compliquée dans une ère d'austérité. Et pourtant… ■

Baptiste Liger

QUAND LA FRANCE SE DÉTOURNE DE LA SCIENCE
KARINE BERGER, GRÉGOIRE BIASINI
226 P., ODILE JACOB, 22,90 €

SAVOIR OU PÉRIR
BERNARD LAHIRE
96 P., SEUIL/LIBELLE, 6,90 €



Caméra embarquée

À 29 ans, Nora Bussigny s'est imposée, en deux livres, comme la représentante d'un journalisme immersif. Après l'école et le mouvement woke, elle s'attaque en cette rentrée aux *« nouveaux antisémites »*. Une matière nettement plus explosive.

Les bonnes idées dérivent souvent d'un hasard. Mais celui-ci ne suffit pas. Encore faut-il savoir en tirer profit. C'est cette intelligence des situations dont a fait preuve Nora Bussigny. En 2016, à 21 ans, la jeune Franco-Marocaine (père français, mère marocaine) prépare un master de lettres modernes à la Sorbonne. Pour financer ses études, elle prend un poste de surveillante dans un collège difficile de la banlieue de Seine-et-Marne où elle réside. Bien qu'elle ne soit pas « *comme les professeurs en position hiérarchique* », elle vit le refus de l'autorité des élèves, leur demande de considération et d'affection. Cris, insultes, bagarres mais aussi rires et découverte d'une culture – « *grâce à eux, je suis devenue incollable sur le rap !* » –, elle consigne, le soir, ses observations. Et elle en tire un texte que, ne connaissant personne dans le milieu des médias, elle destine au bulletin municipal local. Elle le fait lire à une amie, qui, hasard, est la baby-sitter des enfants d'un journaliste du *Point* et lui soumet l'article…

Une semaine plus tard, coup de fil de la rédaction du magazine : on lui propose d'écrire une chronique hebdomadaire sur son expérience. Les retours sont très positifs. Elle en tirera en 2018 *Survaillante*, avec un « a » à la place du « e », qui connaîtra un petit succès. La voilà lancée dans le métier. Comme elle connaît bien les réseaux sociaux, elle réalise, pour *Le Point*, *Marianne* puis *Franc-Tireur,* des enquêtes sur les phénomènes sociétaux nouveaux, avec une prédilection pour les mouvements féministes. Bref, elle navigue au cœur du wokisme. D'un côté, en « *féministe depuis toujours* », elle adhère ; de l'autre, elle est révulsée par les excès des militantes. Car c'est une républicaine laïque, attachée à l'universalisme, bien qu'elle en ait une vision très large. Elle est contre le voile, mais contre son interdiction. Ça ne la gêne pas, dit-elle, que certaines le portent, « *si c'est leur propre décision* ».

UNE IMMERSION PARTIELLE ?

Pour le reste, elle assure « *ne pas juger* » : « *Dans mes reportages, il n'y a que des faits. Je ne suis pas une essayiste ; je me considère comme une sorte de caméra embarquée.* » Est-ce vraiment le cas de ses *Nouveaux Inquisiteurs*, paru en 2023, qui fera la synthèse de ses chroniques et connaîtra un franc succès ? Ne serait-ce que par son titre, on voit bien qu'elle ne répugne pas à la polémique. Mais son ouvrage est en fin de compte assez équilibré et, surtout, il est drôle. Son déguisement pour y être acceptée aura beau être devenu rapidement un mème sur le Net, la scène où, infiltrée dans le service d'ordre de la Pride radicale, elle doit séparer les Blancs des « racisés » et ordonner ceux-ci selon leurs différences de couleur, apparaît comme un réjouissant résumé de la question.

SAMUEL KIRSZENBAUM

Avec *Les Nouveaux Antisémites*, elle passe un cran. Le léger fait place au dramatique, et difficile de manier sereinement un terme aussi tabou. Quand on lui dit que, par son accumulation d'accusations, son livre donne à penser que tout antisioniste est un antisémite, elle botte en touche : « *Je n'y traite pas du conflit du Moyen-Orient. Je ne le connais pas assez bien pour en parler.* » Si l'on s'étonne qu'elle n'ait pas essayé d'infiltrer le collectif « *juif décolonial* » Tsedek !, elle le ramène à « *une poignée d'agitateurs masqués* ». Son « immersion » a des limites. Et si on lui objecte qu'associer systématiquement l'attaque terroriste du 7-Octobre avec le mot (une trentaine d'occurrences) très chargé de « pogrom », c'est l'enfermer d'emblée dans une pré-interprétation, elle renvoie à la définition du *Petit Robert*. Bref, la journaliste-caméra dit la vérité puisqu'elle se contente d'enregistrer le « *réel* ». Pas sûr que ses futurs lecteurs soient tous convaincus par ces non-explications… ■

Patrice Bollon

EXTRAIT

LES NOUVEAUX ANTISÉMITES. ENQUÊTE D'UNE INFILTRÉE DANS LES RANGS DE L'ULTRAGAUCHE
NORA BUSSIGNY
272 P., ALBIN MICHEL, 20,90 €

CG CINÉMA ET HYPE STUDIOS PRÉSENTENT

ADAPTÉ DU BEST-SELLER D'OLIVIER GUEZ

PRIX RENAUDOT 2017

FESTIVAL DE CANNES

SÉLECTION OFFICIELLE 2025

CANNES PREMIÈRE

AUGUST DIEHL

LA DISPARITION DE JOSEF MENGELE

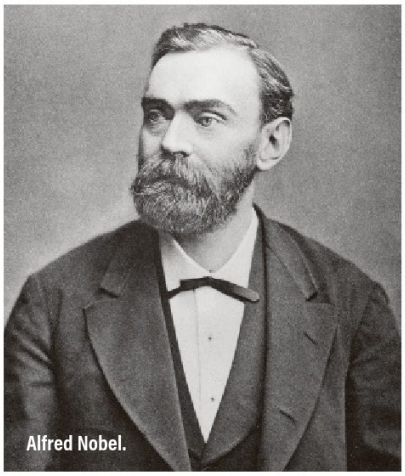
UN FILM DE

KIRILL SEREBRENNIKOV

MAX BRETSCHNEIDER DANA HERFURTH FRIEDERIKE BECHT ET BURGHART KLAUSSNER

LE 22 OCTOBRE AU CINÉMA

arte LE FIGARO Le Point L'Histoire LIRE magazine DIVERSIFICATION


Alfred Nobel.

Haro sur le Nobel !

Et si le prix Nobel, tant respecté, n'était qu'un monument d'amateurisme et d'hypocrisie ? Christine Kerdellant et Daniel Temam mettent l'institution à nu dans une enquête corrosive.

Avec ses valeurs humanistes, ses réceptions fastueuses, sa notoriété planétaire et ses dotations colossales, le Nobel est cette institution qu'il est convenu d'évoquer avec respect et componction. Son image a pâti du scandale qui a frappé l'Académie suédoise en 2017, conduisant l'année suivante au report du prix de littérature, mais son prestige reste inégalé. Des voix s'élèvent pourtant, y compris dans les pays scandinaves, pour dénoncer ses coulisses peu reluisantes. Christine Kerdellant et Daniel Temam lèvent à leur tour le voile dans une enquête qui ravira tous ceux que l'infatuation et l'hypocrisie du Nobel exaspèrent. Si les choix des comités scientifiques – médecine, chimie, physique – restent peu discutables, à ceci près que les lauréats sont souvent couronnés pour des travaux remontant à des décennies, ceux du Nobel de la paix et du Nobel de littérature résultent souvent de bricolages où l'amateurisme le dispute aux intérêts diplomatiques et personnels. « *Convictions ou calculs personnels des jurés, renvois d'ascenseur, incompétence ou naïveté, défense des intérêts nationaux, enjeux de business : les motifs qui dictent les choix année après année rendent les décisions étonnamment aléatoires.* » Quant aux finances de la fondation, avec ses investissements dans le charbon, les missiles ou le tabac, elles contrastent avec l'éthique du prix… Les pages les plus savoureuses sont celles sur l'Académie suédoise, chargée du prix de littérature. Entre oublis inexcusables, choix loufoques, motivations saugrenues et conflits d'intérêts, c'est un festival. Il est vrai qu'on s'est déjà souvent moqué de ce navire en perdition. Ce n'est pas une raison pour ne pas en rajouter une couche. ■

Bernard Quiriny

PRIX NOBEL : LE PRESTIGE ET L'IMPOSTURE
CHRISTINE KERDELLANT, DANIEL TEMAM
300 P., L'OBSERVATOIRE, 22€

LES CLASSIQUES

Jane Austen, la voix des femmes

N'écoutez pas ceux qui la prennent pour une romancière sentimentale et prouvent par là qu'ils ne l'ont pas lue… Jane Austen était un génie : une humoriste douée pour les répliques qui tuent, doublée d'une moraliste capable de subtiles distinctions, triplée d'une styliste qui révolutionna la manière de décrire l'intériorité de ses personnages par un usage particulier du discours indirect libre… Une romancière-née, à qui il suffisait de quelques familles de province pour bâtir un roman et de quelques intrigues matrimoniales pour dépeindre la condition des femmes. La postérité ne s'y est pas trompée : deux cent cinquante ans après sa naissance, l'Angleterre la tient pour un trésor national – rien de plus britannique que ses peintures de la gentry provinciale – et le lectorat mondial pour une icône –, soit un auteur que tout le monde connaît, que l'on ait ouvert ses livres ou pas. Des malentendus perdurent : on la croit victorienne quand elle vécut sous la régence, on la voit en célibataire malheureuse quand il semble qu'elle s'accommoda de son sort, et on la croit sentimentale parce qu'elle écrit sur le mariage... Tout cela valait bien un numéro des Classiques de *Lire Magazine* ! Avec Robert Kopp, Serge Sanchez, Laëtitia Favro… ■

Alexis Brocas

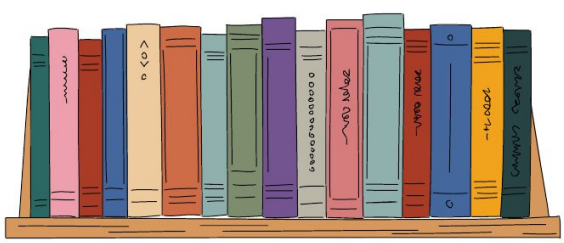
→ Disponible chez votre marchand de journaux et sur lire.fr

HORS-SÉRIE ANNIVERSAIRE

La bibliothèque idéale de *Lire Magazine* en 500 livres

Comme vous le savez si vous êtes en train de lire ce numéro anniversaire, *Lire Magazine* fête ses 50 ans. À cette occasion, nous avons replongé dans un demi-siècle de parutions. Quels ouvrages ou quels auteurs a-t-on traités durant cette période ? Et quels titres ont su dépasser l'enthousiasme d'hier ? Pour en juger, nous avons composé à partir de nos archives (mais pas seulement !) un hors-série se focalisant sur 500 livres – tous genres confondus – pour cinquante ans, entre classiques incontournables et succès d'antan, parfois un peu oubliés. Histoire de se souvenir, de redécouvrir – et de compléter sa bibliothèque… ■ **Baptiste Liger**

→ Disponible chez votre marchand de journaux et sur lire.fr à partir du 14 novembre.



WIKIPEDIA - SHUTTERSTOCK

THOMAS ISLE

10H - 11H30
CULTURE MÉDIAS

Europe 1
LA RADIO LIBRE

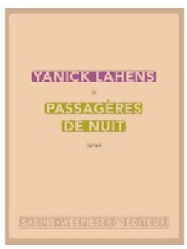
L'exigence perpétuelle

Les maisons d'édition ressemblent à celles et ceux qui les font. Sabine Wespieser a fondé la sienne il y a vingt-trois ans. Son parcours allie une rigueur, une prudence et une pugnacité enracinées en elle.

L'indépendance a un prix. Encore plus dans la période actuelle particulièrement tendue. Au fil de notre conversation avec Sabine Wespieser, un mot est revenu : « *énergie* ». Et quand nous lui avons demandé, au moment de nous quitter, quel serait son conseil à une personne souhaitant monter sa propre structure, la réponse a fusé : « *Pour tenir, il faut avoir les nerfs très, très solides.* » Ce sens des formules sans détours provient peut-être de celui qui a fondé Actes Sud en 1978, Hubert Nyssen, auprès duquel elle s'est formée. Elle est « *entrée dans le monde du livre un peu par effraction* », nous confie-t-elle.

SABINE WESPIESER DIRIGE UNE DES RARES MAISONS À PUBLIER SI PEU, TOUT « EN VOULANT JOUER DANS LA COUR DES GRANDS »

C'est d'abord le directeur de la librairie Quai des Brumes, à Strasbourg, Francis Bernabé, qui révéla à l'étudiante en lettres classiques, qui ne lisait par définition que les auteurs classiques, des écrivains contemporains comme Milan Kundera. Professeure de français et de grec ancien, la jeune Alsacienne enseignait à Bataville, la cité ouvrière en Moselle, où étaient produites les chaussures Bata mondialement connues. L'envie de changer d'air professionnel la mena à Arles pour un stage d'un mois au siège d'Actes Sud. L'atmosphère y est familiale. Au sein de la petite équipe, elle prend goût au métier. « *D'une exigence absolument cruelle de temps à autre, Hubert Nyssen était un homme qui fonce, qui avance et surtout fait confiance aux gens auxquels il estime pouvoir faire confiance.* » Il lui offre l'opportunité de créer une collection, « Les Belles Infidèles », constituée d'adaptations de romans grecs du Ier siècle de notre ère. Premier titre : *Histoire véritable,* de Lucien de Samosate, paru en 1988. Après quinze années chez l'éditeur en pleine croissance qui publie avec succès Paul Auster, Russell Banks ou Nina Berberova, Sabine Wespieser découvre brièvement chez « Librio » le marketing appliqué au livre de poche et ce qu'elle appelle « *l'édition d'offre et de demande* ». Elle a fait ses gammes et sait que son « *cœur de métier est vraiment le travail sur le texte et le dialogue avec l'auteur* ». Cette longue séquence aboutit au désir de voler de ses propres ailes.



« ENTRE L'INDUSTRIE ET L'ARTISANAT »

En 2002, la voici lancée avec l'aide de son mari, Jacques Leenhardt, à la tête des éditions Sabine Wespieser : « *J'ai créé la maison pour pouvoir publier au mieux dix livres par an et accompagner le plus possible chacun.* » Sa ferveur éclate dès son premier titre : *La Vie de Mardochée de Löwenfels écrite par lui-même,* le premier roman (apocryphe) de Diane Meur, long de plus de 700 pages ! Un pari déroutant, récompensé par 5 000 exemplaires écoulés. Sabine Wespieser dirige une des rares maisons à publier si peu, invariablement, tout « *en voulant jouer dans la cour des grands* ». Son modèle éditorial est « *périlleusement à cheval entre l'industrie et l'artisanat* ». Une vie d'équilibriste.

Livre au format carré et cousu, couverture typographique avec des cartouches de couleur, beau papier de création, pages de garde, chaque volume à l'enseigne de la licorne (le logo de la maison) est depuis les débuts de l'aventure un objet élégant à la fabrication soignée. L'éditrice défend « *une littérature romanesque qui a toujours été une fenêtre ouverte sur le monde, et un moyen de comprendre les sensibilités* ». Son « *tropisme francophone* » s'épanouit en s'appuyant sur « *la manière dont la langue française se rend finalement beaucoup plus plastique qu'elle n'en a l'air quand elle est nourrie et abondée par un autre imaginaire* ». De Yanick Lahens, écrivaine haïtienne lauréate du prix Femina 2014 – et en lice cet automne pour le Goncourt avec *Passagères de nuit* –, à Michèle Lesbre autrice de *Naufrage(s)* et Katriona O'Sullivan de *Pauvre* (la littérature irlandaise est un pan important du catalogue), les écrivaines de la rentrée portent haut son exigence inconditionnelle. ■

Olivier Cariguel

PH. MATSAS/SABINE WESPIESER

Pages et papilles

La Librairie Gourmande fête ses 40 ans en investissant un nouvel espace où la gastronomie rayonne à tous les étals.

Créée en 1985 par un couple de bouquinistes, la Librairie Gourmande fut d'abord établie rue Dante dans le 5e arrondissement de Paris et profita du boom des émissions culinaires à la télévision. Au début des années 2000, premier changement de propriétaires, suivi d'un second en 2006. Déborah Dupont-Daguet, enseignante en droit, décidait alors de changer de vie, et rachetait le fonds de commerce de la rue Dante, qu'elle transféra rue Montmartre. Soumise à augmentations de loyer après le Covid, elle est forcée de partir, et voilà comment elle signait un nouveau bail peu avant les 40 ans de l'enseigne. Au 50, rue Vavin dans le 6e, en lieu et place du restaurant le Parc aux Cerfs. Le 12 avril, elle inaugurait ses 95 mètres carrés de surface de ventes pour 10 000 références. Ajoutons que depuis quelques mois, la dame est aussi propriétaire de la Librairie Gourmande à Dijon, sise dans la récente Cité gastronomique de la ville.

« Je suis considérée comme "spécialisée" parce que si vous me demandez le dernier Goncourt, je ne l'aurai pas, à part s'il se passe dans le monde de la cuisine! » avance la responsable. Le lieu est divisé en quatre espaces : l'entrée et trois rayons (boulangerie-pâtisserie, vins et boissons, charcuterie). Dans chacun, on trouve des ouvrages techniques et illustrés. Mais aussi des livres qui signent la volonté d'*« intermêler »* : *Freedom Farmers* de Monica M. White (à l'entrée), *Mangeuses* de Lauren Malka (en charcuterie), les trois volumes du *Grand Dictionnaire de Cuisine* d'Alexandre Dumas ou bien *Surveiller et nourrir* de Lucie Inland (au fond). Ici, nulle idée de hiérarchie entre cuisine du quotidien et haute gastronomie, saveurs et savoirs. Voilà pourquoi la clientèle est plurielle : curieux, touristes, élèves d'établissements hôteliers, professionnels du secteur ou chefs étoilés (Manon Fleury, Jean-François Piège, Martín Berasategui, Jean Sulpice). L'esprit est comme le slogan même de l'enseigne : « Livres de cuisine pour la tête et pour le ventre ». ■

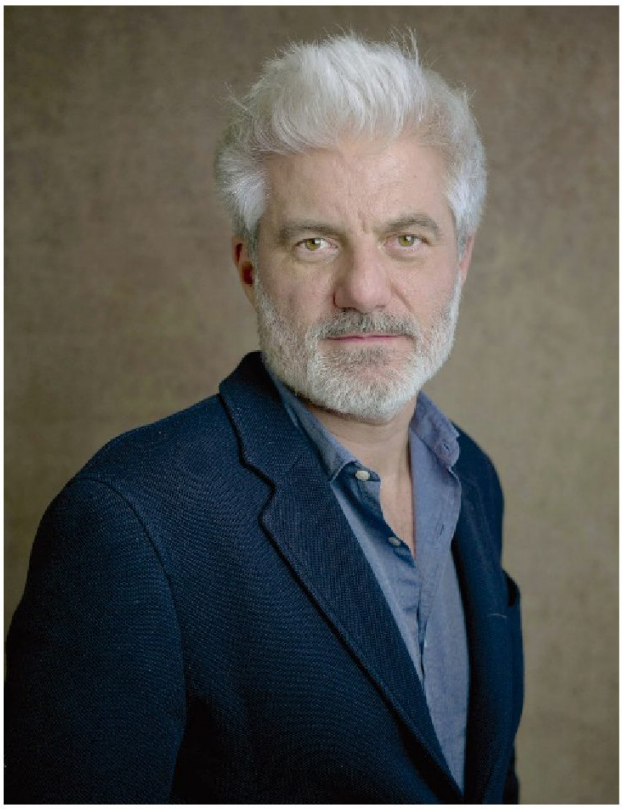
Hubert Artus

LIBRAIRIE GOURMANDE

→ Librairie Gourmande, 50, rue Vavin (Paris 6e).
Ouverture du mardi au vendredi de 11 h à 13 h 30 et de 14 h 30 à 19 h, le samedi de 11 heures à 19 heures. *librairiegourmande.fr*

« Pendant quinze ans, j'ai dit non à toutes les demandes d'adaptation »

Chien 51, de Cédric Jimenez, est le film français le plus attendu de l'année. Laurent Gaudé, auteur de l'histoire originale, voit enfin un de ses livres adapté au cinéma. Et pendant ce temps-là, il publie _Zem,_ la suite de _Chien 51_. Entretien avec un romancier content.



JEAN-LUC BERTINI / ACTES SUD

Zem Sparak et Salia Malberg, les héros inventés par Laurent Gaudé, ont donc les visages de Gilles Lellouche et d'Adèle Exarchopoulos, deux flics de Magnapole qui enquêtent sur la mort d'un homme dans un pays dirigé par le consortium GoldTex. Film d'anticipation, genre rarement abordé dans le cinéma français, *Chien 51* de Cédric Jimenez, en salles le 15 octobre, est la première adaptation sur grand écran d'un roman de l'auteur du prix Goncourt 2004. Coïncidence qui n'en est pas vraiment une : *Zem,* la suite de *Chien 51,* toujours signé Laurent Gaudé, vient de sortir en librairies.

Cette adaptation est une première pour vous : étiez-vous curieux de voir le film ?

Laurent Gaudé. Oui, j'étais très impatient. J'avais lu le scénario définitif donc je n'ai pas été surpris par les choix et les changements qui ont été faits. Ce qui m'intéressait le plus, c'était de savoir comment les images allaient rendre compte du monde que j'ai imaginé. J'ai été bluffé. Le travail qu'a fait le décorateur [Jean-Philippe Moreaux] est incroyable. J'aime bien l'univers que Cédric Jimenez a filmé et qui était aussi présent dans le livre : le monde d'aujourd'hui mais un petit peu tordu.

Vos deux héros ont un visage : Adèle Exarchopoulos pour Salia et Gilles Lellouche pour Zem… Aviez-vous imaginé vos personnages ainsi ?

L.G. Ils sont formidables, même si ce ne sont pas les visages auxquels j'avais pensé. Mais il y a plein d'autres choses que je ne sais pas quand j'écris : à quoi ressemblent les voitures, les vêtements, le physique des personnages, etc. Je n'ai pas eu à le préciser dans le roman parce que ce n'était pas important pour moi. Alors que pour un cinéaste c'est évidemment essentiel. Je tiens à cet espace de liberté qu'offre l'écriture. Mon personnage existe quand j'ai réussi à trouver la façon dont il parle aux autres. J'ai une mémoire et un imaginaire portés par l'image mais ce sont le mot et la phrase qui m'émeuvent et qui m'intéressent.

Quel était le point de départ de _Chien 51_ ?

L.G. Je voulais depuis longtemps travailler un récit policier. Mais à ma manière. S'il m'est arrivé d'explorer le passé dans certains romans, écrire sur le futur, en l'occurrence un récit d'anticipation, c'est aussi raconter qu'il y a une part d'antique en nous qui n'a pas bougé. Les mythes en sont la preuve. Si une histoire devient un mythe, c'est bien qu'elle a réussi à traverser le temps. Au lieu de réfléchir en me disant qu'il y a le passé, le présent et le futur, je me promène dans les différents temps.

Vous écrivez depuis plus de vingt ans. Pourquoi n'y a-t-il jamais eu d'adaptation de vos livres au cinéma ?

L.G. Pendant quinze ans, j'ai dit non à toutes les demandes d'adaptation. L'époque voudrait que ce qui pourrait arriver de mieux à un écrivain ou à une écrivaine, c'est que le cinéma adapte ses livres. Moi, je n'écris pas pour être adapté. J'aime bien que certains de mes livres soient vierges de toute image, comme *Le Soleil des Scorta, Eldorado* ou *La Mort du roi Tsongor.* Peut-être qu'une des raisons de leur longévité tient justement au fait qu'ils restent exclusivement des livres. Mais cette fois, je reconnais que Cédric Jimenez a eu l'enthousiasme extrêmement persuasif. *Chien 51* est aussi né en moi parce que j'ai été spectateur d'un certain nombre de films ou de séries, comme *Blade Runner* ou *True Detective,* qui raconte un univers un peu crasseux, un peu clodiquant, avec une tension latente. Les images n'étaient donc pas loin.

Avez-vous souhaité participer à l'écriture du scénario ?

L.G. La production m'a proposé très élégamment de participer au scénario. Mais j'avais déjà commencé à écrire *Zem*. C'était compliqué de revenir en arrière, d'autant que je ne voulais pas être influencé par le scénario alors que j'écrivais la suite de *Chien 51*. Cédric m'a cependant posé plein de questions visuelles sur la façon dont j'avais imaginé l'univers du roman. Mais comme je vous le disais, je n'ai pas pu vraiment lui répondre…

Pourquoi écrire une suite de *Chien 51* avec *Zem*, qui vient de paraître?

L.G. Quand j'ai commencé *Chien 51*, je savais qu'il y aurait un deuxième livre avec les mêmes personnages. Je n'avais aucune idée de l'histoire, mais Salia et Zem avaient encore des choses à se raconter. Une suite, c'était nouveau pour moi : je devais d'abord faire attention à être dans la continuité de *Chien 51*, donc respecter une certaine logique. Mais ce que je n'avais pas vraiment anticipé, c'est que j'allais commencer un roman alors que les personnages existaient déjà. Écrire ces deux livres ne procure pas le même plaisir. Le plaisir de *Chien 51*, c'était de tout construire, de tout imaginer, de tout inventer ; c'était le plaisir que j'avais ressenti, un peu paradoxalement, pour *La Mort du roi Tsongor*, qui ne se déroule pas du tout dans le futur mais dans l'Antiquité. Dans *Zem*, j'ai beaucoup moins inventé de choses mais j'ai dû retrouver mes deux personnages là où je les avais laissés. Je devais faire avec eux et ça m'a beaucoup plu. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

→ **Chien 51** de Cédric Jimenez, avec Gilles Lellouche, Adèle Exarchopoulos, Romain Duris… En salles le 15 octobre.

ZEM
LAURENT GAUDÉ
288 P., ACTES SUD, 22 €

3 QUESTIONS À… SYLVAIN CHOMET

Le réalisateur des *Triplettes de Belleville* revient à l'animation avec *Marcel et Monsieur Pagnol*, une biographie de l'écrivain marseillais mais surtout du dramaturge et du cinéaste Marcel Pagnol.

Quel était le point de départ de ce film sur Marcel Pagnol ?

Sylvain Chomet. Nicolas Pagnol, son petit-fils, m'a contacté pour un documentaire avec des archives mais il avait dans l'idée d'y intégrer des scènes d'animation que je réaliserais. J'ai un peu rechigné mais j'ai imaginé une scène entre Pagnol et Raimu… Résultat : les investisseurs ont décliné l'idée du documentaire et ont voulu un biopic animé. Je raconte le Pagnol dramaturge et le Pagnol cinéaste. Plus que l'écrivain. Il était un grand touche-à-tout, et la plus grande partie de son œuvre est consacrée au théâtre et au cinéma. Il devient écrivain très tard, après avoir été académicien, et c'est souvent ce Pagnol-là dont on se souvient.

Voyez-vous une différence entre le cinéaste et le romancier ?

S.C. Difficile à dire… Pour moi, c'est le même artiste. Mais il est peut-être plus tendre comme écrivain. Aussi parce qu'il parle de gens qu'il aime. Ses livres n'ont pas la dureté de ses films, qui sont souvent très sombres ; des histoires de cocus, de mères célibataires. Il y a même un viol dans *Regain*. Malgré des sujets durs, il arrive quand même à y apporter de la tendresse grâce à ses dialogues.

Avez-vous eu l'impression, ainsi, de réhabiliter Pagnol ?

S.C. Je ne pense pas. Il n'en a pas besoin. La parole de Pagnol est là et elle est toujours aussi forte. Je voulais juste raconter un autre Pagnol. Tout le monde ignore qu'un des plus grands auteurs de la littérature française a été prof d'anglais, ce qui lui a d'ailleurs ouvert les portes du cinéma. Il s'est mis tout le monde à dos en changeant de registre : en trois ans, il devient le plus grand auteur dramatique français ; quatre ans plus tard, il se met au cinéma puis à la télé… C'est un aventurier de l'art. J'ai travaillé à un biopic sur Hugo mais, s'il a du génie, sa vie est assez ennuyeuse. Celle de Pagnol, au contraire, ne cesse de changer et de rebondir là où on ne l'attend pas nécessairement. C'était passionnant à raconter. ■

Propos recueillis par É. L.

→ **Marcel et Monsieur Pagnol** de Sylvain Chomet, avec les voix de Laurent Lafitte, Géraldine Pailhas, Thierry Garcia… En salles le 15 octobre.

2025 CHI-FOU-MI PRODUCTIONS-STUDIOCAL-FRANCE 2 CINÉMA-JM FILMS - 2025 WHAT THE PROD -MEDIAWAN KIDS & FAMILY CINMA -BIDIBUL PRODUCTIONS -WALKING THE DOG

DVD

TU NE MENTIRAS POINT
TIM MIELANTS
(CONDOR)
→**Au-delà de la force de son sujet (déjà évoqué dans le film *The Magdalene Sisters*), cette adaptation du roman *Ce genre de petites choses*, de Claire Keegan, vaut pour l'interprétation hors pair de Cillian Murphy. Il est en effet formidable en vendeur de charbon en passe de découvrir le scandale d'un couvent local qui a défrayé la chronique en Irlande.** **Baptiste Liger**

LIVRE

SAM PECKINPAH LE REBELLE MÉLANCOLIQUE
GÉRARD CAMY
848 P., INSTITUT LUMIÈRE / ACTES SUD, 34 €.
→**Sam Peckinpah, réalisateur de *La Horde sauvage*, des *Chiens de paille* ou de *Guet-apens*, symbolise à lui seul la face sombre d'un Hollywood trop occupé de rentabilité et de consensus et moins d'expression artistique. C'est ce que montre Gérard Camy dans son incroyable filmo-biographie de Peckinpah qui déroule tranquillement plus de 800 pages et creuse dans les moindres détails la carrière d'un cinéaste arrivé sur grand écran au même moment que Penn, Kubrick ou Lumet mais dont la perfection et le refus de concessions en fit un « maverick » magnifique, un hors-la-loi finalement fatigué de se battre contre les diktats du « pays des rêves ». Chaque film est un combat et Gérard Camy, patient et admiratif, en détaille toutes les péripéties sans jamais sombrer dans le psychologique mais en présentant toujours les faits et les témoignages. La documentation est riche, les informations tombent par rafales et le livre raconte tout autant ce *« rebelle mélancolique »* qu'une industrie qui, en ce début des années 1960, vit la fin des studios et l'arrivée d'une nouvelle génération de stars (Hoffman, McQueen…). Entre art et industrie, Hollywood devenait schizophrène et Peckinpah était le roi des fous.** **É.L.**

La mort est son métier

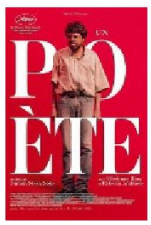
En adaptant *La Disparition de Josef Mengele* d'Olivier Guez, Kirill Serebrennikov livre un grand film dérangeant.

Depuis près de dix ans et son *Disciple*, Kirill Serebrennikov, cinéaste russe exilé en Allemagne, fait partie des grands cinéastes de l'époque aimant raconter des personnages hors normes et la façon dont ils se meuvent dans le monde, à l'instar des récents *La Femme de Tchaikovsky* et *Limonov, la ballade*. En adaptant le roman d'Olivier Guez *La Disparition de Josef Mengele*, il s'attaque au médecin d'Auschwitz et à la période durant laquelle cet officier nazi a fui l'Allemagne défaite pour se réfugier en Amérique latine.

Les partis pris de Serebrennikov sont clairs : filmer en noir et blanc, coller aux basques du personnage, déstabiliser le spectateur, rendre compte de la petitesse de cet « ange de la mort » de Hitler, devenu un homme en fuite incarnant *« la banalité du mal »* selon Arendt. Le film commence en flash-back biographique, se poursuit en thriller puis en huis clos étouffant. Ces perpétuels changements de cap, de rythme, de sensation contribuent à donner sa force au film. Mais comment ne pas être dérangé en suivant un des criminels les plus abjects de l'Histoire ? Il est des œuvres qui ne veulent jamais se montrer aimables et qui en tirent précisément toutes leurs qualités. D'autant que celle-ci est portée par une mise en scène impressionnante et par un comédien, August Diehl, qui ne l'est pas moins. ■ **Éric Libiot**

En salles le 22 octobre.

En vers et contre tous



Prix du jury dans la section Un certain regard au dernier festival de Cannes, *Un poète*, du Colombien Simón Mesa Soto, raconte l'histoire d'un homme frustré de ne pas être considéré, en conflit avec sa famille et sa fille, et qui entrevoit chez une ado un talent certain pour la poésie. Mais ce qui pourrait lui servir de rédemption face à l'hypocrisie ambiante vire au chemin de croix. Oscar n'est pas grand-chose au début du film mais il se débat contre le monde et contre lui-même. Un thème certes peu original mais mené avec empathie. Joué avec chaleur par Ubeimar Rios, ce personnage, qui a tout pour être agaçant, est finalement très émouvant. ■ **E.L.**

En salles le 29 octobre.

ET AUSSI

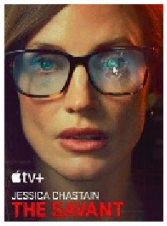
Tiré du roman de Stephen King *Marche ou crève*, son adaptation éponyme nous plonge au cœur d'une compétition durant laquelle cent jeunes doivent marcher sans s'arrêter sous peine d'être exécutés. Réalisé par Francis Lawrence, à qui l'on devait déjà la saga *Hunger Games*, *Marche ou crève* reste assez fidèle au roman d'origine dont il change toutefois la fin. Mais ce qui interpelle ici, c'est surtout l'éminente cruauté de l'ensemble, avec une émotion qui va crescendo au gré des exécutions. Brutal et sans concessions, le film de Francis Lawrence aurait néanmoins gagné à faire preuve de plus d'audace et à développer certains personnages dont le terrifiant Commandant incarné par Mark Hamill, déjà à l'affiche de *Life of Chuck*. **I.F.**

En salles le 1er octobre.

LUPA FILM, CG CINEMA, HYPE STUDIOS

Dans la toile des extrêmes

The Savant est une plongée saisissante dans les arcanes de la haine en ligne, inspirée par un article d'une journaliste américaine.



Directement inspiré de l'article « *Is It Possible to Stop a Mass Shooting Before It Happens?* » signée en 2019 par la journaliste Andrea Stanley pour le magazine *Cosmopolitan*, *The Savant* pourrait bien être l'une des séries événements de ce dernier trimestre 2025. On y suit l'histoire vraie d'une enquêtrice surnommée Savant dont la mission principale est d'infiltrer les groupuscules haineux et extrémistes en ligne et d'en identifier les éléments les plus dangereux afin de prévenir d'éventuels attentats. Collaborant étroitement avec le FBI, cette enquêtrice pas comme les autres est obligée de vivre sous une identité secrète et de mentir à ses proches pour sa propre sécurité et la leur. Une tâche d'autant plus ardue quand on est une mère de famille s'occupant seule de ses enfants pendant que son mari militaire est en mission. Plongée terrifiante dans l'Amérique suprémaciste 2.0, *The Savant* déroule une intrigue à flux tendu qui garde le spectateur sous une tension constante tout au long de ses huit épisodes. À la fois thriller palpitant et radiographie accablante d'un pays en proie à la haine, *The Savant* regarde l'Amérique de Trump dans les yeux pour lui dresser un miroir peu flatteur. De là à dire que nous sommes devant une série hautement politique, il n'y a qu'un petit pas à franchir puisqu'aux commandes nous retrouvons Melissa James Gibson, qui avait déjà officié sur la célèbre série *House of Cards*, avec Kevin Spacey dans la peau d'un politicien véreux. Coté casting, Jessica Chastain incarne à la perfection les multiples facettes d'un personnage tiraillé entre sa vie familiale et ses obligations professionnelles. Une mission qui, pour des raisons que nous laisserons découvrir aux spectateurs, revêt un caractère hautement intime et personnel. ■

Ilan Ferry

Sur Apple TV + , à partir du 26 septembre.

Un *Mariage* qui dure

Cette pièce unique du répertoire français vit sa meilleure vie grâce à sa mise en scène enlevée et à ses comédiens épatants.

Puisqu'il s'agit d'une rubrique de théâtre, pourquoi ne pas jouer un peu ? Quelle pièce du répertoire français, appuyée sur un monologue, peut se targuer de véhiculer, par le truchement de seize personnages, et dans un feu d'artifice verbal d'une insolente et éblouissante liberté de ton, comédie, tragédie, farce, vaudeville, réflexion philosophique, idées féministes, problèmes sociétaux et… propos libertins ? Un indice : cette pièce est célèbre pour être celle qui, malgré six années de censure et de réécriture, réussit à envoyer valdinguer, avec un culot fou, tous les carcans du théâtre de l'Ancien Régime. Un autre indice encore : elle a été écrite au XVIII[e] siècle, à la veille de la Révolution, par Pierre Augustin Caron de Beaumarchais, le plus iconoclaste des écrivains dramaturges de l'époque, également à ses heures horloger, éditeur, agent secret du roi mais aussi marchand d'armes ! Levons le (faux) suspense sur cette pièce « unique » en son genre ! – *La Folle Journée ou Le Mariage de Figaro* connut un succès à l'époque inégalé et creva tous les plafonds de recette.

Aujourd'hui, Léna Bréban la reprend, avec sa poigne habituelle, sa gaieté, son sens aigu du rythme et de la scène, et surtout sa grande habileté à redonner à des textes classiques leur lustre du passé en les… modernisant ! Son adaptation du *Mariage* … est un bijou qui restitue tout son éclat et son sens à la verve étincelante et frondeuse de Beaumarchais. La pièce est donnée dans tous ses aspects (romantique, social, révolutionnaire…). Époque oblige, l'accent est néanmoins beaucoup mis sur ses revendications sociales et féministes. Sur le plateau, merveilleusement choisis, tous les comédiens subjuguent, à commencer par Philippe Torreton, ici Figaro d'une humanité bouleversante. ■

Dominique Poncet

→ **La Folle Journée ou le Mariage de Figaro** de Beaumarchais, adaptation et mise en scène de Léna Bréban. Théâtre La Scala (Paris 10[e]), jusqu'au 4 janvier 2026.

AMBRE REYNAUD/LA SCALA - APPLE TV

Chauve qui peut !

Batman cuisiné à la sauce manga : idée de génie ou coup d'épée dans l'eau ?

Comics et manga font-ils bon ménage ? C'est la question posée en creux par *Batman Justice Buster*, itération japonisante des aventures du Chevalier noir. Lancée il y a tout juste trois ans, cette série en quatre tomes écrite par Eiichi Shimizu et dessinée par Tomohiro Shimoguchi propose une astucieuse relecture des aventures de Batman. Résolument moderne dans son approche, *Batman Justice Buster* réinvente les figures imposées du genre pour mieux les moderniser. Si les deux premiers tomes jouaient allègrement la carte du mystère et prenaient d'intéressantes libertés, notamment en transformant Robin en IA aux intentions troubles, le troisième épisode manquait cruellement d'audace, sonnant ainsi le glas d'une saga qui ne cesserait de s'enliser dans un trop-plein de révérence. Beaucoup plus classique, la suite continue lentement mais sûrement de désamorcer les passionnants enjeux des débuts pour en dérouler d'autres beaucoup plus classiques et maintes fois explorés ailleurs. Ce dernier tome ne déroge malheureusement pas à la règle en se voulant plus introspectif. Le Chevalier noir se voit ici directement confronté à ses démons par l'entremise de deux antagonistes qui privilégient le verbe à l'action durant d'interminables logorrhées dont le but est de surligner les enjeux. Comme effrayé par sa propre audace, *Batman Justice Buster* passe du stade de réappropriation stimulante à celle de simple produit dérivé. Dommage. ■

Ilan Ferry

BATMAN JUSTICE BUSTER (T. 4)
EIICHI SHIMIZU,
TOMOHIRO SHIMOGUCHI
TRADUIT DU JAPONAIS PAR STUDIO CHARON ,
256 P, PIKA, 11,90€

• LES CLASSIQUES DE BOLL LES VOYAGES DE GULLIVER

BATMAN JUSTICE BUSTER : © & ™ DC. - BOLL

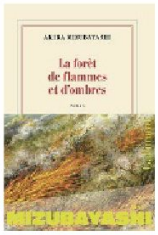
FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Une partition d'émotions

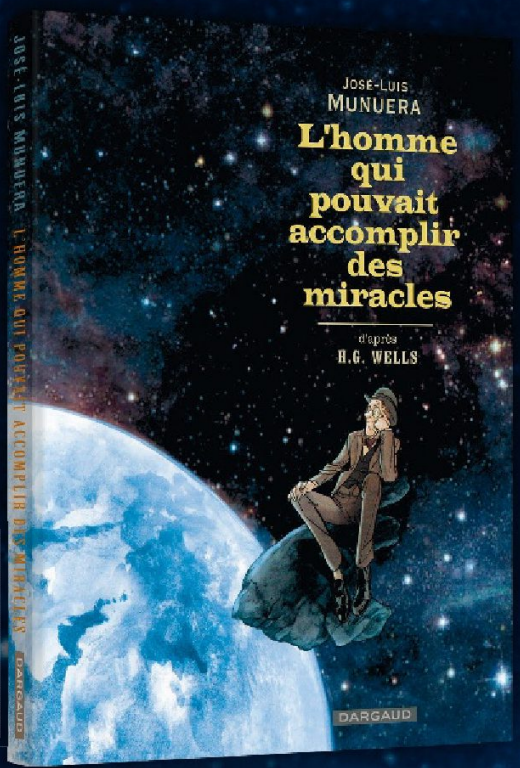
Akira Mizubayashi atteint la corde sensible avec sa *Forêt de flammes et d'ombre*, une composition sublime qui élève l'art et les âmes.

Tokyo, décembre 1944. Embauché dans un centre de tri postal, Ren Mizuki y rencontre deux autres étudiants qui partagent sa passion pour la culture et l'art européens : Yuki, qui deviendra sa compagne, peintre elle aussi, et Bin, un violoniste promis à une carrière internationale, qui restera à jamais son frère d'élection. En 1945, Ren est appelé en Mandchourie dans l'enfer des combats. Défiguré, mutilé, c'est l'amour qui lui permettra de peindre à nouveau malgré son handicap. Voilà une accroche pour le moins efficace, et pourtant, plus nous nous enfonçons dans la lecture, plus la profondeur du roman et l'habileté de son déroulé nous happent. C'est un éloge à la pudeur, à la politesse, à la raison gardée. Notre destin est prisonnier du lieu de vie mais l'art ravive l'empathie entre les victimes et les bourreaux, il ramène à la vie.

Pour cela, Akira Mizubayashi nous fait passer de la peinture vers la musique de chambre par le biais de son second héros et sème des indices propices à la modération : le compositeur Felix Mendelssohn, victime de l'antisémitisme de Wagner ; le chef d'orchestre Wilhelm Furtwängler, dans une situation compliquée en 1945. Au centre du récit, la cavatine de Beethoven et une tendre chienne nommée Hanna. La lecture du récit nous fait sentir meilleur, les quatuors à cordes donnent de la hauteur. Nous assistons à un éblouissement d'émotions glissant vers des sensations parfois érotiques où la lenteur n'est ni feinte ni empruntée. Elle sert l'âme. On s'aime pour vivre ou pour survivre ? L'art est-il vraiment au-dessus de tout ? Plus forte qu'une saga, plus addictive qu'une série rapidement digérée : nous sommes face à une œuvre – dans la lignée des précédents livres d'Akira Mizubayashi *(Âme brisée, Reine de cœur, Suite inoubliable)* – qui ne nous quittera pas de sitôt. *La Forêt de flammes et d'ombres* n'est pas qu'un roman, c'est aussi un manuel pour apprendre à ne pas mourir que nous offre l'auteur japonais écrivant en français. Quand les couleurs du temps rencontrent les aventuriers de l'archet perdu. ■ **Mathieu Alterman**



LA FORÊT DE FLAMMES ET D'OMBRES
AKIRA MIZUBAYASHI
288 P., GALLIMARD, 21 €



© Munuera / Dargaud Benelux 2025

Après le succès de **l'adaptation de *Son odeur après la pluie***, José-Luis Munuera revisite **une nouvelle méconnue de H.G Wells**, une comédie fantastique délicieusement british.

L'homme qui pouvait accomplir des miracles

M. Fotheringay, homme ordinaire sans ambition ni imagination, découvre qu'il peut accomplir des miracles d'un simple souhait. Après avoir envoyé un policier en enfer dans un accès de colère, il se confie au pasteur Maydig, et, ensemble, ils tenteront d'améliorer la société. Mais leur maladresse finira par provoquer une catastrophe aux proportions bibliques.

AU RAYON BANDE DESSINÉE

DARGAUD

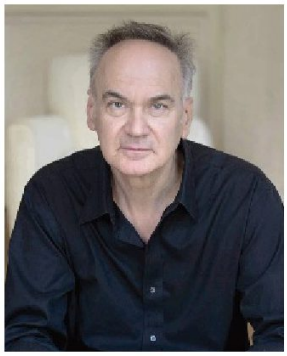
LE PODCAST
Torchon
→ Dans l'émission littéraire du studio Binge, Léa Bory nous convie à son club de lecture dans lequel elle traite de l'actualité littéraire au sens large avec un ton rieur et décomplexé.

LE DOCUMENTAIRE
Désir et rébellion. L'Art de la joie de Goliarda Sapienza
→ Disponible sur la plateforme Arte.TV, ce film documentaire célèbre la beauté et l'irrévérence d'un chef-d'œuvre hautement inflammable. Et redonne une voix à la romancière sicilienne qui l'a composé.

LE COMPTE INSTAGRAM
@Labibliotheque depoche
→ Sur son compte suivi par plus de 17 000 abonnés, Lola publie des chroniques littéraires passionnées, et part à la rencontre des écrivains pour les interviewer. **L.D.**

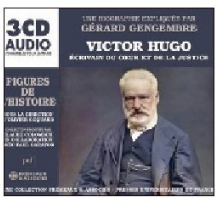
L'écrivain contre la machine

En mars dernier, Hervé le Tellier a défié l'intelligence artificielle lors d'un concours de nouvelles. Une confrontation qui l'a impressionné et lui a fait prendre conscience du danger à venir.



Peut-être étiez-vous passé à côté de cette drôle d'histoire. Au printemps dernier, Hervé Le Tellier, récompensé du prix Goncourt 2020 pour *L'Anomalie*, avait accepté de se prêter au jeu pour le compte du *Nouvel Obs*. Le Kasparov contre le Deep Blue de la littérature, une confrontation au sommet entre le romancier au million de lecteurs et l'intelligence artificielle lors d'une épreuve aux règles simples : écrire une nouvelle policière avec une première et une dernière phrase imposées, le récit devant commencer par : « Il aperçut dans son bureau le corps sans vie de l'écrivain » et se terminer par : « Tout est pardonné, pensa-t-elle, avant de disparaître. » Les deux textes rédigés par l'homme et par la machine avaient ensuite été publiés sur le site du magazine avec deux conclusions évidentes : d'abord, le talent d'Hervé le Tellier n'est plus à prouver. Ensuite et surtout, les capacités d'écriture d'une IA qui a ingéré pléthore d'œuvres littéraires sont aussi impressionnantes que terrifiantes. Verdict : match nul. Autant dire une victoire pour une IA qu'on a longtemps décrite comme incapable de fabriquer des histoires, qu'on a longtemps réduite au champ de l'imitation plutôt que de l'imagination. Et en prime un écrivain estomaqué. « *Oh putain ! C'est bluffant !* » avait en effet commenté Hervé Le Tellier en découvrant l'histoire du rival. Un sentiment de vertige qui ne l'a pas quitté depuis. Au point qu'au cœur de l'été le romancier a tenu à tirer la sonnette d'alarme dans une interview accordée à la revue *Le Grand Continent* : « *Je ne fais pas partie de ceux qui disent que l'IA ne remplacera jamais nos auteurs.* […] *Le danger existe que 80 % de la production soit effectivement remplacée par des machines.* » Sueurs froides et une seule lueur d'espoir, l'incapacité de l'IA à appréhender pour le moment la forme longue du roman. Mais pour combien de temps ? Bonne rentrée littéraire 100 % humaine ! Peut-être la dernière… ■ **Léonard Desbrières**

• LIVRES AUDIO

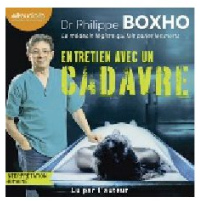


VICTOR HUGO, ÉCRIVAIN DU CŒUR ET DE LA JUSTICE
LU PAR GÉRARD GENGEMBRE (PUF/FRÉMEAUX)

■ Fruit de la stimulante collaboration entre les Presses universitaires de France et Frémeaux & Associés, cette biographie du « continent littéraire » Hugo raconte l'écrivain national comme le poète de génie. Gérard Gengembre relate avec brio le parcours et les combats de cette figure emblématique du romantisme, au cœur d'un siècle aux multiples mutations.

LIBRES D'OBÉIR. LE MANAGEMENT, DU NAZISME À AUJOURD'HUI
DE JOHANN CHAPOUTOT
LU PAR GABOR PINTER (ÉCOUTEZ LIRE GALLIMARD)

■ Matrice du management contemporain, selon l'historien Johann Chapoutot, le nazisme apparaît indissociable des origines méconnues et sombres de l'organisation du travail au sein des entreprises. Si cette thèse ouvre de nombreux débats, la trajectoire du général SS Reinhard Höhn racontée par le comédien Gabor Pinter ne manque pas de nous interpeller.



ENTRETIEN AVEC UN CADAVRE
DE PHILIPPE BOXHO
LU PAR L'AUTEUR (AUDIOLIB)

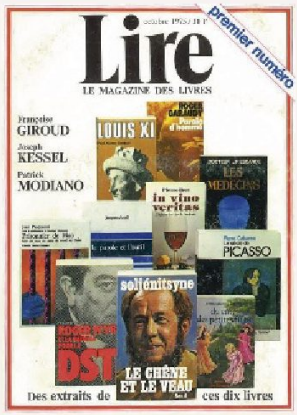
■ Sous-titré *« Le médecin légiste qui fait parler les morts »*, ce nouveau livre audio de Philippe Boxho est consacré aux décès suspects. Dans la continuité de son tout premier opus à succès, *Les morts ont la parole*, il révèle les surprenantes coulisses de la médecine légale. À travers son témoignage relativement unique, le docteur Boxho explore un monde qui s'avère fascinant. **Christophe Rioux**

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

50 ans

D'UN OCTOBRE À L'AUTRE

À l'occasion des 50 ans de *Lire Magazine* (ex-*Lire*), nous vous proposons chaque mois une page « rétrospective ». Alors, que pouvait-on trouver dans nos anciens numéros de rentrée ? Un petit détour par nos archives s'imposait…



LA COUVERTURE

Octobre 1975

Naissance de *Lire* avec ce premier numéro, qui propose des extraits de dix ouvrages parus à ce moment-là (parmi lesquels *Le Chêne et le Veau*, d'Alexandre Soljenitsyne), un texte inédit de Joseph Kessel et un entretien avec Patrick Modiano.

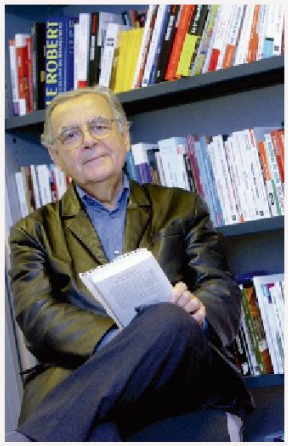
L'ÉDITO

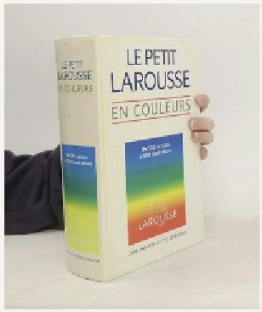
Octobre 1984

Si même les profs ne lisent plus…

« La très remarquable enquête de Hamon et Rotman dans l'univers des professeurs (*Tant qu'il y aura des profs*) m'a laissé perplexe et même incrédule sur un point : les profs ne liraient guère. Mais j'ai probablement tort d'utiliser le conditionnel puisque Hamon et Rotman sont affirmatifs : ils estiment à seulement 10 ou 15 % du corps enseignant du secondaire ceux qui achètent ou empruntent des livres. […] Interrogé, un agrégé d'un lycée prétend que "*même les professeurs de lettres lisent peu*". Dès lors, on comprend pourquoi les adolescents ne lisent guère : comment leurs maîtres pourraient-ils leur communiquer une passion qu'ils n'ont pas ou plus ? » ■

Bernard Pivot, dans ses célèbres « Carnets »





L'INFO

Octobre 1990

Quand le dico déraille…

« Larousse […] sait faire contre mauvaise fortune bon cœur. On se souvient que l'éditeur avait dû, en un temps record, retirer de la vente les 180 000 exemplaires de la version en couleurs du Petit Larousse 1991, à la suite d'inversions dans la planche illustrée sur les champignons (en particulier vénéneux). Il a fallu 250 personnes pour corriger tous les volumes, désormais repartis à la vente. » ■

Rubrique « Capitales »

LA CRITIQUE

Octobre 2016

Engouement pour *Sur les chemins noirs*, de Sylvain Tesson.

« Après sa terrible chute d'un toit à Chamonix, notre chroniqueur s'était fait ce serment lors de ses longues nuits d'hôpital : "*Si je m'en sors, je traverse la France à pied.*" Dont acte : un beau jour d'août, le vagabond aux semelles de vent s'élançait des crêtes du Mercantour, avant de plonger vers la Durance, le Vivarais, les Cévennes, puis de remonter vers le Cantal, le Berry, la Mayenne, et de pousser jusqu'au Cotentin. Un singulier périple à travers les futaies et les sous-bois, loin des grands axes de circulation, qui le mènera sur les "*chemins noirs*", ces petites veines qui parcourent les cartes IGN, comme autant de serpentins oubliés. […] Sylvain Tesson a su tirer de cette longue balade un récit bref mais puissant. Celui d'une reconquête physique, d'une reconstruction intime ? *Sur les chemins noirs*, c'est aussi la célébration d'un monde en danger, cette ruralité française que tout menace, mais dont Tesson veut encore célébrer la beauté ». ■

Julien Bisson

L'ENTRETIEN

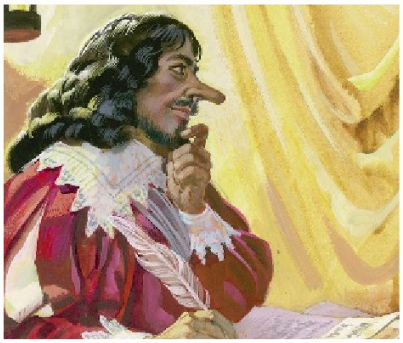
Octobre 2019

Quand Jean-Paul Dubois relativise la puissance des livres.

« Un livre n'a jamais rien sauvé. Ce qui sauve, ce sont les gens qui prennent conscience de leur vie et de ce qui les entoure. Je crois à l'effet métastase, c'est-à-dire que des civilisations produisent du bonheur ou du malheur. Cela ne vient jamais des livres, mais relève du miracle, du hasard, de la combinaison des cultures. […] Nous sommes pour l'instant dans une période de malheur, il y a des époques comme ça… Et les livres ne vont rien changer. » ■

Propos recueillis par Claire Chazal

WIKIPEDIA - SDP - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD



Cyrano de Bergerac par Andrew Howat (xxe siècle).

Mais qui était le « vrai » Cyrano de Bergerac?

Avant d'être transformé en légende par Edmond Rostand, Savinien de Cyrano de Bergerac fut une figure du Grand Siècle à laquelle Gérard de Cortanze rend hommage dans un roman virevoltant.

« *C'est un roc! … c'est un pic! … c'est un cap!* » Tout le monde connaît la « tirade du nez » mise par Edmond Rostand dans la bouche du héros de sa pièce de 1897, *Cyrano de Bergerac*. Une pièce si connue que, fait unique dans les annales de la littérature, son personnage a presque éclipsé aux yeux du grand public le modèle dont il s'inspire: Savinien de Cyrano de Bergerac (1619-1655), fils de bonne famille, soldat et surtout écrivain, auteur des *États et empires de la Lune* et des *États et empires du Soleil,* deux livres souvent considérés comme précurseurs de la science-fiction. Mais qui était cet homme auquel Rostand a donné une postérité exceptionnelle, tout en l'occultant derrière son double de fiction? Les études savantes sur Cyrano se sont multipliées depuis un demi-siècle, tout comme les biographies dont, parmi les plus récentes, celles de Jacques Prévot et Willy de Spens. *Savinien de Cyrano sieur de Bergerac* de Gérard de Cortanze n'est pas une biographie mais une fiction, revendiquée comme telle, où il n'a retenu que quelques dates et circonstances authentiques.

« *Ce n'est pas la vie mais le caractère romanesque de l'auteur du* Voyage dans la Lune *qui m'a intéressé. Tout ce que le lecteur lira dans ce roman n'est que fable et invention.* » L'auteur n'a pourtant pas lésiné sur la documentation, afin de serrer au plus près le décor où évolue son héros. Il faut lire par exemple l'extraordinaire description du quartier parisien du Pont-Neuf en 1638, avec ses montreurs d'ours, marchands, bohémiens et autres escamoteurs, agglutinés dans le plus complet désordre: on s'y croirait! Autant qu'un hommage au tempérament de son héros, croqué en lointain précurseur de l'esprit des Lumières, ce roman virevoltant est un formidable voyage, non pas dans la Lune, mais dans le Grand Siècle. ■ **Jean Hurtin**

SAVINIEN DE CYRANO, SIEUR DE BERGERAC
GÉRARD DE CORTANZE
432 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

Hervé Bazin a-t-il tout inventé sur sa mère?

Dans *Folcoche,* Émilie Lanez se penche sur la vie de celle qui a inspiré la terrible marâtre de *Vipère au poing.*

En le voyant, on ne pouvait s'empêcher de songer à la saillie de Pierre Desproges: « *Hervé Bazin, né le 17 avril 1911, ne fait pas exprès de se coiffer comme ça, c'est son coiffeur qui trouve ça joli.* » On se disait que ses cheveux ramenés en frange sur le front devaient être la seule excentricité du président de l'académie Goncourt, un « *prince des lettres* » plutôt antipathique, qui « *vilipende, assassine, pourfend, encense, applaudit,* […] *règne sur le milieu* » pendant le dernier quart du xxe siècle. Mais de là à imaginer que *Vipère au poing* (1948), le roman qui a fait sa réputation mondiale, vendu à ce jour à 5 millions d'exemplaires, est inventé de toutes pièces… que Jean Pierre Marie Hervé-Bazin, pour l'état civil, n'était pas seulement mythomane, mais kleptomane, et que sa jeunesse avait été émaillée de séjours en prison et en asile d'aliénés… C'est pourtant ce que révèle Émilie Lanez dans une formidable enquête – intitulée sobrement *Folcoche* – tambour battant. Elle réhabilite du même coup celle qui doit son nom à celui donné aux truies qui dévorent leurs petits – et qui s'avère plutôt une pauvre mère, plus proche d'une Mme Bovary *bis* que d'une marâtre. La journaliste comble avec une efficacité redoutable le grand « *trou noir* » d'une vie, ignoré des biographes et des universitaires, cette longue période de frasques comprise entre 1931 et 1948, qu'il a « *cachée avec méthode jusqu'à sa mort* ». Celui qui a « *déchiqueté sa famille en trois volumes* » tentera même de se faire passer pour résistant et obtiendra la Légion d'honneur. Mais l'un des aspects les plus étonnants de ce « *mensonge littéraire* », c'est que la famille n'a jamais corrigé la légende noire, finissant parfois même par se mouler dans les portraits dressés par ce fils indigne. ■ **Emmanuel Hecht**

FOLCOCHE
ÉMILIE LANEZ
192 P., GRASSET, 19 €

BRIDGEMAN IMAGES - JF PAGA

3 QUESTIONS À...

JOHN BOYNE PRIX DU ROMAN FNAC 2025

L'auteur irlandais est le grand lauréat* de la 23e édition du prix du roman Fnac pour son livre *Les Éléments*.

Pour évoquer *Les Éléments*, il faut aborder sa construction, le lien entre sa structure et sa thématique. Comment avez-vous bâti cette œuvre vertigineuse ?

John Boyne. J'ai d'abord publié séparément la première *novella*, *Water*. Le récit d'Anna, une femme mariée à un prédateur sexuel, qui trouve refuge sur une île, au large de l'Irlande. En concluant cette histoire, j'ai eu l'impression d'en commencer une autre. Et si on racontait les abus sexuels, le grand mal de notre temps qui gangrène nos familles et nos sociétés, sous tous les angles, en adoptant tous les points de vue et en liant ces points de vue aux éléments naturels ? La première histoire, marquée du sceau de l'eau, donnait la parole à celle qui s'est tue et qui a donc permis. Je me suis ensuite mis tour à tour dans la peau du complice, du prédateur, de la victime, etc. Avec toujours le souci d'articuler les histoires entre elles et l'envie de déjouer les clichés.

Vous avez vous-même été victime, enfant, d'abus sexuel. Ce livre est-il un moyen de panser vos plaies ?

J.B. Avec le temps, j'ai réussi à guérir. Mais il y a peu, j'ai commencé à ressentir une forme de responsabilité, un devoir de raconter depuis la place que j'occupais. Le roman a été cathartique pour moi, bien sûr, mais j'espère surtout qu'il l'a été pour les autres. Si le livre se conclut par une histoire plus lumineuse, c'est parce qu'il y a toujours l'espoir d'une renaissance.

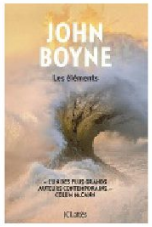
Être récompensé par un prix littéraire dans un pays étranger, c'est une expérience particulière ?

J.B. Oui, d'autant que je n'ai presque rien remporté dans mon pays. C'est donc un immense honneur. Ça fait maintenant vingt-cinq ans que je publie des livres, mais j'avoue avoir eu un petit pincement au cœur en apprenant la nouvelle. J'ai hâte d'aller à Paris pour recevoir mon prix. Je suis en train de travailler mon français, j'étais plutôt bon à l'école, jusqu'à ce qu'on étudie *Le Rouge et le Noir* ! Là, j'ai rendu les armes. Mais je compte prendre ma revanche. Et pourquoi pas avec un discours en français ? ■

Propos recueillis par Léonard Desbrière

*Élu par un jury de 400 lecteurs et 400 libraires Fnac.

RICH GILLIGAN/JC LATTÈS



LES ELÉMENTS [THE ELEMENTS]
JOHN BOYNE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR SOPHIE ASLANIDES,
512 P., JC LATTÈS, 23,90 €

Olivier Adam • Et toute la vie devant nous

Ce récit, d'une beauté déchirante, emporte le lecteur.
La Croix

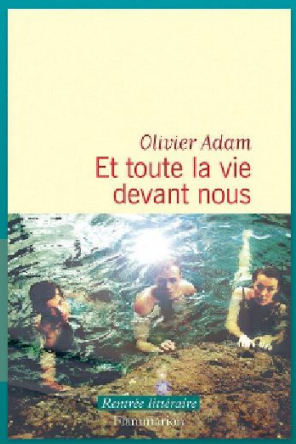
Olivier Adam continue d'explorer les fractures françaises avec une justesse rare.
La Dépêche du midi

Il capture tous ces moments de vie qui créent un lien humain.
Version Femina

Sarah, Paul, Alex : ce trio-là, on n'est pas près de l'oublier.
VSD

Un roman social, une ode à l'amitié.
Page des libraires

Olivier Adam met au jour ce que l'amitié grave d'indélébile dans nos vies.
Librairie Dialogues



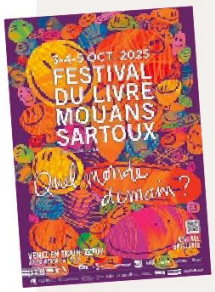
Flammarion

Photo auteur : Pascal Ito © Flammarion

À MOUANS-SARTOUX, LES MOTS EN PARTAGE

Depuis près de quarante ans, la ville des Alpes-Maritimes organise son Festival du livre qui aura lieu cette année du 3 au 5 octobre.

« Quel monde demain ? » : telle est la grande question posée par la 38e édition du Festival du livre de Mouans-Sartoux. *« Nous souhaitons tous un avenir serein… Dans ce festival plus que jamais lucide, avec nos invités, nous chercherons des voies vers la solidarité, la paix, l'intelligence collective, le partage, la bienveillance »*, explique sa fondatrice et commissaire, Marie-Louise Gourdon. Trois jours durant, du 3 au 5 octobre, plus de 300 auteurs et autrices, 50 000 visiteurs et 300 bénévoles feront vibrer la ville au rythme des débats, des lectures, des spectacles et des concerts. Parmi les voix attendues : Erik Orsena, Mathilda Di Matteo, Boris Cyrulnik, Philippe Besson, Benjamin Stora, Vanessa Springora, Pascal Blanchard, Marc Levy, David Diop, ou encore Zineb Mekouar. Côté fiction et polar, le public retrouvera Ian Manook, Mo Malø, Sonja Delzongle, Valentin Musso et Sophie de Baere. La littérature étrangère sera portée par le Palestinien Elias Sanbar, l'Iranienne Chahla Chafiq, ou encore Paul Watson et Nancy Huston.



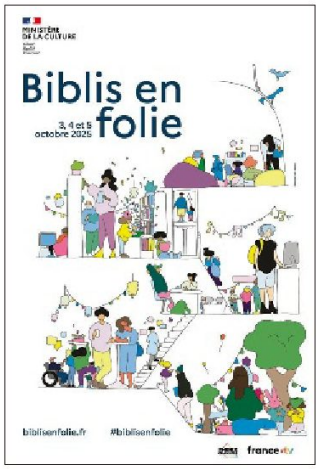
La programmation artistique n'est pas en reste : concerts littéraires et lectures musicales avec Miguel Bonnefoy ou Omar Youssef Souleimane, concert dessiné avec Edmond Baudoin, danse, slam et poésie. Sans oublier l'espace jeunesse et ados, véritable poumon du festival, qui réunira plus de 80 auteurs et 30 exposants dans une atmosphère festive et familiale. En entrant librement dans ce forum unique en France, les visiteurs de Mouans-Sartoux viendront chercher des réponses, mais aussi une énergie commune : celle d'inventer ensemble le monde de demain. **Simon Bentolila**

lefestivaldulivre.fr

Tous en « Biblis » !

Les 3, 4 et 5 octobre, découvrez vos bibliothèques et médiathèques comme vous ne les avez jamais vues, grâce à l'opération Biblis en folie.

Imaginée en 2024 par le ministère de la Culture, l'initiative Biblis en folie a pour but de réaffirmer la place prépondérante des bibliothèques et médiathèques dans notre paysage culturel. En France, ce sont en effet 15 500 établissements qui permettent un accès gratuit et encadré à la lecture, pour tous les publics. 72 % de ces structures sont situées dans les zones rurales, constituant dans ces périmètres la première source d'accès au livre. C'est donc pour célébrer cette proximité que ce rendez-vous propose, pour la deuxième année consécutive, un week-end d'événements organisés dans les bibliothèques et médiathèques du territoire : lectures, rencontres, ateliers, expositions, concerts, projections viendront réaffirmer le caractère décidément vivant des bibliothèques. Cette édition 2025 souhaite souligner l'importance de ces structures dans la formation littéraire des plus jeunes, invitant les enseignants et leurs classes pour une journée dédiée aux scolaires le 3 octobre. Car, pour les organisateurs de l'événement, *« fréquenter une bibliothèque, c'est cultiver le goût de lire, mais c'est aussi apprendre à se construire en tant que citoyen curieux, informé et ouvert aux autres »*. ■



Margaux Morasso

biblisenfolie.culture.gouv.fr

Alessandro Baricco et sa traductrice, lauréats du prix Marco-Polo-Venise

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

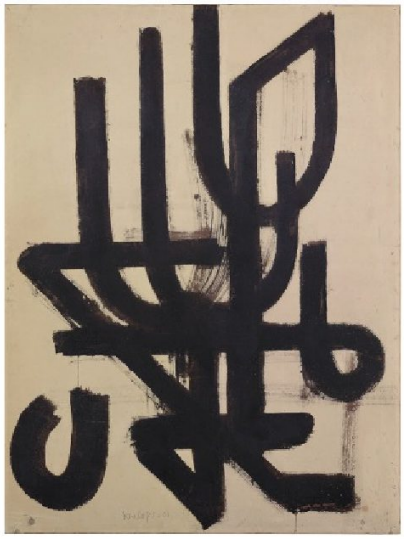
Une distinction littéraire peut parfois symboliser les liens entre deux pays, deux cultures, deux langues. C'est le cas du prix littéraire Marco-Polo-Venise, crée en 2016, qui salue un écrivain italien et son traducteur français, pour un roman paru dans les derniers mois. Un trophée qui, selon ses statuts et ses organisateurs, *« relève de l'esprit* [du célèbre explorateur], *celui de la mémoire de la route de la Soie, de la route des langues, de cet héritage humaniste* […], *avec ce désir de transmettre, de partager et d'animer des dialogues entre les peuples »*. Pour cette neuvième édition, le jury – avec, à sa tête, le président de la Fondation Querini-Stampalia, Paolo Molesini – a choisi de récompenser Alessandro Baricco pour son roman *Abel* (Gallimard), ainsi que sa traductrice, Lise Caillat. Les lauriers leur seront remis le 30 septembre à Venise, dans le cadre de la Journée internationale de la traduction. ■

Baptiste Liger

leprixlitterairemarcopolovenise.eu

Papiers de lumière

En présentant un pan méconnu de son travail – la peinture sur papier –, le musée du Luxembourg donne un nouvel éclat à l'œuvre de Pierre Soulages.



« *Si j'arrête de peindre, il me reste à mourir* », avait déclaré Pierre Soulages. Le 25 octobre 2022, le plus grand des artistes français contemporains tirait sa révérence à l'âge de 102 ans. Depuis, les hommages se multiplient un peu partout dans l'Hexagone. Le musée éponyme dédié à son œuvre exceptionnelle, situé à Rodez (Aveyron), avait organisé la première exposition posthume huit mois seulement après sa disparition, les funérailles nationales dans la cour carrée du Louvre, la messe de requiem dans l'abbatiale Sainte-Foy de Conques (dont le maître de l'outrenoir avait dessiné les vitraux) et l'enterrement au cimetière Montparnasse. Aujourd'hui, le musée du Luxembourg, à Paris, reprend le flambeau en concoctant une magnifique rétrospective autour d'un pan méconnu de sa carrière, ses peintures sur papier. Sous la supervision d'Alfred Pacquement, un ami de longue date et l'ancien directeur du Centre Pompidou, le parcours dévoile 130 pièces, dont une trentaine inédites, exécutées par la figure majeure de l'abstraction qui refusait d'établir une hiérarchie entre les différentes techniques qu'il employait. Ainsi, il a expérimenté celle-ci en plus de son travail sur toile jusqu'au début des années 2000. Dès 1946, il étale du brou de noix, utilisé d'ordinaire par les ébénistes, sur une feuille blanche. Puis il recourt à l'encre et à la gouache, pour montrer comment la lumière se transforme au contact de la matière pendant ses explorations formelles. Si ses toiles monumentales ont accaparé l'attention, ses papiers, tout aussi puissants, traduisent une virtuosité sidérante. ■

Gabrielle Martin

→ **« Soulages, une autre lumière »** au musée du Luxembourg (Paris 6e) jusqu'au 11 janvier.
museeduluxembourg.fr
Catalogue de l'exposition aux éditions GrandPalaisRmn, 208 p., 40 €.

À Saint-Étienne, la Fête du livre tient toutes ses promesses

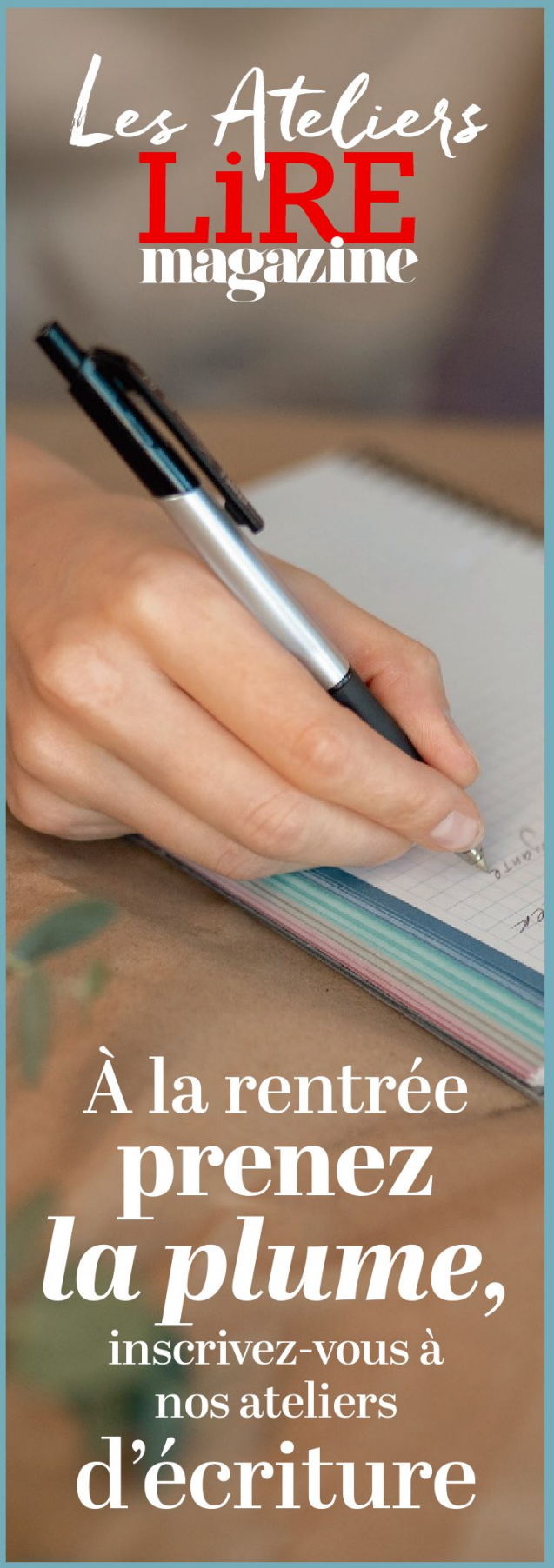
La 39e édition du rendez-vous stéphanois se déroulera du 10 au 12 octobre. Préparez-vous à un week-end riche en émotions !

Près de 50 000 visiteurs sont attendus pour découvrir la programmation foisonnante de la Fête du livre de Saint-Étienne, qui prévoit la venue de 200 auteurs parmi lesquels Michel Bussi, Gilles Marchand, Cécile Cabanac, Cédric Sapin-Defour sans oublier les parrain et marraine, Benjamin Lacombe et Agnès Ledig. Également, 100 maisons d'édition, dont 20 stéphanoises, sont attendues pour présenter leur actualité. La ville met à l'honneur sa création locale en confiant à l'artiste Romain Lubière l'affiche poétique donnant la tonalité de l'événement. Car ce personnage, dont la lecture fait éclore l'esprit comme une fleur de lotus, illustre parfaitement le message des organisateurs : celui de valoriser la lecture comme « *un voyage sans frontières, une rencontre avec soi et avec les autres, une promesse d'émancipation* ».

Et ces trois journées – les 10, 11 et 12 octobre – s'annoncent en effet riches en émotions. Au programme : ateliers, lectures, rencontres, signatures, etc. La 12e édition du festival Les Mots en scène, qui croise littérature et spectacle vivant, souligne la convivialité qui fait vibrer ce rendez-vous incontournable. Car à Saint-Étienne, la littérature est une fête qui se vit et se célèbre… en vert et contre tout. ■ **M.M.**

fetedulivre.saint-etienne.fr

ADAGP, PARIS, 2025/PHOTO STUDIO RÉMI VILLAGGI



RÉSERVATIONS ET RENSEIGNEMENTS
www.lire.fr

SENS CRITIQUE

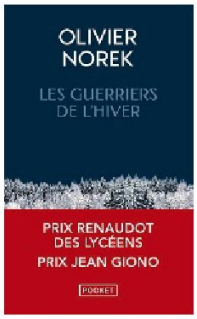
L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

3 ★ Tant mieux
Amélie Nothomb
(Albin Michel)

« […] L'histoire commence en 1942, quand Adrienne, 4 ans, est envoyée passer ses vacances chez sa grand-mère de Gand. Ce séjour, loin d'être joyeux, tourne rapidement au cauchemar : humiliations, privations, enfermements… rien ne lui est épargné. Sa grand-mère malveillante se comporte comme une véritable sorcière, transformant chaque journée en épreuve. Pour résister, Adrienne s'accroche à une petite phrase entendue chez elle, sans vraiment en comprendre le sens : "*tant mieux*". Ce mot devient pour elle une arme invisible, un bouclier contre la souffrance. […] Au fil des pages, on suit Adrienne dans sa jeunesse chaotique, marquée par des parents singuliers et souvent cruels. On comprend que l'autrice nous raconte en réalité la vie de sa propre mère, ce qui rend l'histoire encore plus intime et émouvante. Malgré tout, elle conserve une force incroyable : elle avance, se construit, tombe amoureuse et se marie. Ce qui m'a touchée, c'est la manière dont Amélie Nothomb raconte cette histoire dure sans jamais l'alourdir. Les blessures et les manques sont évoqués avec tendresse, parfois même avec humour et une pointe d'ironie. […] *Tant mieux* est un roman qui rappelle que les mots peuvent aider à traverser la douleur et qu'il est toujours possible de trouver une lumière, même dans les moments les plus sombres. » ■

#Lalilote



3 ★ Les Guerriers de l'hiver – Olivier Norek
(Pocket)

« En novembre 1939, alors que Helsinki s'apprête à recevoir, pour l'été à venir, les Jeux olympiques, la Finlande n'a que vingt-deux ans d'indépendance, mais vingt-deux ans ne font pas un homme, encore moins une nation. Dans une tempête de plomb et de feu, l'armée Rouge de Staline, la plus grande armée du monde, déferle sur ce pays neutre et mal armé dans un conflit que l'Histoire appellera la Guerre d'hiver. C'est cette guerre qu'Olivier Norek entreprend de nous compter à travers le portrait de Simo Häyhä, un jeune fermier apprenti soldat des Gardes civiles finlandaises qui va devenir le meilleur tireur d'élite de tous les temps, surnommé "la Mort blanche" par l'Armée rouge. […] Ce roman historique qui raconte l'héroïsme du peuple finlandais fait naturellement écho à la guerre en Ukraine. Un roman poignant, passionnant et d'une grande sensibilité sur un épisode méconnu de la Seconde Guerre mondiale. […] » ■

#Yves-Montmartin

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 15 septembre 2025, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Emmanuel Carrère	Kolkhoze	P.O.L	Littérature
2	Laurent Mauvignier	La Maison vide	Minuit	Littérature
3	Amélie Nothomb	Tant mieux	Albin Michel	Littérature
4	Paul Gasnier	La Collision	Gallimard	Littérature
5	Nathacha Appanah	La Nuit au cœur	Gallimard	Littérature
6	Dan Brown	Le Secret des secrets	JC Lattès	Polars
7	Anne Berest	Finistère	Albin Michel	Littérature
8	Adèle Yon	Mon vrai nom est Elisabeth	Sous-sol	Littérature
9	Rebeka Warrior	Toutes les vies	Stock	Littérature
10	Sorj Chalandon	Le Livre de Kells	Grasset	Littérature
11	Maria Pourchet	Tressaillir	Stock	Littérature
12	Mathilda Di Matteo	La Bonne Mère	L'Iconoclaste	Littérature
13	Percival Everett	James	L'Olivier	Littérature
14	Laurent Gaudé	Zem	Actes Sud	Littérature
15	Javier Cercas	Le Fou de Dieu au bout du monde	Actes Sud	Littérature
16	Gérald Bronner	À l'assaut du réel	PUF	Essais
17	Rachid Benzine	L'Homme qui lisait des livres	Julliard	Littérature
18	Fabrice Caro	Les Derniers Jours de l'apesanteur	Gallimard	Littérature
19	Ramsès Kefi	Quatre jours sans ma mère	Philippe Rey	Littérature
20	Nicolas Framont	Saint Luigi. Comment répondre à la violence du capitalisme	Les Liens qui libèrent	Essais
21	Laura Vazquez	Les Forces	Sous-sol	Littérature
22	Alice Ferney	Comme en amour	Actes Sud	Littérature
23	Bernard Lahire	Savoir ou périr	Seuil	Essais
24	Itsuki Nanao, Nekokurage	Les Carnets de l'apothicaire (t.15 collector)	Ki-oon	BD
25	Cédric Sapin-Defour	Où les étoiles tombent	Stock	Littérature
26	Camille Dejardin	À quoi bon encore apprendre	Gallimard	Essais
27	Adélaïde de Clermont-Tonnerre	Je voulais vivre	Grasset	Littérature
28	Johann Chapoutot, Philippe Girard	Libres d'obéir	Casterman	BD
29	Justine Lévy	Une drôle de peine	Stock	Littérature
30	Antoine Wauters	Haute-folie	Gallimard	Littérature
31	Akira Mizubayashi	La Forêt de flammes et d'ombres	Gallimard	Littérature
32	Philippe Sands	38, rue de Londres	Albin Michel	Essais
33	Giuliano da Empoli	L'Heure des prédateurs	Gallimard	Littérature
34	Matthieu Aron, Caroline Michel-Aguirre	Le Grand Détournement	Allary	Essais
35	Stéphane Hessel, Salomé Saqué	Indignez-vous	Rue de l'Échiquier	Essais
36	Kaouther Adimi	La Joie ennemie	Stock	Littérature
37	Pauline Pinson, Magali Le Huche	Poisson-fesse	Les Fourmis rouges	Jeunesse
38	Michel Bussi	Les Ombres du monde	Presses de la Cité	Littérature
39	René Pétillon, Manu Larcenet	Palmer dans le rouge	Dargaud	BD
40	Raphaël Quenard	Clamser à Tataouine	Flammarion	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	
1	Freida McFadden	La Femme de ménage	J'ai Lu	Polars
2	Olivier Norek	Les Guerriers de l'hiver	Pocket	Littérature
3	Neige Sinno	Triste tigre	Folio	Littérature
4	Freida McFadden	Les Secrets de la femme de ménage	J'ai Lu	Polars
5	Freida McFadden	La Psy	J'ai Lu	Polars
6	Freida McFadden	La Femme de ménage se marie	City	Polars
7	Mélissa Da Costa	Tenir debout	Le Livre de Poche	Littérature
8	Miguel Bonnefoy	Le Rêve du jaguar	Rivages Poche	Littérature
1	Salomé Saqué	Résister	Payot	Essais
1	Hélène Dorion	Mes forêts - Bac 2024	Bruno Doucey	Littérature

novembre
18-30
35e édition 2025

lettres d'automne
FESTIVAL LITTÉRAIRE

MONTAUBAN
TARN-ET-GARONNE
OCCITANIE

MARIE-HÉLÈNE LAFON
Par cœur et par corps, mot à mot

RENCONTRES
LECTURES EN SCÈNE
SPECTACLES
CONCERTS
CINÉMA
EXPOSITIONS
PROGRAMME JEUNE PUBLIC
LIBRAIRIE DU FESTIVAL

150 RENDEZ-VOUS POUR TOUS LES PUBLICS

15 JOURS, 20 LIEUX À MONTAUBAN ET EN OCCITANIE

80 ÉCRIVAINS, ILLUSTRATEURS, PHOTOGRAPHES, MUSICIENS, COMÉDIENS...

Marie-Hélène Lafon, invitée d'honneur
Denis Baronnet, Violaine Bérot, Arno Bertina, Julie Bouchard, Franck Bouysse, Antoine Choplin, Rachel Corenblit, Gaëtan Dorémus, David Fourré, Raphaële Frier, Hélène Gestern, Fabienne Jacob, Cécile Lateule, Hélène Laurain, Régis Lejonc, Laurent Mauvignier, Bernard Plossu, Laurine Roux, Stéphane Servant, Florence Seyvos, Joy Sorman, Emmanuel Venet, Alexis Vettoretti, Annette Wieviorka, Gaya Wisniewski…

Festival organisé par Confluences rencontres littéraires

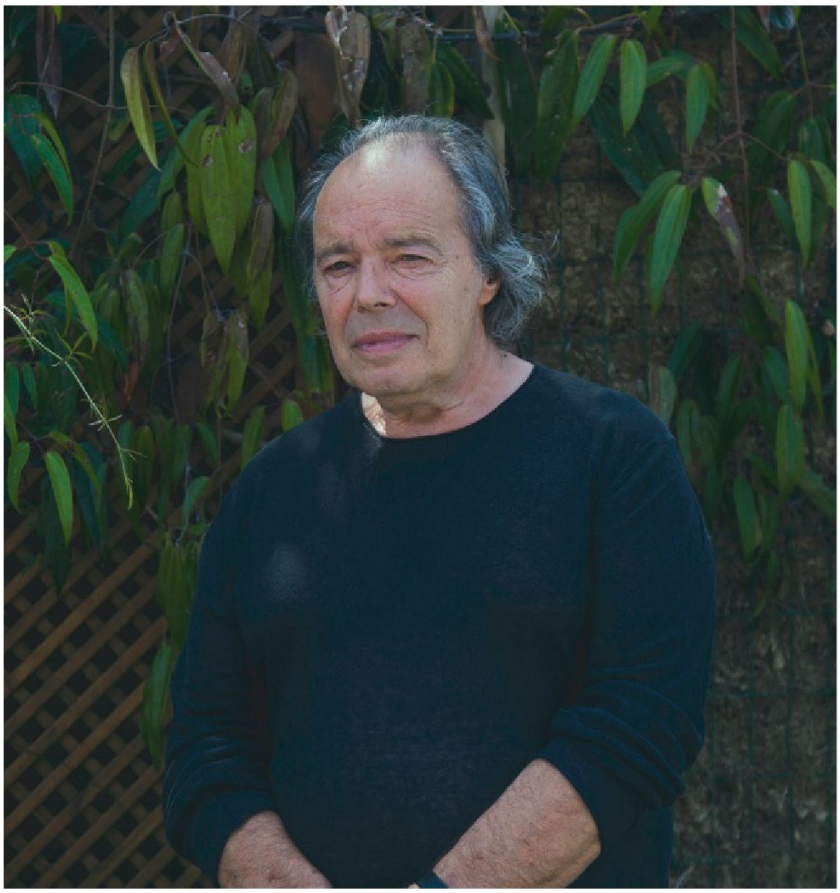
GOUVERNEMENT Liberté Égalité Fraternité · CNL Centre national du livre · Ville de Montauban · La Région Occitanie Pyrénées · Méditerranée · TARN-ET-GARONNE · sofia · Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature · la culture avec la copie privée · LiRE magazine

lettresdautomne.org

Philippe Djian

DU RYTHME, SINON RIEN

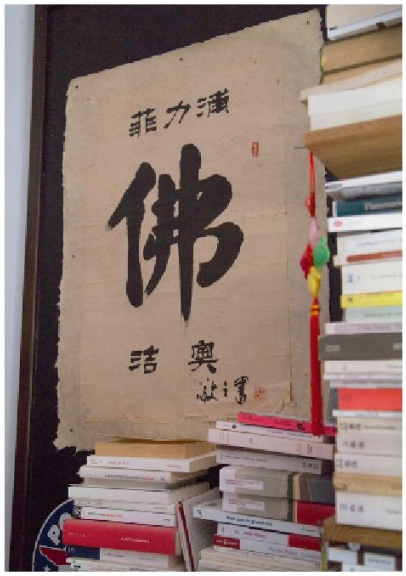
Déniché dans son refuge basque d'Anglet, son lieu d'écriture privilégié, l'auteur de *37°2 le matin* revient sur ses décennies d'écrivain marquées par son appétence pour la littérature américaine. Et évoque son nouveau roman, *Dolores*.



L'affaire n'a pas été simple. Elle a nécessité une petite poignée de coups de fil pour fixer le rendez-vous définitif. « *Vous comprenez, la maison est pleine et bruyante, les allers et retours à la gare se multiplient et on n'a qu'une voiture.* » Une seule voiture, mais trois enfants et plusieurs petits-enfants, privilège de l'âge ! Eh oui, Philippe Djian, longtemps affublé de l'étiquette de « l'écrivain de toute une génération rock » (« *à son corps défendant* ») est largement septuagénaire – 76 ans, en l'occurrence. Pour autant, guère de stigmates de l'âge chez l'auteur de *37°2 le matin* (1985). Seuls indices apparents, ces deux bracelets au poignet, le premier, cadeau pour ses 60 ans et le second pour ses 70 ans : « *J'ai mis fin aux bagues,* nous dit-il, *trop contraignantes, et puis j'ai passé l'âge, comme ma femme me l'a dit.* » Le voilà donc, plus léger, en sa demeure d'Anglet, totalement dépeuplée en cette chaude mi-journée d'août. « *Ils sont à la plage* », nous prévient-il en nous faisant faire un tour rapide de sa maison. Ici la terrasse avec un spa (« *non, je n'y vais jamais* »), un vélo et un gros ballon bleu de yoga (dont il n'use pas plus), là une grande pièce élégante et lumineuse faisant office de salon-salle-à-manger-cuisine et salle de télé (avec écran amovible) et au fond d'un court couloir, son bureau. L'endroit est sobre : une petite table dirigée vers le mur, sur laquelle repose un ordinateur portable, au mur, quelques photos et décorations diverses, et au sol, deux guitares. « *Je n'ai pas besoin de plus, je peux travailler n'importe où* », lance-t-il. Il l'a bien prouvé, lui qui a habité aux États-Unis, dans les Corbières, à Florence, à Lausanne, dans moult arrondissements parisiens, à Biarritz… – on en oublie, bien sûr. Avant d'évoquer son nouveau (et 34e) roman, *Dolores*, il nous faut mettre quelques informations au clair.

« C'EST PAS MOI, C'EST MA FEMME »

Longtemps, par exemple, on a parlé à son propos de villégiature biarrote. « *Il est vrai, nous avons pris l'habitude, poussés par l'ami Antoine de Caunes, de venir à Biarritz depuis une vingtaine d'années. Mais l'été, la ville est devenue invivable, trop de monde, trop de bruit et de circulation. Ici, à Anglet, commune limitrophe, dans ce quartier tranquille, on est près de tout, de la police – on ne sait jamais –, du marché du Quintaou, de la plage de Biarritz La Négresse, on est à mi-chemin entre Bayonne et Saint-Jean-de-Luz et pas loin de l'Espagne.* » Mieux, personne ne l'importune dans la rue. « *Si l'on me reconnaît, je dis qu'il y a erreur ou que je suis le frère de l'écrivain, contrairement à mes copains de Caunes ou Beigbeder qui discutent avec tout le monde.* » Bref, c'est au Pays basque, nous confie-t-il, qu'il est le plus tranquille pour travailler et écrire. Mais sa femme (depuis toujours), artiste peintre surnommée « Année » et dont de



Les œuvres de la femme de Philippe Djian, artiste peintre, ornent les murs du salon. Ci-dessus : une calligraphie avec le nom de l'auteur en chinois offerte par sa fille. Le bureau (ci-dessous) témoigne de son tropisme américain : on y voit la carte de Martha's Vineyard, où le couple a vécu, ou une photo de Jack Kerouac.

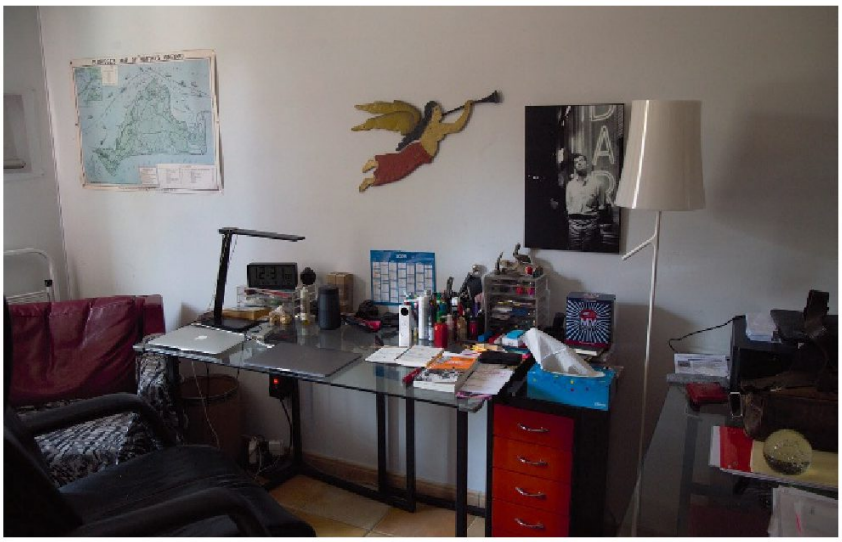
nombreux tableaux revêtent les murs de leur refuge angloy, a besoin de Paris, de ses galeries, de son animation. Alors, le couple Djian fait le va-et-vient. Il y a une dizaine d'années, on l'avait quitté au parc des Buttes-Chaumont, près de son appartement du 19e, dans un coin chic de l'Est parisien. Mauvaise pioche, il a déménagé là encore pour aller près du Bon Marché, dans le 6e – toujours aussi chic – arrondissement. Pourquoi ? « *Je ne sais pas, c'est pas moi, c'est ma femme* », répond-il benoîtement. Vrai ou faux, Philippe Djian semble se laisser guider par des impératifs inconnus. Tout ce qui lui importe : ne pas se faire incommoder. « *Je veux bien rencontrer les gens mais plus ça va, plus ils me barbent.* » Une lassitude qui daterait de bien longtemps, l'homme s'étant habitué à se mettre en retrait de la foule pour cause de surdité (de naissance) d'une oreille.

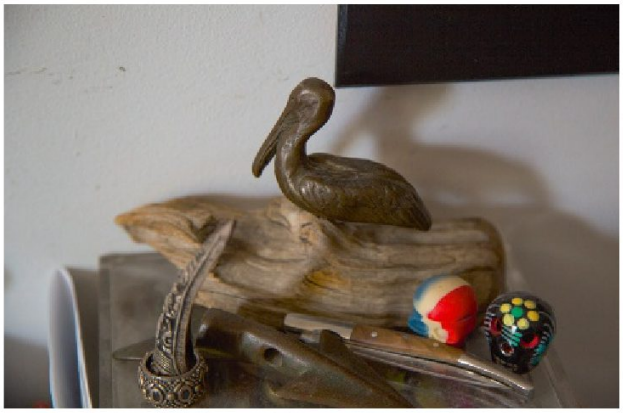
« JE SUIS UN ÉCRIVAIN FAINÉANT »

Une infirmité qui ne l'a pas empêché de prendre son envol très jeune. À 18 ans, avec son copain de classe Jérôme Equer, qui lui a appris à mettre sur le papier ses préoccupations quotidiennes, il part faire un reportage en Colombie. À New York, escale obligatoire, ils font la fête, tempêtent contre le directeur de leur YMCA (auberge de jeunesse) pour ne pas les avoir réveillés, ratent leur avion, qui s'abîme en mer… Miraculé, Djian croque la vie. Et la littérature. En 2002, dans *Ardoise,* il énumérait les écrivains qui l'ont formé : Salinger, Céline, Cendrars, Kerouac, Melville, Miller, Faulkner, Hemingway, Carver et Brautigan. À cette liste, il faudrait aussi ajouter ses auteurs de la maturité, Martin Amis, Jay McInerney, Bret Easton Ellis, Philip Roth, Richard Powers… Peu de Français, on le voit, dans ce panthéon littéraire ; c'est ainsi, l'homme penche à l'ouest, on en voudra encore pour preuve les photos affichées dans son bureau (deux de Kerouac, une de Leonard Cohen) tout comme la grande carte de Martha's Vineyard (Massachusetts) – « *on y a habité, une île merveilleuse jusqu'à ce que Clinton en fasse sa résidence d'été* » – et la girouette acquise dans un vide-grenier sur cette même île. Avec un tel goût de l'ailleurs, on aurait pu imaginer le jeune Djian en écrivain voyageur, en lieu et place de l'auteur expert en chroniques familiales et générationnelles. Réponse des plus directes : « *Je suis un écrivain fainéant, je n'ai aucune envie de mener des recherches, d'accumuler des informations sur tout ; je bifurque pour ne pas avoir à le faire. Mais je suis émerveillé par certains livres très documentés comme ceux de Richard Powers, que j'adore.* »

MAÎTRE DES HORLOGES

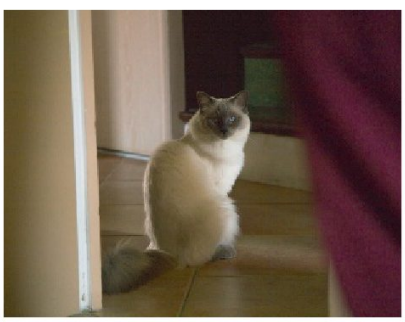
Aujourd'hui, plus question d'aller en Amérique : « *Mes amis américains m'appellent, ils pleurent, ils sont catastrophés.* » En revanche, Philippe Djian se plonge ces jours-ci dans ses souvenirs d'outre-Atlantique pour les besoins d'un *Dictionnaire amoureux de l'Amérique* commandé il y a des lustres…





Ci-dessus : soigneusement disposés, des objets glanés par Philippe Djian lors de ses nombreuses villégiatures. Ci-dessous : le chat de l'écrivain, un ragdoll qui s'assoit sur le fauteuil à côté du bureau quand notre hôte travaille.

depuis lors, trois directeurs de collection se sont déjà succédé. « *Je ne vais pas traiter de Trump mais de l'Amérique que j'ai aimée à toutes les époques où j'y ai vécu, un peu sur le mode du* Tokyo-Montana Express *de Richard Brautigan. Pour la première fois, je parle de moi, j'avais l'impression jusque-là de le faire à travers les personnages de mes romans, mais là, c'est complètement moi.* » Autre actualité de cet homme-orchestre (romancier, nouvelliste, dramaturge, traducteur, parolier), un disque de l'ami suisse Stephan Eicher avec douze de ses chansons qui sort ce mois-ci. Pas mal pour un « fainéant ». En fait, Philippe Djian souhaite avant tout être le maître des horloges. Il peut se le permettre, lui qui a été édité dès ses premiers textes (*50 contre 1*, en 1981) et dont aucun écrit n'a pas été publié. À l'américaine, il dispose d'un agent (hier, Andrew Wylie, surnommé « le chacal », aujourd'hui François Samuelson), mais reste plutôt fidèle à ses éditeurs, Bernard Barrault, Gallimard, Flammarion, Julliard, sauf embrouilles financières – comme celle qui l'a fâché en 2023 avec Antoine Gallimard. Plus de quarante ans de publication, donc, et de moins en moins de stress. Et de moins en moins de promo aussi, voire aucun salon du livre : « *Je ne suis pas une danseuse, je ne vois pas l'intérêt, il y a plein de nouveaux auxquels il faut s'intéresser. L'éditeur n'est pas ravi, alors oui, je fais tout de même quelques apparitions, à* La Grande Librairie *si l'on m'y invite ou encore dans* Lire Magazine [ouf !]. *Mais pas plus.* »



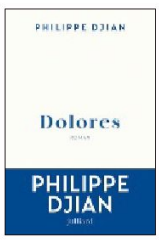
RUMINER LA PHRASE

« *Le vent soufflait.* » Pour le simple des mortels, il s'agit là d'une information sommaire. Pour Philippe Djian, cette première phrase de *Dolores* débloque tout. « *On sait qu'il fait nuit ; sans vent, le volet ne se serait pas refermé sur les doigts de Greg, mon personnage, qui aurait alors conduit plus habilement sa voiture, etc. C'est comme une boule de neige, tout s'enchaîne, c'est une histoire de rythme. Il en était de même pour la première phrase de* 37°2 le matin, *qui se termine par "Le vent était tombé" et dont tout le monde me parle encore. Le vent, c'est important, pas besoin d'extrapoler.* » Dont acte. Djian le dit et le répète, tout est affaire de style, de langue, de rythme, peu importe l'histoire, au diable les descriptions. Une théorie dont il s'est fait l'écho lors des animations de ses ateliers d'écriture Gallimard (six à sept ans de bons et loyaux services) et qui s'alimente au fil de son travail de parolier : « *Les chansons ont un impact sur mon écriture romanesque, il y a une osmose entre les deux, c'est évident.* » Contracter les textes, comme les titres (*Lent dehors, Sotos, Assassins, Impuretés, Doggy Bag, Impardonnables, « Oh… », À l'aube*), ruminer la phrase pour qu'elle soit définitive (réflexe datant de l'époque de la machine à écrire : traduction pour les jeunes néophytes, sans effaceur), imaginer des dialogues sans les ponctuations usuelles, et, par-là, capter l'attention du lecteur, jouer le dépouillement…

Djian a du métier – c'est acquis – qu'il met ici au service d'un presque trentenaire à la patte folle, vendeur dans une supérette, un héros comme un autre, bien sympathique au demeurant, dont la vie navigue entre amitié et amour. Il y a là la mère aimante, Meg, tout juste veuve (son mari se suicide), aux penchants alcooliques ; Chris, le copain joueur de poker et fils du gérant de la supérette ; Dolores, la jeune et belle bourgeoise tentée de délaisser son Marc-André, bellâtre à l'Autobianchi, pour Greg ; Rose, la mère ambiguë de Dolores ; etc. Et de tisser des liens subtils entre tous ces protagonistes « ordinaires ». Notre auteur, lui, ne l'est pas, ordinaire, comme l'indique le titre, *Philippe Djian, l'incendiaire* (Médiapop Éditions), du court livre d'entretiens avec Nicolas Bézard, un auteur et journaliste « *groupie* », que notre hôte nous offre, une façon polie de dire « tout est là, on peut s'arrêter ». Il est vrai, comme l'écrirait l'auteur lui-même, que le ciel est bleu. ■

Marianne Payot

Photos : Gabrielle Duplantier pour *Lire Magazine*



EXTRAIT

★★★☆☆

DOLORES

PHILIPPE DJIAN

224 P., JULLIARD, 22 €.

EN LIBRAIRIES LE 2 OCTOBRE.

AU CAFÉ LITTÉRAIRE

STÉPHANIE HOCHET

Avec le narrateur des *Carnets du sous-sol* de Dostoïevski

Non seulement je ne sais pas comment il s'appelle et je ne sais pas à quoi il ressemble, mais le personnage central des *Carnets du sous-sol*, cet étrange ancien fonctionnaire russe, m'a donné rendez-vous dans les catacombes de Paris. Je sais qu'il fait atrocement chaud à cause du dérèglement climatique mais de là à interviewer quelqu'un dans le noir entre des rangées de crânes humains…

J'ai relu son texte récemment. Je l'avais découvert à l'âge de 20 ans, à une époque où je parvenais à me retrouver dans la hargne douloureuse de ce personnage qui commençait son récit par : *« Je suis un homme malade… Je suis un homme méchant. Un homme repoussant. Je crois que j'ai le foie malade. Soit dit en passant, je ne comprends rien de rien à ma maladie et je ne sais pas au juste ce qui me fait mal. »*

Au moment où je repense à cet incipit, un cri me fait sursauter. Je me retourne, et le vois. Je sais que c'est lui par instinct. Les yeux furieux, l'expression ironique. L'homme est maigre et je ne serais pas étonnée qu'il ne se soit pas lavé depuis la publication de son livre. Je sors mon carnet et mon stylo quand il me fait signe d'approcher. Je plisse les yeux pour l'observer dans cette obscurité.

— Rassurez-vous, je parle français. Vous êtes sûre que personne ne vous a suivie ?

— Oui, certaine.

— Marchons un peu plus loin, j'ai entendu des pas.

Je le suis. Il a l'air d'un dingue, ce qui était parfaitement prévisible.

— J'ai provoqué un homme en duel et je commence à avoir peur, dit-il.

— Vous parlez de l'officier qui vous avait « manqué de respect » quand vous aviez 24 ans ?

— Oui ! Comment le savez-vous ? Je l'ai retrouvé et je lui ai jeté mon verre d'eau à la figure. Nous étions à la terrasse d'un café. Revoir son visage de militaire satisfait de lui-même m'a rendu fou.

— Mais c'est une affaire ancienne…

— Je garde une mémoire parfaite de tous les torts qui m'ont été faits.

— Ah, c'est en ça qu'à l'âge de 20 ans je pouvais me reconnaître en vous !

— Et ce n'est plus le cas actuellement ?

— Non, j'ai évolué. La psychanalyse et l'écriture, sans doute…

— La psy quoi ?

— Qu'importe. Avez-vous élu domicile dans les catacombes de Paris ?

— Comment le savez-vous ? lance-t-il avec fureur.

— C'est une simple question. Je n'en parlerai à personne si vous préférez.

— Vous n'avez pas intérêt à publier un seul mot sur moi.

— Mais vous étiez d'accord pour faire cette interview ?

— Oui mais non, tout cela me dégoûte, maintenant !

— Je suis embarrassée…

— Continuez de m'interroger tout de même. J'adore qu'on parle de moi. J'ai besoin que le monde tourne autour de ma petite personne, il n'y a que ça qui m'intéresse. Et si, en plus, je peux vous irriter comme je suis irrité par nature, alors ma journée sera réussie.

— Je ne suis pas sûre d'accepter cette proposition. Je vais partir. Où se trouve la sortie ?

— Vous pensez vraiment que je vais vous dire comment on sort des catacombes alors que je vous tiens à ma merci ?

— Je n'ai pas peur de vous, vous êtes un petit joueur dans le monde de la malveillance littéraire. J'ai interviewé Dracula et Richard III*, ils avaient un peu plus d'ampleur que vous et davantage de politesse. Tant pis, je trouverai la sortie toute seule.

Je fais quelques pas dans une direction inconnue. Je l'entends éclater en sanglots. Le voilà en train de refaire une de ses mythiques crises de nerfs.

— Attendez ! Je me réjouis de vous parler et de vous connaître ! Je sais bien que je suis un minable, une petite personne pleine d'elle-même incapable de laisser de la place aux autres. Donnez-moi une chance !

— Je n'ai plus le temps.

Je continue mon chemin. ■

* N.B. : c'était Hamlet.

AUDREY SOVIGNET

Bibliothèque de l'Académie française.

ROMUALD MEIGNEUX/H&K/ACADÉMIE FRANÇAISE

Le dictionnaire *et nous*

C'est, selon le Larousse, un *« ouvrage didactique constitué par un ensemble d'articles dont l'entrée constitue un mot, indépendants les uns des autres et rangés dans un ordre déterminé, le plus souvent alphabétique »*. Le Robert, lui, parle d'un *« recueil contenant des mots, des expressions d'une langue, présentés dans un ordre convenu, et qui donne des définitions, des informations sur eux »*. Chercher, dans le dictionnaire, la définition de celui-ci ? Ce petit jeu de mise en abyme nous rappelle que le principe même de la langue passe par une forme de codification et une somme de définitions – lesquelles peuvent varier, notamment avec le temps. À l'occasion du 50e anniversaire de *Lire Magazine*, nous avons choisi de regarder un demi-siècle d'évolution de la langue française, à travers ce drôle d'objet qui la symbolise le mieux : ce bon vieux dico ! Un sondage exclusif vous montrera les rapports – parfois étonnants – des Français aux nouveaux mots apparus dans le dictionnaire. Les écrivains évoqueront quelques termes disparus. Vous saurez tout sur le travail de l'Académie française (ou de la maison Larousse) pour composer cet ouvrage de référénce(s). Il sera aussi question des mots étrangers, de la francophonie, de l'argot et de l'utilité d'un si énorme objet à l'heure de la dématérialisation. Et on se remémore, soudain, Bertrand Renard et Arielle Boulin-Prat éplucher chacun leur dictionnaire afin de vérifier l'existence ou l'orthographe d'un terme. C'était dans *Des chiffres et des lettres*, cette madeleine. D'ailleurs, qu'est-ce qu'une madeleine ? Allons chercher… ■

Baptiste Liger

SOMMAIRE

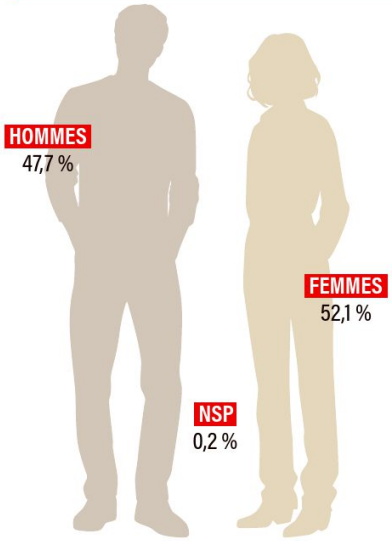
44 **Notre sondage exclusif** « Les Français et les nouveaux mots du dictionnaire »
48 **Vocabulaire en sursis** Les écrivains d'aujourd'hui au secours des mots d'hier
50 **Le *Dictionnaire de l'Académie française*** Cette perpétuelle preuve d'amour
52 **Entretien avec Carine Girac-Marinier :** « Les francophones créent chaque année de nouveaux mots »
54 **La francophonie et nos régions** En bons termes avec le Petit Larousse
55 **Oral et usage** L'argot en quête de légitimité
56 **Mots sans frontières** Un langage universel
57 **Entretien avec Alain Bentolila :** « Croyez-vous que "iel" restera dans l'histoire ? »
58 **Cinquante ans de dictionnaires** La passion des définitions
59 **Quiz** « Connaissez-vous ces mots du dictionnaire apparus depuis 1975 ? »

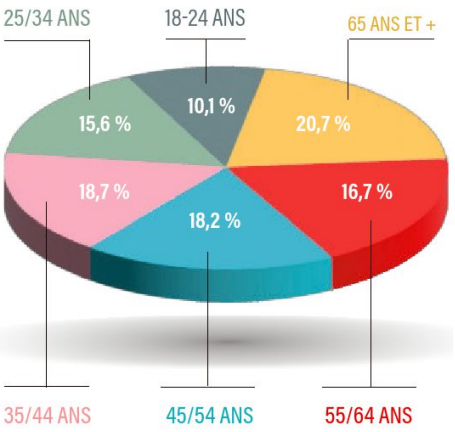
Sondage exclusif *Lire Magazine*

« LES FRANÇAIS ET LES NOUVEAUX MOTS DU DICTIONNAIRE »

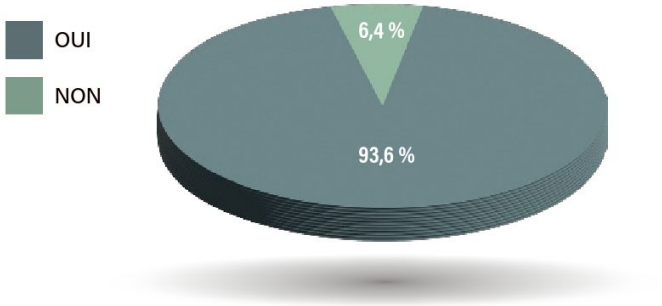
Le dictionnaire est un emblème, un mythe, un objet de ralliement ! La France est LE pays du « dico », avec ses noms entrés dans notre patrimoine national : Robert, Larousse, Hachette… Menacé par le numérique, parfois même annoncé comme moribond, ce trésor résiste et symbolise la langue française avec ses difficultés, ses expressions, ses réformes et… ses nouveaux mots ! Pour ses 50 ans, *Lire Magazine* a donc interrogé les Français pour connaître leur avis sur les entrées et les disparitions des mots de nos dictionnaires.

RÉPARTITION DE L'ÉCHANTILLON



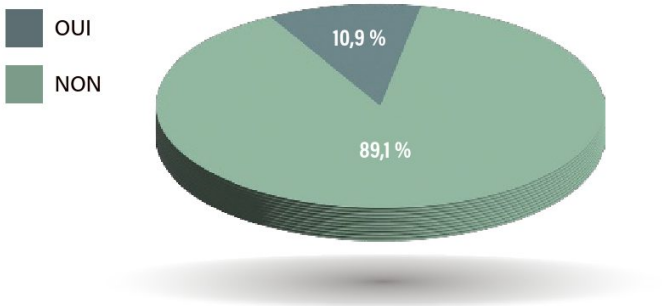


SAVEZ-VOUS QUE LES DICTIONNAIRES ACCUEILLENT CHAQUE ANNÉE DE NOUVEAUX MOTS ?



SAVEZ-VOUS QUE, POUR FAIRE ENTRER DE NOUVEAUX MOTS DANS LE DICTIONNAIRE, IL FAUT EN SUPPRIMER ?

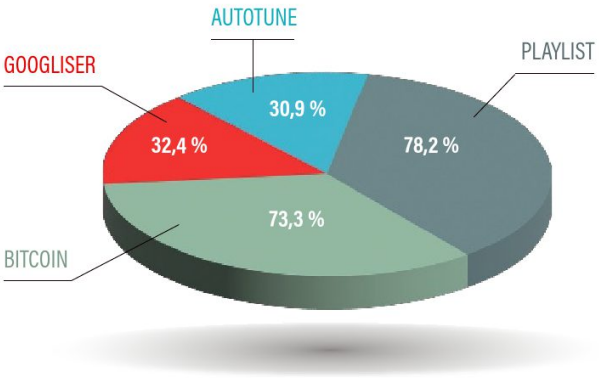
Premier enseignement de ce sondage, plus de 9 Français sur 10 savent que les nouvelles éditions des dictionnaires s'accompagnent de l'entrée de nouveaux mots. Un bon point pour les grands noms du secteur qui, chaque année, axent leur communication sur ces « promus »… sans toutefois insister sur le fait que ces entrées entraînent mécaniquement la suppression de mots moins utilisés, moins en vogue. Impossible d'augmenter chaque année de plusieurs pages ces « gros bébés » de papier. Ainsi, seulement 10 % des personnes interrogées déclarent savoir que certains « vieux » mots doivent céder leur place aux plus jeunes. Une sortie souvent définitive et parfois regrettable… ■



SHUTTERSTOCK - GRAPHIQUES CYRIL OLIVERIO

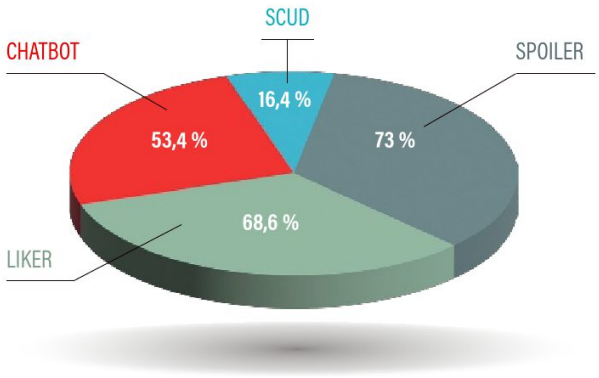
PARMI CES MOTS D'ORIGINE ANGLAISE, LESQUELS SONT, D'APRÈS VOUS, DANS LE DICTIONNAIRE?

Parmi les nouveaux mots, ceux d'origine anglaise se taillent (bien sûr) la part du lion. Pour autant, les Français n'acceptent pas chaque nouveau venu avec autant de facilité. Si la « playlist » et le « bitcoin » semblent adoptés (plus de 7 personnes interrogées sur 10 pensent qu'ils sont effectivement dans les dernières éditions des dictionnaires), la proportion est inverse pour des mots tout aussi contemporains et entendus au quotidien tels « autotune » (système de modification de la voix des chanteurs ou des instruments, abondamment utilisé dans les musiques urbaines) ou « googliser » (expression découlant du célèbre moteur de recherche). ■



PARMI CES MOTS RÉCENTS, LESQUELS SONT, D'APRÈS VOUS, DANS LE DICTIONNAIRE?

Les mots issus d'Internet semblent, eux, plus facilement acceptés. « Spoiler » et « liker » sont les bienvenus pour 7 Français sur 10 (notons l'inventivité de nos amis québécois qui défendent bec et ongles la langue de Molière avec, pour le premier, l'utilisation d'un « divulgâcher » de toute beauté). L'avis est cependant plus partagé concernant « chatbot » (ces petits logiciels qui fleurissent sur les sites Internet pour tenter de remplacer l'intervention humaine et répondre à nos questions). Et il est carrément contre l'argotique « scud » qui, pour plus de 8 Français sur 10, n'a pas sa place dans le dico ! ■



POUR CHACUN DE CES MOTS, DITES-NOUS SI...

	vous connaissez sa signification	l'avez déjà utilisé, lu ou entendu	n'en avez Jamais entendu parler
CAPTCHA	42,2 %	33,3 %	24,5 %
FABLAB	8,7 %	10,7 %	80,6 %
FORENSIQUE	7,0 %	9,2 %	83,8 %
HACKATHON	9,8 %	10,7 %	79,5 %
VLOG	40,2 %	17,5 %	42,3 %

Intéressant aussi, ces mots présents dans les pages du dictionnaire et que les personnes interrogées ne semblent ni connaître ni utiliser. On peut se poser la question de l'intégration de « fablab », « forensique » ou « hackathon » quand 8 Français sur 10 déclarent n'en avoir jamais entendu parler et qu'ils sont plus de 9 sur 10 à ne pas connaître leurs significations !

Mais peut-être faut-il laisser du temps pour que la connaissance et l'usage de ces nouveaux mots deviennent réellement populaires. Une question se pose dès lors : combien de nouveaux mots ressortent-ils aussi rapidement qu'ils sont entrés ? L'information n'est pas accessible mais disons que chacun a le droit à l'erreur, même les lexicographes et linguistes ! ■

CAPTCHA
Système de contrôle d'accès aux sites Internet dont le but est de différencier un humain d'un programme informatique.

FABLAB
Atelier mettant à la disposition du public des outils de fabrication pour la conception d'objets assistés par ordinateur.

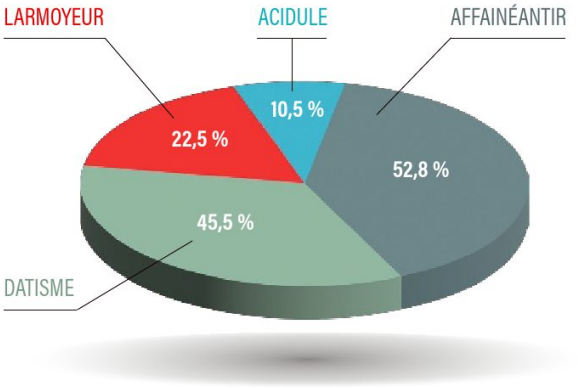
FORENSIQUE
Qualifie une méthode scientifique utilisée pour répondre à une question légale ou judiciaire.

HACKATHON
Événement au cours duquel des développeurs collaborent autour d'un projet de programmation informatique.

VLOG
Blog qui utilise la vidéo comme support principal de son contenu.

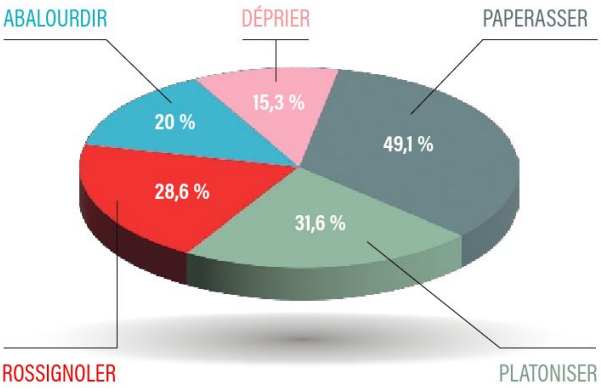
PARMI CES MOTS, LESQUELS, D'APRÈS VOUS, ONT ÉTÉ SUPPRIMÉS DU DICTIONNAIRE?

Quand nous interrogeons les Français sur les mots exclus du dictionnaire, les surprises sont également au rendez-vous, et une certaine nostalgie semble poindre dans les réponses. Ils sont 1 sur 2 à penser « affainéantir » disparu, mais plus de 8 sur 10 ne croient pas à la suppression du « larmoyeur » ou de « l'acidule », adjectif remplacé par « acidulé ». ■



PARMI CES MOTS SUPPRIMÉS DU DICTIONNAIRE, LESQUELS MÉRITERAIENT D'Y REVENIR SELON VOUS?

Les personnes interrogées semblent quelque peu fatalistes sur la possibilité ou la volonté de réintégrer des mots sacrifiés sur l'autel du progrès ou de la langue de Shakespeare! L'imagé « paperasser » (remuer, feuilleter des paperasses; faire des écritures inutiles) mériterait d'être réintégré pour 1 Français sur 2 mais le magnifique « rossignoler » tout comme l'évident « abalourdir » ne suscitent pas de mobilisation pour plus de 7 sondés sur 10. Quant à « déprier » (retirer une invitation qu'on avait faite), à peine plus de 1 personne interrogée sur 10 souhaite son retour en grâce… ■



PARMI CES MOTS, DITES-NOUS SI…

	vous connaissez sa signification	l'avez déjà utilisé, lu ou entendu	n'en avez Jamais entendu parler
ARDUITÉ	13,1 %	14,8 %	72,1 %
BARBACOLE	5,2 %	10,9 %	83,9 %
CAPITILUVE	5,9 %	10,6 %	83,5 %
POSTULANCE	20,7 %	28,5 %	50,8 %
TAROUPE	5,0 %	6,7 %	88,3 %

Enfin, pour les mots beaucoup plus rares, leur disparition semble un bon choix pour l'immense majorité des Français! Le travail minutieux de « tri » effectué par les institutions a tout de même une utilité tant la langue française est une matière vivante avec ses évolutions (parfois même révolutions), ses modes et surtout ses usages. Gageons que « barbacole » ou « taroupe » auront du mal à retrouver leur place tant leur signification est inconnue (moins de 6 % des personnes interrogées!) mais peut-être que la « postulance » a ses chances! ■

ARDUITÉ
Qualité de ce qui est ardu.

BARBACOLE
Maître d'école; magister de village.

CAPITILUVE
Bain de tête; lotion sur la tête.

POSTULANCE
Action de postuler, de se mettre sur les rangs pour une place, une fonction.

TAROUPE
Poil qui croît entre les sourcils.

Sondage réalisé par Selvitys pour *Lire Magazine* en septembre 2025 auprès d'un échantillon représentatif de 1048 personnes représentatives de la population française de plus de 18 ans.

Stéphane Chabenat, avec la participation de Bénédicte Gaillard

SHUTTERSTOCK

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

DISPONIBLE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET ICI !

- LES CLASSIQUES DE -

LiRE magazine

BON ANNIVERSAIRE JANE AUSTEN !

250 ans après la naissance, l'autrice anglaise est l'une des plus iconiques tant sur le papier que sur grand écran. Jane Austen est assurément la voix des femmes.

Un hors-série de 100 pages richement illustré

9,90 € SEULEMENT
Frais de port offerts

JE COMMANDE LE NUMÉRO CONSACRÉ À JANE AUSTEN

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI, je souhaite commander le hors-série Les Classiques de Lire magazine, Jane Austen, au prix de **9,90 €** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/2025 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire magazine - 20 rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy les Moulineaux

HLCJA545

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15 RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, 75011 PARIS

Vocabulaire en sursis

LES ÉCRIVAINS D'AUJOURD'HUI AU SECOURS DES MOTS D'HIER

D'« affainéantir » à « gobelotter », ces auteurs défendent pour *Lire Magazine* leurs termes préférés, menacés de disparition. Un inventaire joyeux, parfois nostalgique et plein d'esprit. Les Français sont pourtant les premiers à apprécier les trésors (perdus ?) de notre langue, comme nous l'enseigne notre sondage.

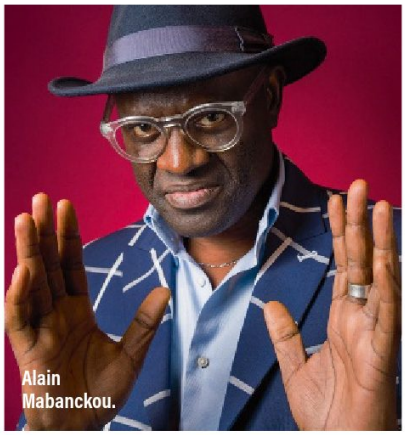
Susie Morgenstern.

« MALEBÊTE »
défendu par Susie Morgenstern

« C'est la faim de cette bête cruelle qui me frappa. Je m'identifie, moi qui écrivis *Confession d'une grosse patate*. J'aurais pu l'intituler "Confessions d'une malebête". Je sors aussi de mon régime pour dévorer tout ce que je rencontre dans mes placards et mon frigo. Je suis une monstresse qui m'acharne sur tout ce qui est mangeable. Je suis une personne dangereuse pour… moi-même ! Tout mon imaginaire est occupé par du sucre et du sel. Mais contrairement à lui, j'en ai honte. »

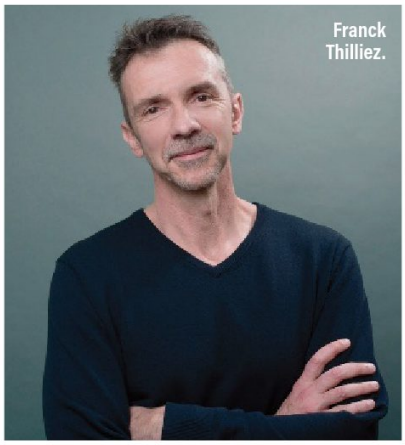
« ROSSIGNOLER »
défendu par Franck Thilliez

« J'ignore comment ce verbe, à la fois rare et poétique, avait trouvé place dans son vocabulaire, mais j'aimais l'entendre. Il portait pour moi des échos de joie et de légèreté, contrastant avec la rudesse des corons. Ce mot rejoint sa propre définition : il chante à nos oreilles et nous entraîne dans un imaginaire à la fois joyeux, sonore et visuel. »


Alain Mabanckou.

« DÉCOMBRER »
défendu par Alain Mabanckou

« Mes langues congolaises – lingala, kikongo… – sont très attachées à l'image, et c'est peut-être pour cela que "décombrer" est un mot que j'aime. Il est plus que concret, désigne les décombres, le travail manuel, les souvenirs entremêlés, l'espoir de voir du neuf, de rebâtir des rêves. Il y aurait beaucoup de choses à décombrer du dictionnaire, mais pas ce verbe qui porte en lui la nostalgie, la renaissance et la reconstruction. »


Franck Thilliez.

« SEPTEMBRAL »
défendu par Mathias Énard

« Quoi ? Retirer le mot "septembral" du dictionnaire ? Mais comment va-t-on faire ? Un adjectif de plus disparaît, alors que nous en manquons… Ne restera-t-il que les mots "aoûtien" et "juillettiste" ? "Décembriste" ne s'utilise plus beaucoup, mais survit bravement dans la tempête russe. Même l'adjectif "thermidorien" résiste à la disparition du mois de thermidor et on voudrait nous priver de "septembral" ? C'est oublier la locution "purée septembrale" ! Indispensable ! Comment va-t-on désigner désormais la rentrée littéraire ? « Purée aoûtienne » ? Rendez-nous septembre ! »

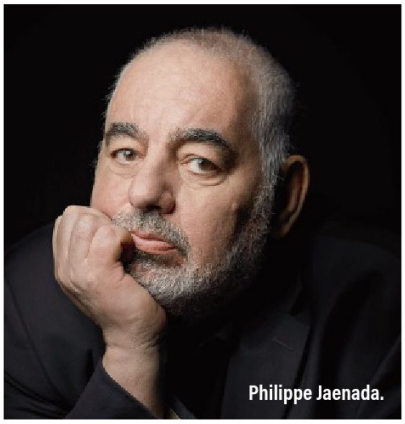
« DÉPRIER »
défendu par par Hervé Le Tellier

« J'ai si souvent – victime d'un virus, d'un train raté, que sais-je ? – déprié des convives que ce verbe, que je n'ai jamais employé, pourrait désormais me manquer. Dans *La Vie mode d'emploi* de Georges Perec, l'un des personnages, Cinoc, exerce le curieux métier de *"tueur de mots"* chez Larousse. Il supprima le vélocimane, la palatine et tant d'autres. Il aurait adoré éradiquer déprier. Quant à Perec, "excusé pour cause de décès" aux réunions de l'Oulipo, l'Ouvroir, avide de mots précieux, l'eût déprié avec tristesse. »

« AFFAINÉANTIR (S') »
défendu par Philippe Jaenada

« Quelle erreur… C'est un mot précieux, car irremplaçable ("se ramollir" n'est pas du tout la même chose, "devenir fainéant" est moche) : la plupart des fainéants ne

CELINE NIESZAWER/LEEXTRA/LE ROBE - PH. MATSAS/LE ROBERT - AUDREY DUFER/FLEUVE NOIR


Philippe Jaenada.

le sont pas de naissance, on le devient – par lassitude, avec l'âge pour certains, ou par choix philosophique, et parfois juste pour quelques heures ou jours. Là, par exemple, après ces quelques lignes à peine d'explication de l'évidence, je me sens déjà m'affainéantir. »

« GOBELOTTER »
défendu par Philippe Claudel

« Il est des mots qui meurent et avec eux des sourires. Celui des buveurs complices qui font durer les verres, les emplissent d'un peu de vin et de beaucoup de conversation, de tempérance et d'amitié. Ainsi donc ne pourrai-je désormais plus gobelotter un flacon de vin du Valais ou de Bourgogne, avec un compagnon soucieux de livres et de paysage, dans la fin d'après-midi d'un jour d'octobre, où le soleil adouci qui vient par la fenêtre donne à la vie qui passe des roseurs d'enfant sage ! Certes, je pourrai toujours boire ou siroter, mais ce ne sera plus pareil. »

Philippe Claudel.

Camille Laurens.

« QUEUSSI-QUEUMI »
défendu par Camille Laurens

« J'ai ce mot en mémoire depuis l'enfance, quand j'ai commencé à lire Molière puis Marivaux, qui le mettent dans la bouche d'une servante ou d'un Arlequin. C'est une expression populaire issue du patois, littéralement "quel soi, quel moi", c'est-à-dire "pareillement", "de même" – l'équivalent oublié de notre "kifkif" venu de l'arabe, que j'aime aussi. Comme la littérature, nous devrions garder trace de ce qui n'est pas la langue des maîtres. »

Marie-Hélène Lafon.

« ACCOISER »
défendu par Marie-Hélène Lafon

« "Accoiser" rimait avec "pavoiser". Les temps sont sauvages et l'on n'accoise plus guère. Pourquoi chasser les mots doux du dictionnaire ? »

« ARDUITÉ »
défendu par Brigitte Giraud

« "Ardu", voici un mot que certains remplacent parfois par "*hard*", qui sonne plus glamour parce qu'il charrie avec lui une imagerie musicale voire sexuelle, alors que le "*arduus*" latin signifie plutôt

Brigitte Giraud.

"élevé" ou "abrupt". On voit bien que les deux mots ne jouent pas dans la même cour, et j'ai envie de garder cette arduité qui colle si peut à l'époque, parce qu'elle ose s'aventurer en "terrains escarpés" ou "défis intellectuels ou moraux" (pour reprendre une étymologie latine qui remet les priorités à leur juste place). »

« INTOLÉRANTISME »
défendu par Frédéric Beigbeder

« Il est dommage de supprimer ce mot au moment où il est le plus utile. L'intolérantisme est l'idéologie du moment. Né dans les années 1980 aux États-Unis, le politiquement correct voulait protéger les minorités opprimées. C'est au nom de cette tolérance qu'est né l'intolérantisme. En l'an 2000, Philip Roth a décrit dans *La Tache* comment la morale bien-pensante tournait au totalitarisme. Ne faisons pas disparaître l'intolérantisme : il a de beaux jours devant lui. »

« PARAPHRASTE »
défendu par Miguel Bonnefoy

« Toute littérature pousse dans le terreau d'une précédente. Chaque livre écrit est le résultat d'un livre lu. On ne fait que refaçonner ceux qui nous ont fascinés. Hugo fut le paraphraste de Chateaubriand comme Dante le fut de Virgile. García Márquez fut le paraphraste de Faulkner comme Camus celui de Dostoïevski. Ovide fut le paraphraste d'Homère comme Aristote celui de Platon. Rome copia Athènes et Athènes Sumer. Tout est déclinaison, interprétation, réécriture. » ■

Propos recueillis par Léonard Desbrières et Hubert Artus

PASCAL ITO/FLAMMARION - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - PASCAL ITO/FLAMMARION - DR/STOCK - OLIVIER ROLLER/BUCHET-CHASTEL

Le *Dictionnaire de l'Académie française*

CETTE PERPÉTUELLE PREUVE D'AMOUR

Loin d'être figé, le lexique du *Dictionnaire de l'Académie française* évolue au gré des discussions joyeusement animées d'académiciens et de linguistes, réunis une fois par semaine. Parfois décrié, ce projet au long cours et à disposition de tous les Français reste un bien précieux pour les amoureux de la langue.

PAR PASCAL ORY, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Après son élection à l'Académie française, chaque confrère, chaque consœur reçoit de la compagnie (c'est ainsi que nous nous appelons entre nous) une médaille gravée « À l'Immortalité ». Les plaisantins, qui ne manquaient déjà pas sous l'Ancien Régime, ont eu tôt fait de prétendre que les académiciens se croyaient immortels – alors que l'immortalité dont il est question ici est, depuis le début, celle de la langue française.

On retrouve le même mélange d'incompréhension et de malveillance dès que l'on se penche sur la confection du *Dictionnaire*, la plus ancienne et la plus constante mission de l'Académie, dont certains brocardent la lenteur d'élaboration et le conservatisme du contenu. C'est que l'explication de la lenteur est, en même temps, la preuve de la solidité et, au fond, de la pérennité de l'entreprise. Car le *Dictionnaire* de l'Académie est l'œuvre d'une société d'écrivains et d'écrivants, non d'une société commerciale. La lenteur vient de là, la pérennité aussi. Car nul n'ignore qu'en ce XXIe siècle où l'avenir du livre est problématique, les dictionnaires et les encyclopédies, jugés a priori obsolètes face à leurs concurrents d'Internet, battent de l'aile. Or ce rétrécissement continu du marché lexicographique ne peut guère toucher le *Dictionnaire*, dont la survie ne dépend pas des ventes, même si la compagnie n'a qu'à se féliciter de ses bonnes relations avec Fayard, l'éditeur de la version imprimée.

Ce fonctionnement aux allures, disons-le, de service public (on utilise rarement ici cette notion : il s'agit pourtant bien de cela) consolide l'avenir de l'institution. Qu'on se le dise, et d'autant plus haut et fort que la plupart de nos concitoyens l'ignorent : le *Dictionnaire* est, dans sa version numérisée, d'accès libre et gratuit et, grâce à ladite numérisation, consultable sous une forme constamment révisée. Dans la foulée, rappelons au public que les académies vivent fondamentalement sur ressources propres (93 % pour l'Académie française), ce que ce cher et vieux pays, si étatique, a du mal à comprendre, qui verrait bien les académiciens comme des fonctionnaires…

Une dizaine d'académiciennes et d'académiciens se réunit chaque jeudi pour travailler sur le *Dictionnaire*.

ROMUALD MEIGNEUX / H&K/ACADÉMIE FRANÇAISE

MAUVAIS PROCÈS

L'accusation de conservatisme confine – pour cette raison, justement – à la mauvaise foi. Les exemples et les définitions cités ici et là pour tenter de démontrer le sexisme ou l'occidentocentrisme de l'ouvrage sont extraits d'éditions anciennes : à ce compte-là on trouverait des passages analogues dans les éditions contemporaines du Larousse ou du Robert.

Or c'est là, au cœur du travail continu sur un texte en constante évolution – comme il se doit pour un objet lexicographique digne de ce nom – que tout est en train de basculer, comme en témoignerait aisément l'analyse fine des processus d'écriture. Le travail sur le *Dictionnaire* mobilise chaque semaine une commission ad hoc, réunissant, sous la présidence du secrétaire perpétuel, une dizaine d'académiciens, conviés le jeudi matin à discuter avec les

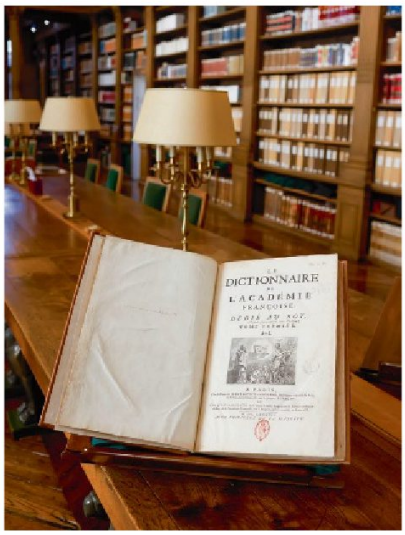
À gauche : sous la Coupole de l'Institut de France, les fauteuils verts des immortels ; ceux de couleur bronze sont destinés au public. Ci-dessus, la 9e édition du *Dictionnaire de l'Académie française*.

linguistes du « Service du Dictionnaire ». Pour y participer, en effet, tous les jeudis je peux témoigner de ce qu'il s'agit là d'un moment privilégié, d'une alacrité joyeuse, où les compétences de chacun nourrissent l'argumentation de tous, autour de la longue table verte de la salle Jacqueline de Romilly, où trônent en bonne place les petits gâteaux secs chers à Hélène Carrère d'Encausse.

Contrairement à ce qui est souvent dit ou cru, l'agenda des séances ne suit pas nécessairement l'ordre alphabétique mais prend en charge telle ou telle famille de mots, tel ou tel type de difficulté, telle ou telle catégorie linguistique (ainsi des « mots-chevilles » lexicographiques), etc. Cette méthode relativise d'emblée les analyses qui seraient encore aujourd'hui développées à partir des éditions imprimées, évidemment offertes à la lecture dans l'ordre alphabétique, contrainte qui n'existe plus face à un corpus numérisé, qui se renouvelle sans cesse.

COMBAT PERMANENT CONTRE L'HÉGÉMONIE ANGLOPHONE

Un mot magique explicite l'énergie propre qui préside à ces réunions et, comme souvent, il remonte aux origines de l'institution : « usage ». Il a été proposé par le premier titulaire du fauteuil que j'occupe présentement – le grammairien Vaugelas – et il a défini d'emblée la singularité de la linguistique de l'Académie face à celle de la Sorbonne de l'époque. Insistons bien sur ce point : en tant que « dictionnaire de l'usage » celui-ci est, depuis ses débuts, le lieu d'une langue soutenue, assurément, mais moderne et tenant à distance tout pédantisme et tout archaïsme. Une certaine terminologie franglaise peut donc aujourd'hui y figurer, mais encadrée par une normativité qui rappellera au passage qu'on peut se passer de faire un *deal* en réponse à un *challenge* dès lors que le génie de la langue dispose des termes « accord » et « défi ». Dans ce combat permanent contre l'hégémonie anglophone – qui ne fait que prendre la suite d'une ancienne hégémonie francophone, ce qui n'excuse aucunement tel ou tel comportement munichois, voire collabo –,



La première édition (1694), *« dédiée au roi »*, du *Dictionnaire de l'Académie française*.

l'Académie est en relation constante avec les commissions de terminologie instituées auprès des administrations publiques, au premier rang desquelles la Commission d'enrichissement de la langue française, aux recommandations « d'usage obligatoire », présentement présidée par un confrère de l'Académie, Frédéric Vitoux.

Même injustifiées, les attaques contre le *Dictionnaire* témoignent du moins de l'importance que continue à avoir aux yeux de beaucoup de nos compatriotes la question de la langue, elle-même corrélée aux deux questions du livre et de la littérature. Ce n'est pas tout à fait par hasard si c'est en France, dans la conjoncture politique de 1981, qu'a été expérimentée la politique du « prix unique du livre ». Ayant personnellement participé, à la fin des années 1970, à l'élaboration, au sein du Secrétariat national à l'Action culturelle du Parti socialiste de la future « loi Lang » – et je salue ici la belle figure de l'élaborateur principal de ladite loi, l'écrivain Bernard Pingaud –, je peux porter témoignage du scepticisme qui a accompagné, en amont comme en aval, cette mesure de politique linguistique à laquelle on promettait une mort rapide, devenue aujourd'hui exemplaire à l'échelle internationale, comme l'ont confirmé au sein de l'Union européenne la Cour de justice, le Conseil des ministres et le Parlement européen. La loi Lang, le dispositif, ambitieux, des prix décernés chaque année par les cinq académies qui constituent l'Institut de France, le système des prix littéraires, le *Dictionnaire* de l'Académie française : il n'y a pas d'amour de la langue, rien que des preuves d'amour, celles qui ont fait de ce pays ce qu'une universitaire américaine, Priscilla Ferguson, a appelé un jour une « nation littéraire ». ■

ROMUALD MEIGNEUX/H&K / ACADÉMIE FRANÇAISE - ACADÉMIE FRANÇAISE - ROMUALD MEIGNEUX /H&K/ACADÉMIE FRANÇAISE

Entretien

« LES FRANCOPHONES CRÉENT CHAQUE ANNÉE DE NOUVEAUX MOTS »

Carine Girac-Marinier est directrice du département langue française, beaux livres et dictionnaires chez Larousse. Elle veille sur les nouveaux mots, l'élaboration des définitions ou encore la réactualisation de certains noms propres. Pour *Lire Magazine*, elle dévoile la fabrique du dictionnaire.

Au vu de vos attributions, vous avez dû voir beaucoup de nouveaux mots entrer dans le Larousse. Selon vous, quels sont les plus emblématiques ?

Carine Girac-Marinier. Je suis directrice du département chargé notamment de la langue française depuis 2009. Cela paraît fou, mais on a tendance à oublier que les mots présents aujourd'hui dans le dictionnaire étaient nouveaux à un moment donné ! C'est la raison pour laquelle nous avons fait des études rétrospectives concernant les vingt à vingt-cinq dernières années, où je note l'importance des mots de la médecine intégrés dans le Larousse. J'en veux pour exemple le mot « trithérapie », entré en 1998. L'année du covid a également été, d'un point de vue linguistique, extrêmement créative. Par exemple, on a vu le mot ancien de « confinement » opérer un glissement sémantique. On a assisté à la création de « déconfinement », de « reconfinement »… Je retiens aussi quelques entrées marquantes des mots de la société. « Perturbateur endocrinien », par exemple : cette locution est entrée dans le Larousse de 2011 et l'on en a beaucoup parlé. On peut également citer la « bientraitance » ou l'adjectif « écoresponsable », ou « l'art-thérapie ». J'aime aussi beaucoup le « lombricompostage », qui est un témoignage flagrant du temps présent.

Et ces nouveaux mots, comment sont-ils sélectionnés ?

C.G.-M. C'est un travail qui se poursuit sur une année. Il y a d'abord une phase de veille, puisque tout au long de l'année les francophones créent des nouveaux mots et de nouveaux sens à des mots existants. En médecine, notamment, il y en a autour de 5 000 à 6 000 par an. Toute l'équipe du dictionnaire Larousse est alors mobilisée : les lexicographes, qui gardent un œil sur la langue, les mots et leur sens, et constituent une base de néologismes, en notant tout ce que l'on voit apparaître ; les terminologues, qui sont spécialisés par disciplines de savoir. Nous faisons aussi appel à des conseillers externes rattachés à de grandes disciplines de savoir. La base de néologismes est alors affinée : le mot sélectionné doit être massivement utilisé et également partagé. S'il entre dans le dictionnaire, c'est qu'il est utilisé par toutes les générations et par différentes catégories socio-professionnelles. Quant au pourcentage de modification d'une édition à une autre, il est difficile à évaluer mais il y a un travail constant, notamment sur ce qui concerne les noms propres. Les pays du monde évoluent : le chiffre des populations, les données économiques, les instances politiques… C'est aussi la maquette qui est revue intégralement.

Carine Girac-Marinier.

Le « confinement », un mot dont le sens a glissé.

Qui rédige les définitions ?

C.G.-M. Il s'agit peu ou prou des mêmes personnes, les lexicographes, les terminologues et les conseillers. Les définitions sont revues par chaque catégorie de professionnels pour validation.

Comment s'organise le planning de travail annuel pour chaque édition ?

C.G.-M. La veille s'effectue durant toute l'année, mais elle est condensée en mars-avril. Nous avons ensuite des réunions en

DR/LAROUSSE - KAMPUS PRODUCTION/PEXELS

mai et en juin pour statuer sur les dernières hésitations ou intégrer des mots nouveaux mis de côté dans un premier temps. Le travail de rédaction commence en juin et se poursuit en automne, pour un bon à tirer en hiver, à la mi-février.

Comment se combinent désormais l'édition papier et l'édition numérique ?

C.G.-M. On n'y retrouve pas tout à fait la même chose. Le site de Larousse offre un accès gratuit et vous n'y retrouverez pas tout de suite les nouveaux mots. Ils y sont intégrés au cours de l'année.

Que pouvez-vous nous dire sur les mots qui disparaissent ?

C.G.-M. Que nous ne sommes pas des « *tueurs de mots* », contrairement à ce que décrit Georges Perec dans *La Vie mode d'emploi* ! Les rares mots supprimés représentent un pourcentage infime des mots du dictionnaire, qui tourne autour de 0,005 %. Parmi eux se trouvent beaucoup d'anglicismes devenus désuets. Je peux prendre l'exemple du « keepsake », sorte de calèche, occurrence qu'on trouve chez Proust. En 2012, le « drink » a été supprimé car ce n'est plus employé. La tendance est à l'accroissement. En 2012, il y avait autour de 61 000 mots. On avait rajouté 2 000 mots et retiré 100 mots. Il y a aujourd'hui 64 500 mots dans le dictionnaire. Quelques mots qui faisaient référence à des réalités passées vont être gardés, comme « magnétoscope », mais « magnétoscoper » ou « magnétoscopable » auront disparu. Il faut que les francophones puissent retrouver le sens de ces réalités historiques dans le dictionnaire. ■

Propos recueillis par Solange Bied-Charreton

« UN NÉOLOGISME ENTRE DANS LE DICTIONNAIRE S'IL EST UTILISÉ PAR TOUTES LES GÉNÉRATIONS ET PAR DIFFÉRENTES CATÉGORIES SOCIO-PROFESSIONNELLES »

ICÔNES DU PATRIMOINE

Cinq noms incontournables des règles de la langue française et des dictionnaires.

LOUIS-NICOLAS BESCHERELLE, DIT « BESCHERELLE L'AÎNÉ » (1802-1883)
Si la réussite s'évalue à la capacité de faire de son patronyme un nom commun, en voilà un qui a réussi au-delà de toute espérance ! Non seulement le guide de la conjugaison qu'il rédigea avec son frère Henri en 1842 est encore édité près de deux siècles plus tard, mais son nom en est venu à désigner tout manuel de conjugaison. Et quand un site s'ouvre sur la Toile pour pourfendre le laisser-aller ambiant, il s'intitule *Bescherelle ta mère* ! Si ce n'est pas ce qui s'appelle passer à la postérité…

PIERRE LAROUSSE (1817-1875)
Fût-il de bon ton de sourire de certaines de ses définitions, lesquelles devaient beaucoup aux préjugés de son époque, nul ne disputera à Pierre Larousse la place de choix qu'il occupe dans le devenir de la lexicographie. Autodidacte boulimique, infatigable pédagogue, cet instituteur de formation laissera une œuvre immense, qui trouve son prolongement, souligne Jean Pruvost, dans l'aventure d'une grande maison d'édition, solidement installée dans l'histoire de notre patrimoine culturel national.

MAURICE GREVISSE (1895-1980)
Il est peu de grammairiens qui puissent se targuer d'une notoriété comparable à celle du Belge Grevisse : son *Bon usage* est de ces ouvrages qui s'adressent à tous parce qu'ils parlent, sans céder jamais au jargon, le français de chacun. Sans doute aussi parce que le fait y prime sur la règle, sans cesse remise sur le métier de la vraie vie : celle que vivent les hommes et rêvent les écrivains. Ici, l'on observe plus que l'on ne blâme, la norme est moins une donnée qu'une conquête. Et c'est ainsi que Grevisse est grand !

ÉDOUARD BLED (1899-1996)
Chaque fois que le peuple, consterné par un niveau d'expression qui tend de plus en plus vers l'étiage, part en campagne contre les méthodes et la pédagogie d'aujourd'hui, c'est Bled que l'on plébiscite, sur l'air du « C'était mieux avant ». Nul doute qu'il n'entre dans cette fascination pour Édouard et son inséparable Odette une bonne part de nostalgie pour l'encre violette et l'école des hussards de la République, mais, pour l'heure, « le » Bled reste, dans l'esprit des usagers, un incontournable !

ALAIN REY (1928-2020)
Si le Petit Robert doit beaucoup au Paul qui lui a donné son nom et rendu sa dignité de dictionnaire de langue, un temps éclipsé par son rival encyclopédique, il doit tout à celui à qui il a été ensuite confié, le médiatique Alain Rey. Homme de radio et de télévision autant que de plume, il a édifié une œuvre considérable, couronnée avant son décès par la refonte d'un *Dictionnaire historique de la langue française* porté sur les fonts trente ans plus tôt. Un monstre sacré de la langue s'il en fut jamais, lui aussi !

Bruno Dewaele

SDP - BRIDGEMAN IMAGES - WIKIPEDIA - SDP - WIKIPEDIA

La francophonie et nos régions

EN BONS TERMES AVEC LE PETIT LAROUSSE

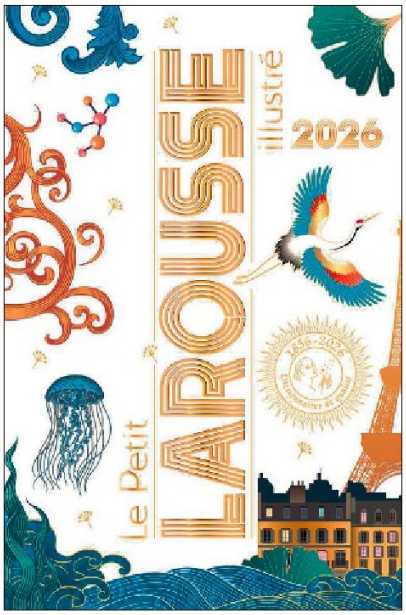
Ce dictionnaire a la particularité de compter un grand nombre de termes régionaux ou issus de la francophonie – 2000 des 63500 mots de l'édition 2026 du Petit Larousse illustré, en l'occurrence. Une volonté de rester fidèle à l'esprit de Pierre Larousse, selon Bernard Cerquiglini, linguiste et conseiller scientifique de l'ouvrage.

Pour comprendre comment des mots tels qu'« ombrée » (versant d'une vallée de montagne exposé à l'ombre, dans le sud-ouest de la France) ou « champignonneur » (personne qui part à la cueillette des champignons en Suisse) ont fait leur entrée dans la nouvelle édition du Petit Larousse illustré 2026, il faut revenir aux origines du dictionnaire Larousse, en 1863. « *Pierre Larousse était un républicain, il sera le premier à prendre la langue dans sa variété,* rappelle Bernard Cerquiglini, linguiste et conseiller scientifique du Petit Larousse. *Bourguignon, il fait entrer des mots régionaux, mais aussi des termes populaires et techniques. C'est la grande nouveauté: il ouvre l'objet à la langue telle qu'elle est parlée, dans sa diversité.* »

La diversité au XIXe siècle, ce sont les régions, et les experts actuels du dictionnaire ont à cœur de poursuivre cette ouverture en se tournant vers les territoires francophones. Car si Bernard Cerquiglini se réjouit de l'entrée de mots régionaux, comme « nareux » (une personne qui éprouve facilement du dégoût, dans le nord-est de la France et la Belgique) ou « débarouler » (verbe familier qui désigne, dans la région lyonnaise dont il est originaire, le fait de dévaler l'escalier), la limite du vocabulaire régional courant à intégrer est bientôt atteinte.

« DIVULGÂCHER » PLUTÔT QUE « SPOILER »

L'adjectif « courant » est le plus important à retenir pour comprendre les critères de l'entrée d'un régionalisme ou d'un mot de la francophonie dans le dictionnaire. « *Tout le monde dit "débarouler" à Lyon,* affirme Bernard Cerquiglini. *Il faut que le mot soit attesté à l'oral et à l'écrit dans les pays d'origine, en dehors d'un milieu particulier, et qu'il soit utilisé dans la presse, et entendu à la radio ou la télévision.* » Larousse dispose d'experts qui travaillent au Québec, en Suisse, en Belgique et en Afrique francophone pour repérer les mots éligibles. D'accord, mais pourquoi un mot courant plutôt qu'un autre ? « *Les mots que nous faisons entrer dans le dictionnaire ne sont pas connus dans l'Hexagone,* reconnaît le linguiste. *Nous pensons néanmoins qu'il gagnerait à ce qu'ils soient connus et utilisés. Nous avons fait entrer plus de mots de la francophonie dans le Petit Larousse illustré ces trente dernières années, nettement plus que d'anglicismes.* » Mieux: faire entrer des mots de la francophonie dans le dictionnaire permet justement de se passer de certains anglicismes. Un exemple ? « Divulgâcher », entré en 2019 dans le dictionnaire. « *C'est un terme très courant au Québec. Nous ne sommes pas normatifs, mais nous pensons qu'il vaut mieux dire "divulgâcher", qui est un mot transparent, que "spoiler", qui n'est pas facile à prononcer correctement.* »



« C'EST UNE MANIÈRE DE DIRE "ALLEZ-Y, UTILISEZ CE MOT !" »
Bernard Cerquiglini

Le linguiste est un grand amateur du verbe « agender », attesté en Suisse depuis le début du XXe siècle. « *Quand vous prenez un rendez-vous avec moi, vous le notez dans votre agenda,* explique Bernard Cerquiglini. *Eh bien moi, je l'agende. Cela étonne mes interlocuteurs, mais c'est une manière de dire aux francophones de France: "allez-y, utilisez ce mot!"* » Parmi les entrées remarquables du Petit Larousse illustré 2026, citons les termes belges « s'astruquer » (s'étouffer en mangeant) et « spépieux » (exagérément méticuleux, pointilleux), ainsi que du mot d'origine bantoue « liboké », qui désigne une préparation à base de viande ou de poisson enveloppée dans une feuille de bananier. « *Moi, j'aime beaucoup le verbe haïtien "bêtiser", pour faire des bêtises, ou encore "cadeauter", pour faire un cadeau sur le continent africain,* précise le conseiller scientifique. *J'aime ces mots car ils évitent de faire des périphrases. Et puis, cela montre la créativité de la langue française. En anglais, on peut créer aisément des nouveaux mots, mais le français est tout aussi créatif!* » Il suffit d'oser, ce qui n'est pas simple car la langue française est très normative. « *Mais si on aime le français, il faut l'aimer et l'accompagner* », conclut Bernard Cerquiglini. ■ **Gladys Marivat**

Les Tontons flingueurs de Georges Lautner (1963), avec Sabine Sinjen, Lino Ventura et Francis Blanche.

COLLECTION CHRISTOPHEL VIA AFP

Oral et usage

L'ARGOT EN QUÊTE DE LÉGITIMITÉ

Éphémères dans les rues et sur les réseaux, mais parfois reconnus par les lexicographes, de nombreux mots d'argot trouvent désormais leur place dans les dictionnaires français quand d'autres disparaissent. Un arbitrage particulièrement difficile à l'ère du numérique.

L'argot est né de l'oralité, sans légitimité linguistique et graphique. Si son lexique est en constante mutation à travers les siècles, il n'est pas « chelou » de constater que nombre de mots d'argot trouvent désormais leur place dans les dictionnaires français accompagnés d'une graphie définitive. Mieux encore, certains d'entre eux ont intégré le langage commun sans être associés à une forme argotique. Pour n'en citer que quelques-uns : « flic », « boulot », « frangin », « clodo » ou encore « galère ». À l'inverse, certains mots employés à une période donnée ont disparu des pages du Petit Robert ou du Larousse, comme « rupin » (riche), « marron » (voleur) et « tocard ». Ces termes deviennent trop rares, figés dans leur époque, quand d'autres naissent et cherchent à se faire une place dans l'immensité du paysage linguistique. Loin d'être totalement oubliés pour autant, ils rejoignent *Le Trésor de la langue française* (TLF), qui répertorie des mots anciens et disparus, avec leur période d'usage. Les choix orchestrés par les dictionnaires généraux sont cependant loin d'être arbitraires et suivent une logique d'innovation linguistique. Il semble pourtant difficile de définir la légitimité que peuvent avoir certains mots sur d'autres pour entrer dans la bible des définitions, et les critères qui constituent ces choix. Le travail collectif des lexicographes consiste à observer la langue et les mots qui la constituent. Pour l'argot, la fréquence, la diffusion et la durée d'usage sont les principaux critères analysés. Autrement dit, seuls les mots qui traversent le temps et les usages finissent par obtenir leur « place officielle ».

LA NOUVELLE DONNE INTERNET

Au cœur de ces choix cornéliens, la culture et les médias prennent une place essentielle qui influence considérablement les choix finaux. Le cinéma, la littérature, la musique et plus récemment les réseaux sociaux sont autant de vecteurs qui amplifient, stabilisent et diffusent les mots populaires. Depuis plusieurs années, le verlan (un argot basé sur l'inversion des syllabes) est une source infinie de possibilités linguistiques qui passent parfois inaperçues dans le langage commun, particulièrement chez les jeunes générations. Les réseaux sociaux en regorgent : un concert *ouf*, une attente *reloue*, une *meuf* sympathique… Loin d'être cantonné aux banlieues, il introduit des nuances que l'on retrouve régulièrement dans les dialogues cinématographiques, musicaux ou romanesques jusqu'à devenir la forme argotique phare du XXIe siècle.

Les médias exposent ces mots à un public plus large, réduisent leur instabilité et les ancrent dans une dynamique. Pour les lexicographes, les sélectionner est une chose, choisir leur graphie définitive en est une autre. C'est avant tout la forme orthographique la plus fréquente qui domine. Un long travail de fond qui sonde la presse, les réseaux sociaux et la pop culture afin d'y référencer non seulement les graphies, mais également les acceptions du mot. L'arrivée d'Internet constitue un changement majeur dans leur travail. Il change considérablement la dynamique de l'argot, déjà en proie à une instabilité naturelle, car les forums, les blogs ou les plateformes comme TikTok et Instagram permettent aux mots de circuler instantanément à l'échelle nationale, voire internationale. Une chose impossible à l'époque où leur diffusion se limitait à la rue ou aux écoles. Avec le temps, la légitimité de certains mots argotiques à intégrer le dictionnaire pourrait se heurter à l'éphémérité des discussions en ligne : refléteront-ils vraiment une langue vivante ? C'est tout l'enjeu. ■ **Marie Jouvin**

Mots sans frontières

UN LANGAGE UNIVERSEL

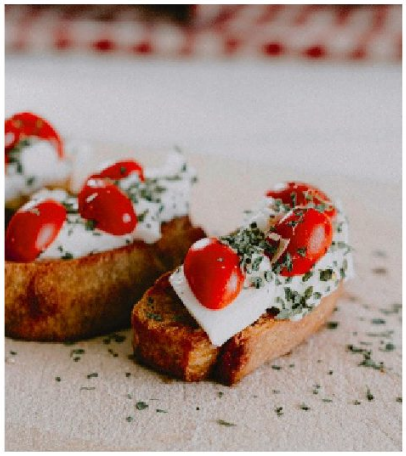
«Cool», «sushi», «émoji»… Ces termes venus d'Amérique ou d'Asie ont intégré de longue date notre quotidien. Et, à l'étranger, force est de constater que les emprunts au français ne manquent pas de classe…

Si vous pratiquez du sport en salle, vous vous êtes peut-être laissé tenter par l'*indoor cycling*, une pratique cardio dont l'intitulé ne laisse même plus songeur ceux qui la pratiquent. Ce n'est pas faute d'avoir voulu vaincre l'invasion de la langue anglaise (loi Toubon, qu'es-tu devenue ?) dans le français, accélérée depuis les Trente Glorieuses, où l'Amérique a imposé au monde son hégémonie culturelle. Massivement dominant parmi les sabirs s'étant frayés un chemin dans l'Hexagone, l'anglais nous prodigue le *challenge* (utilisé dans le sport depuis la fin du XIXe siècle, présent dans les dictionnaires à partir du début des années 1980), le *cool* (employé depuis les années 1960, il n'est dictionnarisé qu'en 1993), le *marketing* (longtemps réservé aux milieux économiques, le terme fait son entrée dans le Petit Robert en 1970). Inspirée des *fake news* souvent invoquées par Trump, l'*infox* arrive dans le Larousse en 2019, puis chez Robert l'année suivante… Et puis, parce qu'on aime faire du zèle en France, on emploiera le mot *smoking* là où les anglophones disent *tuxedo*. Le *parking* ne fait quant à lui référence, en anglais, qu'à l'action de se garer…

IMPORT ET EXPORT

Qu'en est-il de l'apport des autres langues ? Quelques-unes sont, malgré l'avalanche des termes venus de l'anglais, parvenues à nous imposer certaines occurrences. L'espagnol nous donne le mot *tapas*, entré dans le Petit Robert en 1993 ; venu de Cuba, le *mojito* est LE cocktail en vogue dans les années 2000. Symbole des loisirs mondialisés, il débarque dans nos dictionnaires en 2012. Avec l'essor culturel de l'Asie – dès les années 1970, les hippies emploient le mot *karma* et le *yoga* se répand –, d'autres horizons s'ouvrent encore (l'usage du mot anglais *trip* pour désigner l'état particulier dans lequel se trouve le consommateur de drogues ne date-t-il pas aussi de cette période ?). Il y a les *karaokés*, les *mangas* (employé dès les années 1980, le terme arrive dans les dictionnaires au début des années 1990), le *zen* et le *sushi* (inclus dans le Petit Larousse et le Petit Robert dès la fin des années 1970), la *k-pop* (entrée dans le Petit Robert en 2023)… Plus récemment, on mentionne l'*émoji* : créé au Japon à la fin des années 1990, le mot se popularise avec l'arrivée des smartphones, et il est dictionnarisé en France en 2016. Au registre des apports mineurs, notons *marabout*, venu du Maghreb, sans oublier le *kiff*, le *couscous* ou encore le *hammam*…

Le yoga, originaire d'Asie, se répand dans le monde entier depuis les années 1970.



Emprunté à l'espagnol, le mot « tapas » s'est exporté chez nous au début des années 1990.

Du côté des exportations, il y aurait aussi fort à dire. Beaucoup de mots français implantés ailleurs semblent liés à la réputation de prestige dont notre peuple de Gaulois réfractaires bénéficie malgré tout. Il y a le *savoir-faire* : pour les anglophones ou les germaniques, c'est un mélange de compétence technique et d'aisance sociale. Chez les Italiens ou les Espagnols, il est simplement employé techniquement, dans le luxe, la mode et la gastronomie. Et la *joie de vivre* ? C'est l'un des gallicismes les plus répandus à l'international. Chez les anglophones, il désigne, depuis le XIXe siècle, une attitude de vitalité, d'enthousiasme et de goût de la vie. En allemand, il fait référence à une certaine légèreté latine, par opposition au sérieux germanique. On le retrouve aussi dans d'autres langues à des fins commerciales, pour vendre un mode de vie « à la française ». Véritable mot image, la locution a fini par être une façon de désigner la manière de vivre des Français, un peu comme la *dolce vita* avec l'Italie… Mentionnons encore le *déjà-vu* (peu, voire pas, employé par les Français), le *cliché*, l'*entrepreneur* (adopté dans la Silicon Valley) et le *rendez-vous* (romantique, forcément romantique…). ■

Solange Bied-Charreton

PEXELS

Entretien

« CROYEZ-VOUS QUE “IEL” RESTERA DANS L’HISTOIRE ? »

Spécialiste de l’apprentissage de la lecture et du langage chez l’enfant, Alain Bentolila est professeur de linguistique à l’université de Paris Cité. Selon lui, la dialectique unissant dictionnaire et langue française n’est pas forcément celle que l’on croit.

SDP

Comment s’articule, historiquement, la tension entre la fixation de la langue – norme, orthographe – et la description des usages réels ?

Alain Bentolila. On touche à deux fonctions bien différentes occupées par les linguistes. D’une part, l’entérinement de ce qui reste dans la langue et, de l’autre, la description des usages dans leurs diversités. On relie le dictionnaire à la première tâche. Simplement, certains comme le Larousse ou le Robert, de nos jours, brouillent les pistes : chaque automne, il y est recensé de nouveaux mots, qu’ils proviennent d’environnements techniques, professionnels ou se rattachant à une communauté. C’est une bataille à qui des deux en mettra le plus… Mais ce n’est pas la fonction du dictionnaire, selon moi.

Quelle est-elle, cette fonction ?

A.B. Le dictionnaire indique la voie du commun : nous formons une nation, et le propre d’une nation est de permettre à tous les citoyens de pouvoir échanger. Il faut pouvoir transmettre ce que l’on veut dire avec un vocabulaire riche et partagé, qui colle au plus près de nos intentions, et recevoir la parole de l’autre avec autant de vigilance que de bienveillance. Nul ne doit être exclu de l’échange linguistique dans notre pays. La langue française joue ce rôle : elle est ce qui nous rassemble. J’ajouterai qu’un dictionnaire marque la précision de la langue. La profusion des mots qui y demeurent est là pour rappeler ses nuances. Quand les jeunes disent « grave bon », cette locution recouvre au moins cinquante mots de la langue française ! En l’utilisant, on se coupe de la grande précision du français et on l’appauvrit.

Le *Dictionnaire de l’Académie française* avait une vocation prescriptive. Peut-on dire que cette mission est encore d’actualité aujourd’hui ?

A.B. Il faut considérer ce dictionnaire – et d’ailleurs chaque dictionnaire – comme un phare, toujours prescripteur et indicateur. Au contraire de la linguistique descriptive, où l’on s’empare d’un corpus identifié pour tenter d’en décrire la réalité *hic et nunc*. Croyez-vous que « iel » restera dans l’histoire ? Je ne pense pas. Alors, à quoi bon le mettre dans un dictionnaire comme le Robert l’a fait ? On vit une époque où l’on est traité de conservateur dès qu’on rappelle que le dictionnaire est à la base du vivre-ensemble… Or il s’agit de ne pas laisser des gens sur le bord du chemin. L’idée que tout mot nouveau est enrichissant est une idée fausse. Leur grande majorité disparaîtront.

De nos jours, comment les éditeurs de dictionnaires arbitrent-ils entre intégrer de nouveaux mots et maintenir une certaine cohérence de la langue ?

A.B. L’intégration des nouveaux mots me semble assez opportuniste, avec l’espoir de gagner des lecteurs en en intégrant le plus possible… Le dictionnaire doit au contraire être le garant d’une stabilité. En inscrivant un mot dans le dictionnaire, on atteste que, depuis un certain nombre d’années et pour un grand nombre de gens, ce mot est utilisé, parfois depuis des siècles, parfois depuis quelques années. Le dictionnaire légitime l’ancienneté et la pérennité d’un mot, que beaucoup de gens l’utilisent depuis longtemps, et il ne disparaîtra pas. ■

Propos recueillis par S.B.-C.

DEMAIN LA BARBARIE ? PARENTS ET INSTITS MÊME COMBAT
ALAIN BENTOLILA, LUC FERRY
228 P., ISTYA ET CIE, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 OCTOBRE.

Cinquante ans de dictionnaires

LA PASSION DES DÉFINITIONS

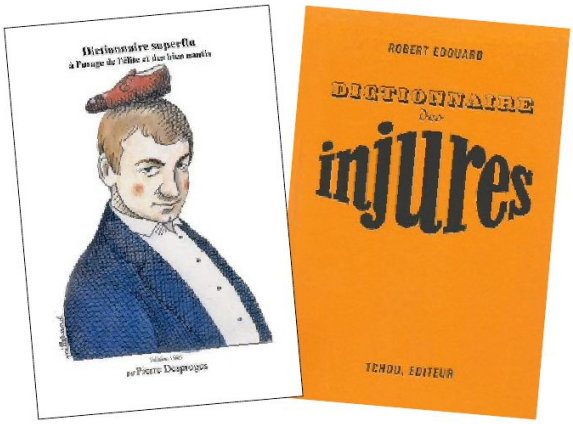
Ouvrage d'érudition ou essai subjectif, encyclopédique ou thématique, le dictionnaire est devenu un genre à part entière, à la forme inépuisable. Petit tour d'horizon de ces livres publiés depuis un demi-siècle, sérieux… ou plus insolites.

Quel lecteur de *Lire Magazine* ne possède pas chez lui un dictionnaire, voire plusieurs ? On aime à conserver ses vieux dicos, pour le plaisir des illustrations, ou pour s'apercevoir que tel mot récent n'y apparaît pas encore… Mais le dictionnaire, ce ne sont pas seulement les sempiternels Robert et Larousse, irremplaçables outils de culture et d'orthographe : c'est un genre littéraire à part entière, une forme ouverte et pratique, idéale pour explorer un sujet en toute liberté, à la façon d'un essai, en détournant la rigidité de l'ordre alphabétique. De là des collections comme les célèbres le « Dictionnaires amoureux » lancés en 2000 par Jean-Claude Simoën chez Plon, devenus une institution imitée par d'autres comme les « Dictionnaires insolites » de Cosmopole. Charles Dantzig, lui, a inventé sa propre série avec les *Dictionnaires égoïstes* de la littérature, bien connus des initiés.

Ludique, propice à la créativité, la forme dictionnaire a toujours attiré les écrivains, de Voltaire qui s'en servait pour tromper la censure (*Dictionnaire philosophique*) à Flaubert qui coulait son mauvais esprit en définitions (*Dictionnaire des idées reçues* et *Catalogue des idées chics*). Le dictionnaire à connotation humoristique, illustré par le *Dictionnaire du diable* d'Ambrose Bierce et le *Dictionnaire ouvert jusqu'à 22 heures* de l'Académie Alphonse-Allais, a trouvé de nombreux prolongements récents, de Desproges (*Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis*) à Jean Yanne (*Dictionnaire des mots qu'il y a que moi qui les connais*). Du côté de la littérature, le principe du dictionnaire a inspiré de nombreux romanciers dont Milorad Pavić et son fameux *Dictionnaire khazar* (1984), archétype du « roman-lexique », traduit en 28 langues. Plus généralement, ces ouvrages sont la forme idéale pour faire commodément le tour d'un sujet, ce qui explique qu'il existe des dictionnaires d'à peu près tout – des symboles, des hiéroglyphes, de l'argot, du jazz, des sciences du langage, et même des apparitions de la Vierge Marie (René Laurentin et Patrick Sbalchiero, 2012).

UN FLORILÈGE DE CURIOSITÉS

Les dictionnaires à thèmes originaux sont d'ailleurs un objet de curiosité, propres à engendrer de beaux duels entre collectionneurs. Connaissez-vous le classique *Dictionnaire des injures,* d'Édouard Robert (1967), le *Dictionnaire érotique,* de Pierre Guiraud (1978), le *Dictionnaire des livres et journaux interdits,* de Bernard Joubert (2007) ? Sans parler du *Dictionnaire des chefs d'État homosexuels ou bisexuels,* de Didier Godard (2004), ou du *Dictionnaire littéraire de la scatologie,* de Marie-Ange Fougère et Philippe Hamon (2024)…



Autre catégorie insolite, les dictionnaires de néologismes : Jean-Loup Chifflet et Nathalie Kristy ont écrit un *Dictionnaire des mots qui n'existent pas*, Aristote et Nicos Nicolaïdis un *Dictionnaire des mots inexistants*, Belinda Cannone et Christian Doumet un *Dictionnaire des mots manquants*. Les dictionnaires de langues imaginaires ont eux aussi du succès, notamment chez les amateurs de littérature de l'imaginaire qui se doivent de posséder le *Dictionnaire des langues elfiques* d'Édouard Kloczko ou le *Dictionnaire des langues imaginaires* de Paolo Albani et Berlinghiero Buonarroti. Les anglophones fans de *Star Trek* n'ont-ils pas depuis 1985 leur *Klingon Dictionary*, consacré à cette langue imaginaire ? La francophonie, qui n'a rien d'imaginaire, a donné elle aussi son lot de dictionnaires, *Dictionnaire des belgicismes* (Michel Francard), *Dictionnaire créole martiniquais-français* (Raphaël Confiant), *Dictionnaire historique du français québécois* (Claude Poirier). Et c'est ainsi que le monde entier se retrouve dans leurs pages, de A à Z. ■ **Bernard Quiriny**

PLON - BELFOND - SDP - TCHOU, EDITEUR

CONNAISSEZ-VOUS CES MOTS DU DICTIONNAIRE APPARUS DEPUIS 1975 ?

1 ● BIGOREXIE (PL* 2020, PR* 2025)
☐ **a.** achat obsessionnel de bondieuseries
☐ **b.** addiction au sport
☐ **c.** usage excessif du téléphone

2 ● BLOCKBUSTER (PL 2008, PR 2012)
☐ **a.** engin de terrassement
☐ **b.** superproduction hollywoodienne
☐ **c.** heurtoir en bout de voie ferrée

3 ● CAPOEIRA (PL 2002, PR 2005)
☐ **a.** art martial du Brésil sur fond musical
☐ **b.** cocktail à base de cachaça, de sucre et de citron vert
☐ **c.** danse populaire cubaine

4 ● CHOUILLE (PR 2017)
☐ **a.** dispute entre amis
☐ **b.** fête copieusement arrosée
☐ **c.** maladie sexuellement transmissible

5 ● COTRIADE (PL 1998, PR 2001)
☐ **a.** chaussure ouverte
☐ **b.** soupe bretonne
☐ **c.** voilier à un seul mât

6 ● DAGOBERT (PL 2020, PR 2025)
☐ **a.** short à jambes étroites
☐ **b.** épée des croisés
☐ **c.** demi-baguette garnie d'aliments froids, en Wallonie

7 ● S'ENJAILLER (PR 2017, PL 2022)
☐ **a.** s'amuser
☐ **b.** se moquer
☐ **c.** s'enhardir

8 ● FLEXITARISME (PR 2018, PL 2019)
☐ **a.** emploi du temps à la carte
☐ **b.** gymnastique d'assouplissement
☐ **c.** végétarisme autorisant occasionnellement la consommation de viande et de poisson

9 ● GEEK (PL et PR 2010)
☐ **a.** objet astucieux destiné à provoquer un effet marquant
☐ **b.** passionné d'informatique
☐ **c.** toxicomane accro aux drogues dures

10 ● GHOSTER (PL et PR 2024)
☐ **a.** faire disparaître par prestidigitation
☐ **b.** rompre tout contact avec quelqu'un, sans fournir d'explication
☐ **c.** s'évanouir

11 ● GLOTTOPHOBIE (PR 2023, PL 2024)
☐ **a.** peur panique de s'étouffer
☐ **b.** discrimination fondée sur l'accent
☐ **c.** tic consistant à avaler sans cesse sa salive

12 ● LOCAVORE (PL 2011, PR 2014)
☐ **a.** consommateur de produits locaux et de saison
☐ **b.** locataire qui résilie régulièrement son bail
☐ **c.** touriste avide de nouveaux horizons

13 ● MÉTAVERS (PL et PR 2024)
☐ **a.** en numismatique, face de la pièce opposée au revers
☐ **b.** type de vers libre utilisé dans la poésie moderne
☐ **c.** univers numérique virtuel, parallèle et immersif

14 ● MÉTROSEXUEL (PL 2011, PR 2012)
☐ **a.** citadin soucieux de son apparence
☐ **b.** homme aux orientations sexuelles incertaines
☐ **c.** obsédé qui met à profit la promiscuité des transports en commun

15 ● MILLÉNIAL (PL 2019, PR 2020)
☐ **a.** personne rebelle aux nouvelles technologies
☐ **b.** période de mille ans
☐ **c.** personne devenue adulte aux environs de l'an 2000

16 ● MISANDRIE (fin des années 1970)
☐ **a.** profond dénuement
☐ **b.** mépris envers les hommes
☐ **c.** parcimonie qui confine à l'avarice

17 ● NOMOPHOBIE (PL 2014, PR 2017)
☐ **a.** allergie à son patronyme
☐ **b.** crainte d'oublier le nom de son interlocuteur
☐ **c.** peur d'être privé de son smartphone

18 ● NOSOCOMIAL (années 1990)
☐ **a.** se dit d'une infection contractée à l'hôpital
☐ **b.** se dit d'une maladie qui affecte la sphère ORL
☐ **c.** se dit d'une fièvre qui entraîne des convulsions

19. SCRATCH (fin des années 1980)
☐ **a.** accident d'avion
☐ **b.** fermeture velcro
☐ **c.** modification manuelle de la vitesse de lecture d'un vinyle

20 ● SÉRENDIPITÉ (PL et PR 2012)
☐ **a.** art de faire une découverte par hasard
☐ **b.** capacité à surmonter un épisode traumatique
☐ **c.** tendance pathologique à remettre au lendemain

21 ● START-UP (PL et PR 2001)
☐ **a.** Cale de départ sur une piste d'athlétisme
☐ **b.** jeune entreprise innovante
☐ **c.** système d'arrêt-démarrage automatique

22 ● STILETTO (PL 2015, PR 2018)
☐ **a.** chaussure de femme au haut talon effilé
☐ **b.** mouvement pictural né à la fin du XX^e^ siècle
☐ **c.** poignard italien

23 ● TROLLER (PL et PR 2017)
☐ **a.** chasser au hasard du lancer, avec les chiens découplés
☐ **b.** poster des messages provocateurs sur Internet
☐ **c.** utiliser les transports en commun

24 ● UFOLOGIE (fin des années 1970)
☐ **a.** étude des ovnis
☐ **b.** étude des particularismes linguistiques
☐ **c.** étude des phénomènes paranormaux

25 ● VUVUZELA (PL et PR 2012)
☐ **a.** danse des Massaï
☐ **b.** perroquet d'Amérique latine
☐ **c.** trompette en plastique du supporteur sud-africain

Bruno Dewaele

*PL : Petit Larousse ; PR : Petit Robert.

SOLUTIONS 1-b ; 2-b ; 3-a ; 4-b (régionalisme lorrain) ; 5-b ; 6-c ; 7-a (de l'anglais *enjoy*) ; 8-c ; 9-b ; 10-b (de l'anglais *ghost*, « fantôme ») ; 11-b ; 12-a ; 13-c (on trouve aussi *metaverse*) ; 14-a ; 15-c (souvent au pluriel, *millénaux*) ; 16-b (à distinguer de la misantrophie, qui prend pour cible le genre humain dans sa globalité) ; 17-c ; 18-a (le mot est beaucoup plus ancien, mais il ne s'est vulgarisé qu'à la fin du XX^e^ siècle) ; 19-b/c ; 20-a ; 21-b ; 22-a ; 23-b (l'acception « a » est recevable, mais plus ancienne elle aussi : l'littré la citait déjà) ; 24-a ; 25-c.

Depuis ses premières années d'étudiante à Paris, celle qui est née à Tunis au mitan des années 1980 revendique une forme d'anticonformisme alliée à un fort esprit critique. Cette figure des plateaux télé revient au cœur de l'actualité avec *Cyberpunk*, un essai sur le nouveau totalitarisme à l'heure des *Big States* et des *Big Techs*, qui n'ambitionne pas moins que de réveiller les consciences.

Asma Mhalla

UN ÉLECTRON LIBRE DANS L'ARÈNE

« *Oh, et si je montrais mes nouveaux tatouages sur la photo?* » Ce sont des tatouages éphémères, dont Asma Mhalla a paré ses mains et avant-bras. « *Je fais un test, avant de savoir si j'en ferai des vrais… L'engagement fait un peu peur, mais je crois que j'aime bien.* » L'essayiste nous a donné rendez-vous sur la terrasse d'un petit hôtel branché, caché dans le nord de Paris. Sa posture espiègle et décontractée tranche avec l'image qu'elle renvoie sur les plateaux télé, où elle met en avant sa ferveur et l'urgence de son message. C'est qu'elle a une place à défendre : « *Quand je suis sur les plateaux, l'enjeu est énorme. Le niveau du débat est tel que je me sens comme sur un ring! Mais en dehors…* » En dehors, elle enchaîne les plaisanteries et les grimaces, donnant presque du fil à retordre à notre photographe.

Nous sommes la dernière semaine d'août ; l'autrice est de retour à Paris depuis peu, après s'être isolée pour travailler son prochain texte, dont elle refuse de nous parler avant de l'avoir terminé, retravaillé, potentiellement entièrement remanié. « *J'écris l'été. Je ne sais pas comment font ceux qui se lèvent à 6 heures pour écrire avant le début de leur journée. Je ne peux pas, je suis monomaniaque, je bloque deux ou trois mois d'été, je me mets dans une grotte et je ne vois personne. Vers avril, je gribouille un plan et, fin juin, j'ouvre le Word pour commencer, et ça n'a plus rien à voir. J'ai toujours cette image des peintres impressionnistes. Je ne sais jamais ce que ça va donner à la fin, jamais.* » Avec l'impressionnisme, oui, nous pouvons bien trouver un lien. Car chez Asma Mhalla, c'est une somme qui fait l'ensemble. La saisissante accumulation de compétences et de savoirs forme comme autant de taches de couleur qui constituent le texte : « *Tu es obligé d'être dans une "vision système". Tu ne peux plus être simplement économiste, sociologue, philosophe, il y aura forcément des angles morts. Alors ça veut dire interdisciplinarité, transdisciplinarité, ça veut dire que tu ne peux pas tout savoir et que ça n'est pas grave. Je fais du "pick and choose", cite des gens que j'ai adoré lire, des références dans le cinéma, la littérature, la musique, sans te parler forcément de Verdi, mais de Radiohead, de Depeche Mode.* » Et l'on ne peut qu'être frappé par le caractère touche-à-tout et pointilleux de l'essayiste, dont le parcours fut dessiné par une opiniâtre curiosité.

DANS LE « MONDE DES MÉCHANTS »

Asma Mhalla naît à Tunis, en 1984. Élève au lycée français, elle est tenue de s'inscrire en prépa pour obtenir une bourse d'études. La voilà donc à Paris, intégrant le lycée Janson-de-Sailly, dans le très chic 16e arrondissement. L'expérience ne ravit pas l'étudiante, qui vit un véritable choc culturel, plongée dans cet univers bourgeois qui la coupe de ses repères. « *J'ai dû énormément travailler, c'était difficile parce que je devais gérer à la fois la difficulté de ces études-là et une langue qui, soudainement, devait devenir majoritaire dans ma façon de penser et de penser le monde. Et l'exil, le fait d'être étrangère, de ne pas avoir les codes, de ne pas se sentir à sa place, dans un milieu qui de toute façon ne te la donne pas, ta place.* » Après sa prépa, Asma Mhalla intègre l'ESCP, prestigieuse école de commerce qui l'ennuie infiniment, de même que le stage chez Publicis qu'elle entame juste après, et qu'elle quitte aussitôt. « *C'était la continuité du 16e, de l'ESCP, des milieux très* posh *qui étaient orthogonaux à la façon dont j'avais été éduquée, à mes systèmes de valeur. Je me dis que puisque mon intuition avait été mauvaise, il fallait en prendre l'inverse. Et les 180 degrés de la pub, c'était la banque d'affaires.* » Effectivement, quelques semaines plus tard, elle entre en stage à la banque d'affaires CIB, pôle de la BNP, en financement de projets d'achats à effet de levier et autres financements de dette publique. « *Et j'ai littéralement adoré! Dans les lectures binaires, la banque, le conseil, c'est le monde des méchants. Moi, c'est là que je me suis forgée. On avait des amplitudes horaires extraordinaires, avec des vrais projets géostratégiques. J'y ai appris la rigueur, la méthode, le fait de ne pas chouiner, de beaucoup serrer les fesses… J'étais un cerveau : je n'étais pas Asma, je n'étais pas une meuf, je n'étais pas une meuf étrangère, je n'étais pas une meuf étrangère arabe! J'étais ma performance, ma compétence. Tu es bonne, tu montes ; tu déconnes, tu dégages. C'est dur, mais ça avait l'avantage d'effacer les autres stigmates. Et j'ai été très bonne, je dois dire.* » Mais après un début de carrière fulgurant, •••

STÉPHANIE LACOMBE POUR LIRE MAGAZINE

QUAND LA RÉALITÉ RATTRAPE LA SCIENCE-FICTION

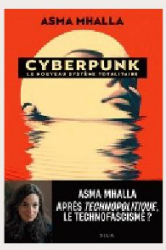
Le futur est dans les plis du présent : dans *Cyberpunk*, Asma Mhalla dresse le tableau apocalyptique d'un régime « technofasciste » qui, selon elle, serait en train de s'installer.

Le portrait du président Donald Trump suspendu à Washington, le 27 août 2025.

Depuis son retour à la Maison-Blanche, Trump est devenu la figure centrale de notre monde. Pour Asma Mhalla, il l'est d'autant plus qu'il augurerait d'un tournant radical de notre système politique. De celui-ci, Trump 2 serait, après Trump 1 et sa *« politique de post-vérité »*, la deuxième étape, celle d'une saisie de l'appareil d'État par le pouvoir exécutif, avant qu'on ne quitte l'ère de la démocratie pour entrer dans un *« technofascisme »* à potentialité totalitaire, où, écrit-elle dans *Cyberpunk,* nous ne serons plus gouvernés mais *« programmés »*. Et elle fait le lien avec la science-fiction des années 1970-1990, celle de Philip K. Dick *(Blade Runner)* comme de William Gibson *(Neuromancien),* anticipant un futur d'individus esseulés face à une grande machine s'insinuant dans tous les pores de nos existences – c'est le thème de *Matrix* – pour nous asservir. Cette angoisse n'est pas neuve. Le thème du « technofascisme » sous-tend les analyses de Giuliano da Empoli, par exemple. Mais Asma Mhalla lui apporte des précisions utiles. Ce fascisme diffère de l'original en ce qu'il en présente une version *« hyperréelle »* de *« simulacre »*. Avec lui, on bascule dans un univers sans antécédent. L'alliance de la *Big Tech* et du *Big State* abolit toute distinction entre pouvoir politique et puissance technologique. Et la société se scinde en une élite qui code et fait sécession, et une masse qui subit sans pouvoir se révolter.

Le problème de cette projection est qu'elle est à la fois trop et pas assez abstraite. Asma Mhalla n'examine qu'incidemment les contradictions qui pourraient la miner. Et elle passe très vite sur les réactions qu'elle engendre déjà aux États-Unis. Déclamatoire et très mécanique, sa vision manque par ailleurs de subtilité, sans ces intuitions qui marquaient l'œuvre de Baudrillard, un des « modèles » revendiqués par notre autrice…

Patrice Bollon



EXTRAIT

★★★☆☆

CYBERPUNK. LE NOUVEAU SYSTÈME TOTALITAIRE
ASMA MHALLA
208 P., SEUIL, 19 €

Asma Mhalla tombe gravement malade. Nous sommes en 2016 lorsqu'elle se voit alitée pendant plusieurs mois. *« Je me suis demandé si j'avais fait le tour de la vie ou si je me sentais de continuer. J'étais vraiment dans une condition physique très à risque, donc la question de la mort était là. Et j'ai décidé de continuer, je me suis dit, quitte à être condamnée à être alitée, autant en faire quelque chose : on y va à fond et on va prendre l'époque, son existence, et on recommence tout de zéro. »* Alors elle se met à lire avidement, à creuser, affiner sa culture, écouter des podcasts. C'est ainsi qu'elle découvre le travail de Bernard Harcourt, avocat et professeur de droit américain. Elle s'intéresse alors à ses réflexions sur la surveillance, l'exploitation des données personnelles et la technosurveillance. *« Je me suis dit qu'il y avait vraiment quelque chose de bizarre avec ce pays, les États-Unis, où tu as à la fois le pire des technologies, un enjeu démocratique énorme, parce qu'ils façonnent l'opinion publique, les connaissances et le savoir… Et c'est aussi le pays des gens comme Bernard Harcourt. J'ai donc gribouillé un papier qui s'appelle "Contre toute attente, la critique du numérique vient des États-Unis", et l'ai envoyé au* Huffington Post. *Ils le publient, Bernard Harcourt tombe dessus, et me contacte. Dingue. Ça ne pouvait arriver qu'avec un Américain ! »*

L'IA, CETTE PERTE DE TEMPS

Bernard Harcourt devient alors une sorte de mentor pour Asma Mhalla, qui l'accompagne lors de conférences, se forme aux sciences politiques, commence une thèse qu'elle soutient à l'EHESS. Elle tient à le préciser, son travail ne porte pas sur la tech : *« Je parle des nouvelles formes de pouvoir et de puissance ; et ceux qui détiennent aujourd'hui à la fois pouvoir et puissance sont les* big states *et les* big techs. *C'est cet enchevêtrement, cette alliance, qui m'intéresse. La redéfinition des concepts de souveraineté, de démocratie, de liberté, de droit, c'est ça, mon sujet. Je n'ai aucune fascination pour la tech, et d'ailleurs il va falloir vraiment qu'on arrête la fascination sur l'IA, qui maintient des narratifs et des effets de sidération qui nous font juste perdre du temps. »*

En 2024, Asma Mhalla publie son premier essai : *Technopolitique* paraît au Seuil, jouit d'un succès fulgurant et international, et propulse l'autrice sur tous les plateaux de télévision. Ce qui lui vaut, par moments, un retour aux préjugés. *« Certaines personnes*

DREW ANGERER/AFP

sont emmerdées par une femme qui parle fort, qui assume ses idées, qui prend de la place. Quand tu acceptes d'entrer dans l'arène publique, tu acceptes aussi ce prix. Je me suis souvenue des moments où je n'étais qu'un cerveau, dans le monde des affaires, et j'ai regretté cette période. » Puis elle se redresse : « *Mais je n'y ai pas passé trop de temps. Je suis une femme qui réfléchit, et vous allez vous habituer à ça.* »

Car pour Asma Mhalla, l'urgence, c'est la prise de conscience, qui passe par l'écrit, l'ouverture d'esprit, le fait de rester critique. Lorsque, le 13 juillet 2024, Donald Trump se fait tirer dessus, l'essayiste est effarée de constater qu'avant l'incident Kamala Harris ait pu être donnée gagnante. « *Ça n'a jamais été serré, jamais ! Ce n'est pas possible de nous raconter cette histoire-là parce qu'ils veulent y croire… Voilà comment on construit des aveuglements collectifs.* » Tel est le point de départ de *Cyberpunk*, essai à la première personne, qui interroge les nouvelles formes de pouvoir et de domination en les croisant avec les codes du genre cyberpunk. « *Je dis "je" en renouant avec le fait d'être femme étrangère. Demain, si on a ce système-là, les premières victimes seront des gens comme moi. Et l'histoire se répète, mais jamais tout à fait de la même façon. Donc j'essaie de comprendre pour qu'on arrive à combattre, sachant que j'ai très peu d'espoir sur le fait qu'il y a assez de braves. Mais écrire, c'est la première étape, c'est nommer, poser, armer. Et alors on ne peut plus dire qu'on ne savait pas.* »

> « La redéfinition des concepts de souveraineté, de démocratie, de liberté, de droit, c'est ça, mon sujet »

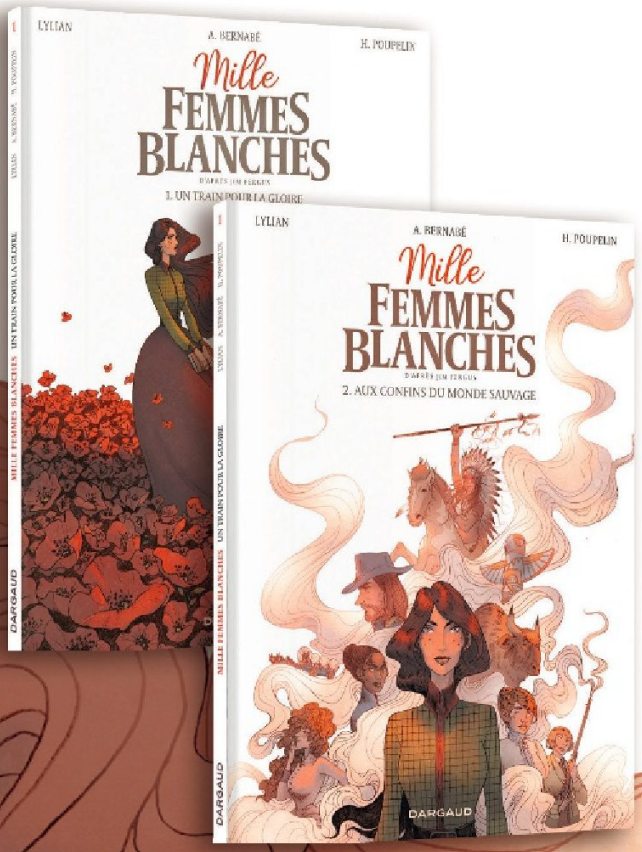
MALADE DE SON ÉPOQUE

Y a-t-il quelque chose de pessimiste dans cette posture ? Il pourrait effectivement survenir après la lecture de *Cyberpunk* une espèce de vertige : « Et maintenant ? Que faire de tout ça ? » Le livre, qui se clôt sur un manuel de survie cognitive, enjoint plutôt ses lecteurs à réaffirmer leur microsouveraineté. Car, revenue après avoir frôlé la mort, Asma Mhalla ne prêche pas une résilience aveugle, mais pose que « *nous sommes conditionnés à accepter de vivre malades sans la force de guérir* ». « *Parce que guérir, c'est céder aujourd'hui. C'est un virus qui s'infiltre par l'accoutumance, par la banalisation. Le début de régime de Trump est un cas d'école. Il commence les premières semaines par abaisser tous les seuils de l'inacceptable un à un. Au début tu prends un choc, puis tu t'habitues : ce sont des techniques de torture. Si guérir signifie s'aveugler, non il ne faut pas guérir. Il faut rester malade de son époque pour ne pas l'accepter.* »

Là où les IA réduisent les champs des possibles, segmentent et invisibilisent, Asma Mhalla cherche donc à élargir notre compréhension du monde. Pour elle, comprendre est le début de la réappropriation. « *Habiter le monde, c'est déjà savoir où tu mets les pieds, c'est la base. Et le livre, c'est l'antidote.* » ■

Margaux Morasso

Photos : Stéphanie Lacombe pour *Lire Magazine*



LYLIAN A. BERNABÉ H. POUPELIN

Mille FEMMES BLANCHES

D'APRÈS JIM FERGUS

Une nouvelle série adaptée du chef-d'œuvre de Jim Fergus, mis en scène entre originalité et fidélité. Un plaidoyer pour la liberté ; une ode à la vie !

May Dodd et ses amies poursuivent leur destin au cœur des vastes plaines de l'ouest Américain. Au cœur de leur périple éprouvant, May fait connaissance avec les femmes qui l'entourent. Alors qu'elles arrivent enfin à leur destination, les femmes rencontrent pour la première fois ceux avec qui elles vont débuter leurs nouvelles vies : les Cheyennes. Un monde inconnu et fascinant s'offre à elles.

TOMES 1 ET 2 AU RAYON BANDE DESSINÉE

DARGAUD

© Lylian - Bernabé - Poupelin / Dargaud Benelux (2025) – D'après l'œuvre originale de JIM FERGUS « One Thousand White Women », 1997

LE LIVRE À LIRE

BERNARD LEHUT

Chaque mois, notre chroniqueur-intervieweur discute avec un auteur dans l'actualité pour un podcast exclusif – dont nous vous proposons dans nos pages une version courte. Ce mois-ci, il s'est entretenu avec la lauréate du grand prix RTL-*Lire Magazine* 2023, GAËLLE NOHANT. Son nouveau roman, *L'Homme sous l'orage*, nous plonge dans le Sud-Ouest, en 1917. Avec un mystérieux peintre fuyant le front de guerre et demandant l'asile dans la maison d'un domaine viticole.

« J'explore, dans mes livres, toute la variété de la force des femmes »

En 1917, trois femmes et un déserteur réunis dans un huis clos qui bouleversera leurs vies. Voilà le dispositif haletant de *L'Homme sous l'orage*, mais parlez-nous d'abord du lieu qui l'abrite, le domaine de l'Esparre…

Gaëlle Nohant. C'est une propriété viticole avec un petit château dans le sud de la France que je connais bien car j'y ai passé mes vacances jusqu'à l'âge de 14 ans. Il appartenait à mon arrière-grand-mère. Le château est aujourd'hui quasiment à l'abandon.

Et qu'est-ce qui a fait germer, dans votre imagination, l'histoire de ce déserteur hébergé en cachette par la jeune fille du domaine ?

G.N. Un grand tableau qui occupait un mur entier du vestibule du château. Il était l'œuvre d'un peintre roumain accueilli là pendant la Grande Guerre. Il représentait plusieurs de mes aïeux dont mon arrière-grand-mère. Il y a un an et demi, je me suis souvenu que j'avais déformé cette histoire quand j'étais enfant. J'avais imaginé que mon arrière-grand-mère, jeune fille, avait caché un peintre déserteur. Je me suis dit que ce scénario était bien plus intéressant que la réalité et que j'avais envie d'en faire un livre !

Un livre traversé par un thème puissant, celui du courage…

G.N. Oui, mettre en scène un déserteur, c'est poser d'emblée la question du courage. Tout le monde voit en lui un lâche mais qui sait ce qu'il a vécu ? Qui connaît les circonstances de sa désertion ? Ce qui m'intéresse, c'est d'essayer de comprendre avant de juger. Mes personnages féminins sont confrontés également à cette question du courage et à son caractère transgressif. Elles apprendront à rejeter les injonctions qu'on veut leur imposer. J'ai aimé bousculer les hiérarchies, jouer avec toutes les conventions, qu'elles soient sociales, morales ou familiales.

Des femmes en quête de liberté, une constante chez vous. Peut-on vous qualifier d'écrivaine féministe ?

G.N. Ah oui, j'espère bien ! J'explore, dans mes livres, toute la variété de la force des femmes, leur faculté de s'adapter aux circonstances qui leur sont imposées, comment et à quel prix elles grignotent des pans de liberté.

***L'Homme sous l'orage* marque un tournant dans votre parcours. Vous nous aviez habitués à des récits amples, à intrigues multiples, brassant de nombreux personnages. Ici, vous proposez une trame épurée centrée sur quatre protagonistes. Pourquoi ?**

G.N. Je voulais creuser au plus profond l'intériorité et les contradictions qui constituent chacun des acteurs de cette histoire. Aujourd'hui, nous vivons dans un monde qui refuse la complexité, à commencer par celle des êtres. Le roman est le champ d'exploration idéal de cette complexité.

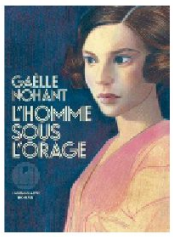
En quoi votre écriture s'est-elle adaptée à ce roman différent des précédents ?

G.N. J'ai cherché plus que jamais le mot juste et la simplification à l'extrême de la phrase tout en préservant le souffle et la poésie nécessaires à l'histoire. Je me méfie de l'esbroufe. Mon ambition est de me faire la plus invisible possible au profit de mes personnages.

Plus largement, quelle fonction attribuez-vous à la littérature ?

G.N. En nous mettant dans la peau de personnes différentes de nous-mêmes, la fiction romanesque nous permet de sortir de notre point de vue étriqué sur le monde et la vie, de partir à la rencontre des autres et de produire ce que Robert Desnos appelait « l'énergie du bonheur ». ■

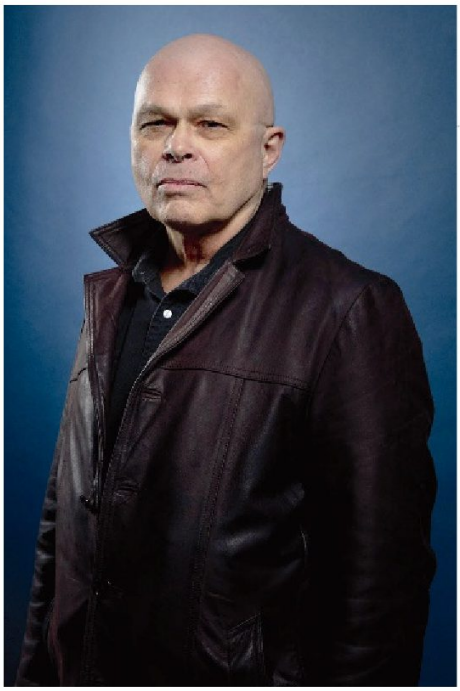
Propos recueillis par B. Le.



★★★★☆
L'HOMME SOUS L'ORAGE
GAËLLE NOHANT
348 P., L'ICONOCLASTE, 21,90 €

➔ Retrouvez l'intégralité de l'entretien dans le podcast de Bernard Lehut, disponible sur nos réseaux sociaux et sur ouest-france.fr (à partir du 25 septembre).

AUDREY SOVIGNET - ÉDITIONS DE L'ICONOCLASTE



66

PIERRE JOURDE
LES CLOWNS DU SPECTACLE

88

JOAN DIDION
L'AMÉRIQUE SUR LE DIVAN

LE CAHIER CRITIQUE

92

LES VISAGES DE LA MÉMOIRE SELON **ÉTIENNE DAVODEAU**

98

LE RÉGIME DE VICHY VU PAR **LAURENT JOLY**

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - KATHLEEN BALLARD, LOS ANGELES TIMES/CREATIVE COMMONS - ETIENNE DAVODEAU/FUTUROPOLIS, 2025 - WIKIPEDIA

PIERRE JOURDE

Un cirque passe

Souvent associé à diverses polémiques, cet écrivain inclassable livre avec *La Marchande d'oublies* l'un des romans français les plus ambitieux et saisissants de cette rentrée. Portrait d'un mal-aimé, qui l'a certes parfois un peu cherché… mais qui mérite d'être lu !

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

La rentrée littéraire, c'est le cirque. Et ce, bien au-delà des chapiteaux sous lesquels les auteurs signent leurs ouvrages, lors des divers salons. On se gardera bien d'avancer qui joue les dresseurs de lions, les écuyères, les lanceurs de couteaux ou les acrobates – ne parlons même pas d'un quelconque Monsieur Loyal. Toujours est-il que Pierre Jourde ne risque pas, a priori, de camper les augustes, lui qui n'a pas franchement fait rire (ou très jaune) une grande partie de la République des lettres.

D'origine auvergnate – même s'il a grandi en banlieue parisienne –, cet agrégé de lettres modernes s'est tourné comme tant d'autres vers l'enseignement. Au collège, puis à l'université, après une thèse de doctorat dans laquelle il analysait les univers de Gracq, Tolkien, Borges, Michaux et Thomas More – publiée sous le titre *Géographies imaginaires*. Mais c'est un autre essai qui le fit connaître à un large public : *La Littérature sans estomac*. Salué par le prix de la critique de l'Académie française en 2002, ce pamphlet égratignait volontiers quelques auteurs en vue. Un ouvrage édité par feu la maison L'Esprit des péninsules, tenue par un certain… Éric Naulleau. C'est avec ce dernier qu'il signa, l'année suivante, *Petit déjeuner chez Tyrannie*, où le duo s'en prend à la direction d'alors du *Monde des livres*. Un véritable pavé dans la mare, qui trouva un prolongement ludique et potache avec un pastiche du Lagarde et Michard, *Le Jourde et Naulleau*, où nos deux trublions descendent joyeusement d'autres fausses valeurs contemporaines (à leurs yeux), parmi lesquelles Christine Angot et Camille Laurens – désormais jurées Goncourt ! Voilà qui n'aidera pas forcément le Pierre Jourde romancier à être un jour distingué par le plus célèbre des prix littéraires français. Et c'est bien dommage car, derrière le polémiste, il y a un auteur à l'univers riche et singulier, aux évidentes qualités stylistiques aussi. Même si le scandale rattrape parfois cet amoureux de Huysmans, jusque dans ce pan de son œuvre, mêlant également récits, poésie et romans.

SPECTACLE DE CHAIR ET DE FEU

Certains se souviennent peut-être de la fureur des habitants du village de Lussaud, qui s'étaient reconnus dans *Pays perdu* et qui s'en sont pris physiquement à l'écrivain et à sa famille… Des drames, il en a connu, en particulier le plus terrible : la mort de son fils Gabriel, qui lui inspira le poignant *Winter is coming*. On pourrait également s'attarder sur les remarquables *Festins secrets* ou *Paradis noirs*, mais nous revient plus volontiers les fulgurances de l'énorme fresque fantastico-politique *Le Maréchal absolu*, parue en 2012, dont l'ambition et la puissance littéraires ont complètement échappé aux jurés des divers grands prix d'automne. L'histoire va-t-elle se répéter cette année avec un roman de la même ampleur, *La Marchande d'oublies* ?

L'intitulé rappelle une photographie de René Magritte (« La Marchande d'oubli »), montrant sa femme sur le sable, avec une pipe sur la tête. D'ailleurs, chez Jourde, il est question – au pluriel – de l'« oublie », avec un « e ». Soit une sorte de petite gaufre plate « *croustillante et légère* ». Et donc, une petite vendeuse qui déclame, comme une litanie : « *V'là le plaisir ! N'en mangez pas mesdames, ça fait grossir ! N'en mangez pas messieurs, ça fait mourir !* » L'histoire littéraire se révèle parfois affaire de pâtisserie, à l'image de la fameuse madeleine de Proust – laquelle relève également de la mémoire. Et, en creux, de l'oubli (sans « e »). Jourde le sait mieux que quiconque, à travers ces quelque 600 pages où il nous plonge dans la seconde moitié du XX^{e} siècle, à travers l'histoire d'une famille de clowns acrobates anglais, les Helquin (inspirée par une dynastie bien réelle, celle des Hanlon Lees). Ceux-ci proposent ainsi, d'une ville à l'autre, leur

spectacle de chair et de feu, dont l'ambiance volontiers macabre est plébiscitée par le public. Dans cette atmosphère de cour de miracles, entre mystère et monstruosité, on suivra le parcours de ces quatre frères artistes et de leur sœur Thalia. Celle-ci quittera la fratrie en compagnie de Charles Louvel, un ancien médecin aliéniste. Les chapitres oscillent entre l'histoire de celle qui est partie et celle de l'un des frères, Alastair, dit « Punch », aux sombres désirs et non moins obscurs desseins.

Au-delà de la magistrale description d'un monde lugubre et foisonnant, Pierre Jourde compose un grand puzzle de voix, qui fait remonter les souvenirs – reconstitutions artificielles de la réalité ou pures inventions, allez savoir… Au fil des pages, c'est une œuvre monstre qui se dessine, sorte de *« roman-feuilleton, avec des créatures maléfiques et des méchants terrifiants »* combiné à une méditation philosophique et psychanalytique. Loin des modes du moment et des désirs de réel direct, *La Marchande d'oublies* avance en kamikaze comme un grand barnum littéraire qui convoque – consciemment ou pas – les fantômes de Shakespeare, Hugo, Baudelaire, Dickens, Rabelais, Proust, Jung, Schopenhauer, Huysmans, Krasznahorkai, Modiano ou même… les frères Goncourt! Cet appétit de littérature, généreux et communicatif malgré une certaine austérité, rappelle toute la puissance de la fiction, du roman, et la nécessité de se rendre chez le libraire. Ce si essentiel marchand de souvenirs… ■

Baptiste Liger

★★★★★
LA MARCHANDE D'OUBLIES
PIERRE JOURDE
656 P., GALLIMARD, 25 €

Destin d'exilés

La Canadienne AGNÈS GRUDA nous offre elle aussi une fresque ambitieuse autour d'une famille sur plusieurs générations et différents continents.

Lauréate du prix Stanislas 2025, Agnès Gruda signe une saga familiale palpitante au cœur des bouleversements de l'Histoire. À la maternité de Varsovie, Nina Gutkowska et Pola Ulman fêtent le même événement, elles viennent d'accoucher à quelques heures d'intervalle. Les bambins, Ewa et Adam, sonnent déjà l'annonciation curieuse d'un monde qui mute. Une expérience qui lie solidement les deux femmes et leurs familles respectives. En 1953, le décès de Staline est une déflagration dans ce tableau, laissant l'avenir du pays plein de zones d'ombre et de questionnements sans réponses. Aux familles Gutkowski et Ulman se joignent les Kaminski et les Rotfeld pour bientôt se séparer aux quatre coins du globe. *Ça finit quand, toujours?* est un puzzle vertigineux à assembler pour comprendre toutes les nuances de l'exil. ■

Marie Jouvin

★★★★☆
ÇA FINIT QUAND, TOUJOURS ?
AGNÈS GRUDA
560 P., LES ÉQUATEURS, 23 €

FRANÇOIS COUTURE/ÉDITIONS DES ÉQUATEURS

© J.-L. Bocquet, Edith / Dargaud Benelux (Dargaud Lombard S.A.), 2025

Une nouvelle adaptation des romans durs de Georges Simenon

par Edith et Bocquet

Dans les brumes du plat pays, l'âme humaine révèle ses noirceurs.

1931, Belgique. À la mort de son père, Edmée doit quitter Bruxelles et aller vivre chez ses cousins, au cœur de la Flandre. Entre attirance et répulsion, entre lourds secrets et jeux de séduction ambigus, la trouble atmosphère qui baigne la maison du canal ouvre la voie à un drame que rien ni personne ne pourra empêcher.

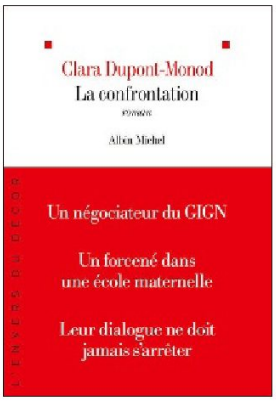
DARGAUD AU RAYON BANDE DESSINÉE

Clara Dupont-Monod

La Confrontation

Négociateur confirmé du GIGN, Émile Lazo est convoqué en urgence pour une prise d'otages dans une maternelle. Une situation périlleuse, à laquelle le héros de *La Confrontation* est parfaitement préparé. Mais l'affaire prend une drôle de tournure quand le personnage imaginé par la romancière-éditrice-journaliste Clara Dupont-Monod apprend que le mystérieux Américain, qui retient les dix-neuf enfants et leur institutrice dans leur salle de classe, prétend être Elon Musk, l'homme le plus riche et le plus puissant du monde. Persuadé qu'il s'agit là d'une mauvaise blague menée par un dangereux illuminé, Émile entre en contact avec le preneur d'otages pour découvrir sa véritable identité et entendre ses revendications. Et ce qu'il a à dire n'est pas fait pour le rassurer. S'il a choisi cette école en particulier, c'est parce que L'Aurore, comme on l'a nommée, dispense un enseignement unique qui abolit purement et simplement le numérique. Un choix radical capable, selon lui, de décupler le cerveau des enfants – une hérésie à l'heure de l'intelligence artificielle où le seul moyen de lutter contre la toute-puissance des algorithmes est de renouer avec notre animalité. Face à ce discours obscur, paradoxal d'où n'émerge aucune demande concrète, l'inquiétude grimpe. D'autant qu'en parallèle l'enquête sur l'identité du forcené piétine. Le grand magnat de la tech s'est retiré du monde après son éviction du gouvernement Trump et une mauvaise blague sur les réseaux sociaux. Impossible donc d'écarter totalement cette piste. Pire, après réécoute des échanges téléphoniques, une de ses ex-compagnes en est persuadée, la police est bel et bien confrontée à un Elon Musk qui aurait totalement dévissé. Dans quelle affaire de fou Émile Lazo vient-il de tomber ? Comment parviendra-t-il à s'en dépêtrer ? ■

Léonard Desbrières



LA CONFRONTATION
CLARA DUPONT-MONOD
180 P., 17,90 €. COPYRIGHT ALBIN MICHEL.
EN LIBRAIRIES LE 1er OCTOBRE.

OLIVIER ROLLER/ALBIN MICHEL

BIO EXPRESS

1997
À 24 ans, Clara Dupont-Monod devient grand reporter pour le magazine *Marianne*. Le début d'une longue carrière journalistique qui la conduira sur les antennes de RTL, de Canal+, et surtout de France Inter.

2000
La Folie du roi Marc, son deuxième roman, qui met en scène le mari oublié d'Yseut, ouvre la voie à toute une série d'exofictions historiques comme *La Passion selon Juette* ou *Le roi disait que j'étais diable*, roman sur les traces d'Aliénor d'Aquitaine.

2021
Elle triomphe avec son huitième roman, *S'adapter*, récit déchirant de l'arrivée d'un enfant handicapé dans une famille. Sélectionné pour le prix Goncourt, le livre remporte finalement le prix Femina et le Goncourt des lycéens. Clara Dupont-Monod est par ailleurs directrice littéraire chez Buchet-Chastel.

« Bonjour. Je m'appelle Émile. Je suis du GIGN. J'ai été contacté parce que vous avez pris en otage une classe de maternelle, moyenne section, c'est-à-dire dix-neuf enfants âgés de quatre ans. Vous confirmez ?

— Oui.

— Comment vont-ils ?

— Bien.

— Où sont-ils actuellement ?

— Assis en cercle autour de la maîtresse.

— Ils sont calmes ?

— La maîtresse leur a proposé le jeu du silence.

— Ok. Je vais discuter avec vous, d'accord ?

— Vous êtes dans l'école ?

— Dans la cantine. Juste à côté. Je suis assis parmi des chaises toutes petites et des tables très basses. Avez-vous une arme ?

— J'ai surtout dix-neuf enfants et une institutrice.

— Très bien. Commençons par le début. Vous dites que vous êtes Elon Musk. »

Ce matin de printemps, je me trouvais à Versailles, à la base. J'étais de permanence à la section d'alerte. C'est tombé sur moi.

Il s'agissait d'une prise d'otages dans l'école maternelle de Vernet-sur-Seine, à dix kilomètres de Paris, par un individu étranger, visiblement américain.

Il parlait donc anglais. Moi aussi.

Le branle-bas s'est mis en route, classique. Je suis formé pour le calme. J'ai vérifié et enfilé mon équipement, suis monté dans le camion avec le coach, le coordinateur et le chef de section. Malgré les sirènes, nous étions concentrés. Ils m'ont passé le Modop et les premières informations. Plan et caractéristiques de l'école, profils du directeur, des enseignants, des familles, position des tireurs, traitement médical et besoins spécifiques de certains enfants. Nous connaissions la procédure. L'ambiance aussi, celle d'une prise d'otages avec des gamins. C'est particulièrement électrique, et nous savons très bien les pièges de l'affect quand il s'agit d'enfants. Mais nous savons aussi la rationalité propre des gestes qui s'enchaînent, le lest des consignes, la sauvegarde que représentent notre devise et notre formation. Nous sommes concrets, pragmatiques. Terriens. Cela nous sauve. Car si je suis honnête, cette hygiène du réel m'est aussi bénéfique qu'aux otages.

Mais j'en viens, bien sûr, à l'info principale, aussi cocasse que fondamentale, puisque, à l'instant où je parle, les conséquences ont fait le tour du monde : le forcené disait être Elon Musk.

Bien, ai-je pensé. J'ai négocié seize situations de crise. Ce cas de figure, je ne l'avais pas encore expérimenté. Le dingue qui prend l'identité d'une star… Inédit. Alors, si la négociation est un pas de deux, à moi de découvrir le danseur.

Une fois sur place, chacun connaissait son rôle. Le coach est allé vers les parents ; le coordinateur a pris contact avec la Police judiciaire, et le chef de section s'est rapproché du commandement. La cellule internationale était en train de discuter avec le FBI. Les médias n'étaient pas encore arrivés. C'était la seule bonne nouvelle de la journée.

J'ai salué la hiérarchie, les élus, le préfet. Les ministres étaient en route. Bref, tous ceux que j'appelle « les costumés ». Ils avaient la mine grave. La mine qui annonce : « Je veux des résultats vite. » Qui demande : « Intervenez rapidement. » Et aussi : « Soyez aussi bons que le RAID. » Et personne n'a l'air de se souvenir que le RAID appelle un preneur d'otages « l'ennemi ». Nous, nous parlons d'« adversaire ». Je dis ça, je dis rien.

Nous avons attendu que les équipes d'assaut soient prêtes. Puis nous avons empoigné les mallettes d'équipement et sommes entrés silencieusement dans l'école, direction la cantine. Sous ma cagoule, j'ai flairé l'atmosphère typique, une odeur tiède de caoutchouc et de soupe, l'air assourdi par le lino, enveloppé du ronronnement des cuisines. « Lumière », a soufflé le chef. Les dalles du plafond se sont successivement allumées, comme si le ciel pavait un chemin. Sans bruit, nous avons installé le matériel sur la table des instits, de taille normale par rapport aux dizaines de mini-tables et chaises autour de nous.

LE DINGUE QUI PREND L'IDENTITÉ D'UNE STAR… INÉDIT. ALORS, SI LA NÉGOCIATION EST UN PAS DE DEUX, À MOI DE DÉCOUVRIR LE DANSEUR

Je me suis assis.

Une négociation, c'est 50 % de non-verbal, 40 % de paraverbal, 10 % de verbal. Parce que le forcené était retranché dans la classe, qu'il avait baissé les stores prévus pour la sieste, je savais que, dans un premier temps, ma capacité de négociation serait privée du non-verbal. Coupée de moitié. En revanche, la menace restait 100 % entière, surtout si l'adversaire détenait une arme, voire des explosifs.

J'ai rassemblé mes forces, convoqué mes ressources. Je suis négociateur parce que les mots sont mes armes. Mais je débarque en paix. Tout l'exercice se résume à marcher au bord d'un précipice. La recherche de l'équilibre est si pointue que je pourrais me reconvertir en funambule dans un cirque. Il s'agira de susciter la sympathie sans devenir un ami ; de comprendre une logique sans la valider, de l'infléchir sans la condamner. Le forcené devra se sentir compris, mais pas aimé. À moi de générer la confiance. Ai-je précisé que l'espace le long du gouffre était étroit ?

Le coach a déplié les pieds de son tableau Velleda, disposé soigneusement ses gros feutres de couleur. Il veillerait à ne jamais faire entendre sa voix, me glisserait des papiers avec des questions, noterait les réponses sur le tableau, ses impressions, les renseignements, vérifierait mon état de fatigue, me signalerait le temps.

Il m'a tendu un casque et un micro reliés au téléphone. Le coordinateur et le chef se tenaient à l'arrière.

J'ai inspiré, levé le menton. Sur le mur, face à moi, une •••

grande affiche montrait un lapin dévorant une banane, avec la phrase : « Tes vrais amis, ce sont les fruits. »

J'étais prêt à travailler.

« Elon Musk, donc. »

Il lâche un petit rire. Un rire presque féminin, légèrement flûté.

« Bien. Nous allons partir du principe que vous êtes Elon Musk. Comment vous sentez-vous ?

— Très en forme. Merci. Je reviens du Salon Viva-Tech, que j'ai trouvé parfait. Programmation et intervenants de qualité, public envoûté, manifestations à l'extérieur contre moi, bref, le meilleur de la France. J'ai été très honoré de pouvoir m'exprimer à la tribune, il s'agit quand même du rendez-vous mondial de la tech.

— Formidable. Dites-moi, si vous aviez voulu tuer ces enfants, vous l'auriez fait. Mais vous les gardez près de vous. Ils serviront donc de monnaie d'échange, arrêtez-moi si je me trompe.

— …

— D'autre part, vous êtes l'homme le plus riche de la planète. Vous pouvez obtenir ce que vous voulez. J'en conclus que ces enfants vous servent à demander quelque chose que votre fortune ne peut pas vous fournir.

— Vous concluez bien.

— Et donc ?…

— Holà, directement dans le vif du sujet ! Mais évidemment, je suis bête : nous sommes cloîtrés dans un espace ouaté, celui de la petite enfance. Il y a de grands coussins par terre, des bacs à livres avec des angles arrondis. On ne se rend plus compte. On oublie la brutalité du dehors. À l'extérieur, c'est la panique, on m'a envoyé le GIGN, tout le monde s'affole, forcément, Émile, je comprends, vous attaquez par la face Nord, direct, sans préambule. Vous *êtes* l'extérieur.

— En effet. Pour discuter de l'ambiance à VivaTech, nous boirons un verre la prochaine fois, dans un bar ouaté, avec des poufs et des angles ronds, si c'est votre souhait. Inutile de prendre une école en otage pour ça.

— J'adorerais. Hélas, je crains que ça ne soit impossible dans l'immédiat, car j'ai des projets un peu plus grands qu'un verre dans un bar à coussins. »

La pression du coach sur mes épaules dit : « Tout doux. » J'attaque trop fort.

« Quels sont vos grands projets, justement ?

— Émile, vous le savez très bien, on vous a transmis les renseignements : nous nous trouvons dans une école pilote, pompeusement appelée L'Aurore. Je dis « pompeusement » car j'ai un problème avec les noms. J'en suis conscient. Je tape toujours à côté. Tesla évoque un médicament gastrique. SpaceX, un manège de foire à petit budget. Neuralink, un programme d'alphabétisation allemand. Et X, à la place de Twitter, fleure bon le porno discount. J'ai donné à mes enfants des chiffres en guise de prénoms, pour leur éviter une identité en forme de fardeau. »

Le coach me glisse une feuille avec les noms des enfants d'Elon Musk. En effet, c'est une succession de chiffres et de lettres, qui ressemblent à un tableau d'aéroport. ■

L'INFO EN PLUS

■ Dire que Clara Dupont-Monod est issue d'une grande famille est un euphémisme. En remontant son ascendance jusqu'au Moyen Âge, on trouve tout simplement Louis IX, dit Saint Louis, roi de France, et Henri II, roi d'Angleterre. Quant à sa branche familiale, descendant directement de Jean Monod (1765-1836), grande figure du protestantisme, elle rassemble ce qui se fait de plus brillant dans tous les pans de la société, du scientifique naturaliste Théodore Monod *(photo)* au critique d'art Maximilien Vox, ses grands-oncles, en passant par ses cousins éloignés, l'historien Jean-Noël Jeanneney et le réalisateur Jean-Luc Godard.

BERNARD QUIRINY

Les fantômes du 70 bis

Croyez-vous au génie des lieux ? Faites-vous partie de ces gens qui ne peuvent pas s'empêcher d'être un peu émus quand ils se trouvent à l'endroit précis où s'est déroulé tel événement historique, où tel artiste a vécu, où l'Histoire a laissé une trace ? Certains points du territoire sont de véritables boîtes à souvenirs, des points de rencontre où se mêlent des célébrités de toutes les époques, dispersées dans le temps, réunies dans l'espace. L'un de ces spots se situe au 70 bis, rue Notre-Dame-des-Champs, dans le 6e arrondissement de Paris. Il s'agit d'une maison entourée d'ateliers d'artistes, construits au début du XIXe siècle par la famille Toulmouche, qui compta dans ses rangs le peintre Auguste Toulmouche. L'un de ces ateliers fut occupé par son confrère Jean-Léon Gérôme, qui y organisa quelques fêtes où parurent George Sand, Théophile Gautier, Tourgueniev et Berlioz. Au début des années 1860, le peintre Charles Gleyre y possédait un atelier que fréquentaient des débutants nommés Monet, Sisley, Bazille, Renoir. Dans une petite bâtisse du même ensemble, un peu en retrait, le romancier et feuilletoniste populaire Xavier de Montépin écrivit *La Porteuse de pain*, grand succès du XIXe siècle. Au 70 bis encore a vécu Frederik Hendrik Kaemmerer, peintre hollandais, propriétaire d'une collection d'habits du Premier Empire que récupérera Sarah Bernhardt après sa mort. On y croise aussi Stevenson et, plus tard, Ezra Pound, qui habite là de 1921 à 1924, avec sa femme.

C'est par Pound, précisément, que Christian Mazzalai, le guitariste du groupe Phoenix, a découvert le 70 bis. Sorti d'un studio tout proche, il tombe sur une dame arrêtée devant la porte, qui lui explique être la fille du poète, et qui lui dévoile l'histoire du lieu. Intrigué, Mazzalai se lance dans l'enquête, embarquant avec lui son ami Modiano : les voilà partis dans l'aventure *70 bis, entrée des artistes*, à la recherche d'indices, de cartons d'archives, de vieilles photos, de coupures de journaux, de petites annonces d'époque, tout ce qui peut les renseigner sur l'histoire du 70 bis où se sont croisés tant d'artistes, déroulés tant de drames, décidés tant de destins. La sculptrice irlandaise Nuala O'Donel y met fin à ses jours. Le peintre américain Thomas Alexander Harrison y peint des marines, ignorant qu'il sera bientôt le modèle de l'Elstir de Proust. Le poète belge Henri Michaux y séjourne avec sa compagne Marie-Louise, en 1943 ; sans compter le peintre japonais Tanaka, la comédienne martiniquaise Aïcha, l'illustrateur Gus Bofa. Par contamination, c'est toute la rue Notre-Dame-des-Champs qui semble être accueillante aux arts : Camille Claudel vécut au 117, Courbet au 83, Hemingway au 113. Qui sait quels artistes inconnus elle abrite aujourd'hui ? Avec son mélange de prose sobre et de fac-similés, le livre opère comme une capsule à voyager dans le temps, du Second Empire aux années 1960, à la recherche des innombrables artistes qui poussèrent la porte du 70 bis, devenus des fantômes. ■

UNE CAPSULE À VOYAGER DANS LE TEMPS, DU SECOND EMPIRE AUX ANNÉES 1960

EXTRAIT

★★★★★

70 BIS, ENTRÉE DES ARTISTES

PATRICK MODIANO, CHRISTIAN MAZZALAI

208 P., GALLIMARD, 25 €.

EN LIBRAIRIES LE 2 OCTOBRE.

AUDREY SOVIGNET

Dominique Bona.

Catherine Millet.

DOMINIQUE BONA ▪ CATHERINE MILLET

L'inconscient en héritage

L'académicienne revient sur la figure paternelle d'Arthur Conte; la sulfureuse autrice de *La Vie sexuelle de Catherine M.* évoque la disparition de sa mère: deux récits où l'intime, mis à nu, prend des accents d'analyse.

Mettre à distance le sujet parental et s'y confronter avec une sincérité sans faille : voilà des qualités que l'on peut attendre de récits qui s'aventurent sur le terrain psychanalytique. Pour Catherine Millet, c'est déjà s'inscrire dans la continuité d'une œuvre autobiographique qui ne s'est pas distinguée par son épanchement émotif, mais plutôt pour son ton clinique, quoique imagé, y compris quand il s'agit d'évoquer ses premières années (*Une enfance de rêve*). Pour Dominique Bona, l'exercice, sous l'égide de Freud, semble plus ardu, tant le lien entre sa biographie et celle de son père est manifeste : « *Un mimétisme fatal m'amenait au même âge sur son propre terrain. J'étais téléguidée ! Ce phénomène psychanalytique aurait dû m'inquiéter.* »

Avant d'étudier à la Sorbonne la littérature médiévale et « *les fées et les sorcières dans la littérature des XIIe et XIIIe siècles* », la future romancière avait déjà, enfant, entendu à table les récits merveilleux de son père. Arthur Conte, député des Pyrénées-Orientales, historien prolifique et journaliste volubile, patriarche à la fois lointain et solaire, peuplait ses histoires de créatures enchantées qu'il enjolivait à la manière méridionale. Ces veillées improvisées faisaient des repas familiaux de véritables scènes d'enchantement, où il s'inventait Wisigoth et léguait à sa fille l'une des matrices de son imaginaire de conteur oral. Bona restitue cette enfance catalane au milieu des vignes, des corneilles et des chants populaires, où la forteresse de Salses se métamorphose en château arthurien.

Mais si *Le Roi Arthur* sonne au début comme un exercice d'admiration, il finit par glisser vers un portrait plus critique. Le père adoré apparaît aussi macho, aimant d'un « *amour possessif, égoïste et passionné* ». Derrière l'éclat du tribun et du conteur né, se dessine la figure d'un homme peu soucieux de l'émancipation des siens. Dominique Bona, biographe chevronnée de Zweig, Morisot, Malraux ou Valéry, ne s'abandonne jamais totalement à l'idéalisation : elle expose ses contradictions, et jusqu'aux failles stylistiques de son père.

Certaines digressions auraient mérité des coupes – quand elle s'attarde par exemple sur Louis XVI tel que son père l'écrivait, ou sur l'usage de la crème solaire –, mais sa langue généreuse emporte tout, capable de transformer un paysage du Roussillon ou un souvenir d'enfance en tableau incandescent. *Le Roi Arthur* n'est pas qu'un autoportrait filial : il dit aussi comment une voix d'écrivain s'affirme dans l'ombre de celle qu'elle cherche à dépasser.

DES DESCRIPTIONS QUI GLACENT ET QUI FASCINENT

Avec Catherine Millet, on entre tout à coup dans une atmosphère où le soleil s'efface et où l'on a bien souvent l'impression de se retrouver soi-même dans une chambre

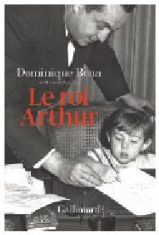
FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - PASCAL ITO/FLAMMARION

froide. La mère, Simone Émonet, s'y impose par l'absence : un suicide dont la fille peine à s'émouvoir et dont elle n'adoucit pas plus la brutalité. Millet, fidèle à elle-même, se garde de pathos. Elle décrit la maladie, l'hospitalisation, l'acte fatal, avec une netteté qui glace autant qu'elle fascine. Les pages consacrées à cet événement sont d'une intensité rare.

Mais *Simone Émonet* ne se réduit pas à ce récit terminal. Millet fait ressurgir sa mère dans des épisodes en apparence anodins, qui prennent rétrospectivement valeur de fragments prophétiques. Ainsi cette visite à « La Fabrique », haut lieu de la bohème parisienne, où la mère discrète, mise en plis soignée, se retrouve face à Klaus Rinke et Joseph Beuys : scène cocasse et improbable, qui éclaire fugitivement le récit. À d'autres moments, l'écrivaine retrouve ses vieilles lunes, comme lorsqu'elle justifie les gifles infligées par son père à sa mère en invoquant « *l'hystérie* » de cette dernière. Ce réflexe pavlovien de relativiser la violence masculine la fige un instant dans sa propre caricature. Mais la dissonance s'efface vite : l'analyse reprend le dessus, et l'on retrouve la subtilité d'écriture.

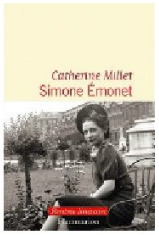
Plus que des souvenirs fragmentaires, Millet façonne une véritable galerie constituée de statues de sa psyché, comme lorsqu'elle dépeint sa mère en « *gros ange noir* » au « *visage en suspens dans l'espace* ». Elle va jusqu'à disséquer la lettre d'adieu laissée par cette dernière, soulignant ses « *expressions toutes faites* » avec ironie. La singularité de l'écriture tient à ce geste : refuser la consolation, repousser la sentimentalité, pour faire du vécu le lieu d'une expérimentation libre. Et si les passages sur l'art contemporain, la Nouvelle Garde ou la vie communautaire paraissent usés à la corde, dévitalisés du fait d'avoir été largement exploités dans d'autres livres, on se laisse emporter par cette obstination à ramener chaque détail à sa juste place. Ces statues mentales qu'elle érige, au-delà du seul destin maternel, provoquent chez le lecteur l'irruption de ses propres signifiants enfouis : signe qu'un tel récit touche à l'universel. ■

Simon Bentolila



EXTRAIT

★★★★☆
LE ROI ARTHUR
DOMINIQUE BONA
352 P., GALLIMARD, 22€



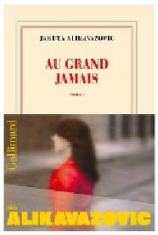
EXTRAIT

★★★☆☆
SIMONE ÉMONET
CATHERINE MILLET
176 P., FLAMMARION, 19€

L'art de perdre (et de transmettre)

Plus qu'un roman sur la mère, *Au grand jamais* interroge les mystères et les silences que l'on nous transmet et qui nous constituent. Tel ce « *don de famille* », aux contours flous, dont Jakuta Alikavazovic aurait hérité. Tel aussi ce poème que la mère de l'écrivaine, autrefois poétesse visionnaire en Yougoslavie, a dû retirer de son recueil sous peine de s'attirer les foudres du régime. Le récit est hanté des présences fantomatiques de la mère, qui meurt au début du livre, de ses poèmes, et de son pays d'origine, qui n'existe plus. Pourquoi cette femme, battante et passionnée, a-t-elle cessé d'écrire en arrivant en France ? Elle qui a appris, en gardant les enfants des bourgeois de Paris, à reproduire leurs gestes et leur langage a abandonné ce qu'elle était profondément afin que sa fille puisse s'accomplir. L'exil est un art de perdre, nous dit ce roman grave et beau comme une peinture d'Edward Hopper. ■

Gladys Marivat



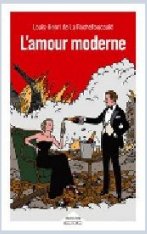
★★★★☆
AU GRAND JAMAIS
JAKUTA ALIKAVAZOVIC
256 P., GALLIMARD, 20,50 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE
par Baptiste Liger

La pièce manquante

Il est parti. En effet, notre camarade Louis-Henri de La Rochefoucauld n'écrit plus dans ces pages. L'ancien spécialiste des « univers » des écrivains – qui s'occupe désormais des pages « livres » de *L'Express* – ayant quitté le bateau *Lire*, on peut enfin dire tout le bien qu'on pense du romancier. On s'était beaucoup amusé avec le Louis XVI version « Hibernatus » de *Châteaux de sable* et on avait été bluffé par ses *Petits Farceurs*, variation balzacienne contemporaine sur les milieux de l'édition et de la presse branchée. Notre homme a un ton bien à lui – où le drame n'est jamais loin du rire jaune –, le sens de la formule et du raccourci, et une belle fluidité d'écriture. On retrouve toutes ces qualités dans *L'Amour moderne*, intitulé qui rappelle une célèbre chanson de David Bowie. Mais qui pourrait être aussi le titre d'une pièce commandée par Michel Hugo, ex-producteur de cinéma et ministre de la Culture, à ce diable d'Ivan. Une sacrée opportunité pour cet « *incapable notoire* » (ou presque), issu d'une grande famille de Russie. Salué par le prix Médicis, il est devenu dramaturge à succès. Mais la commande a une raison : elle est destinée à relancer la carrière de l'épouse de Michel Hugo, Albane. Cette dernière, malgré elle, rappellera à Ivan l'un des pires moments de sa vie : l'assassinat par son père d'un de ses camarades de CM2, Alexis… Il y a là un curieux mélange de férocité et de mélancolie dans cette chronique sociale qui se révèle plus universelle qu'elle n'en a l'air. Notamment avec des interrogations comme celle-ci : « *Prendre une sole meunière au Lutetia, est-ce que c'est de gauche ?* »



★★★☆☆
L'AMOUR MODERNE
LOUIS-HENRI DE LA ROCHEFOUCAULD
256 P., ROBERT LAFFONT, 20 €

ET AUSSI...

★★★★☆
PERPÉTUITÉ
GUILLAUME POIX
332 P., VERTICALES, 22 €

Des êtres pétris de paradoxes, une tension extrême à peine contenue par l'infinité des procédures, de rares moments de détente qui confinent à la grâce, le sentiment constant de tout un monde au bord du précipice : Guillaume Poix a saisi combien l'existence du personnel pénitentiaire d'aujourd'hui était romanesque sans qu'il y ait besoin de forcer le trait. Sa langue puissante et volontiers lyrique porte le récit à la fois palpitant et très documenté d'une nuit presque ordinaire. Un tour de force. **A.F.**

★★★★☆
TAMBORA
HÉLÈNE LAURAIN
192 P., VERDIER, 18,50 €

***Tambora* est sans doute ce que vous lirez de plus juste sur la maternité quand elle se confronte à la violence du monde médical, et du monde tout court. La narratrice, mère d'une petite fille, apprend que son fœtus, sur lequel elle projetait mille rêves, est mort dans son ventre. On appelle cela une fausse couche silencieuse. Un phénomène très répandu mais tu, comme à peu près tout ce qui concerne le corps des femmes et les épreuves qu'on lui impose. La poésie, heureusement, permet d'interroger ce silence. Splendide.** **Gladys Marivat**

★★★☆☆
NOURRICES
SÉVERINE CRESSAN
272 P., DALVA, 21, 50 €

Le lait maternel est dans ce (premier) roman le socle économique de tout un village. Sylvaine a à peine le temps d'allaiter son fils qu'elle doit nourrir une enfant de la ville. Cette dernière meurt et Sylvaine, qui en trouve une autre dans la forêt, échange les bébés pour taire l'accident. À la lisière du fantastique, Séverine Cressan nous plonge dans un monde intemporel où les secrets de ces nourrices, mères invisibles, et la vie sont intrinsèquement liés. **G.M.**

CAMILLE BORDAS

Mention assez drôle

Installée aux États-Unis, la romancière française signe un cinquième roman nuancé et réussi sur l'art de (faire) rire au temps du wokisme.

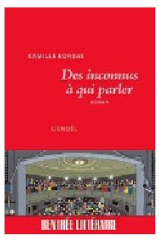
Peut-on enseigner le petit miracle qu'est de savoir faire rire son prochain à volonté ? Dans *Des inconnus à qui parler*, Camille Bordas imagine une université de Chicago où tel serait le cas. Trois humoristes chargés d'un cours de stand-up apprennent qu'un éminent confrère viendra les rejoindre en tant que professeur invité : Manny Reinhardt, à la réputation sulfureuse bien que jamais poursuivi en justice. Issus du même microcosme, les professeurs connaissent bien leur contemporain et sont diversement heureux de l'accueillir ; ailleurs dans le corps enseignant et parmi les étudiants, on s'interroge sur sa venue. Pendant une journée, entre l'annonce du recrutement de Manny et un spectacle où ses futurs élèves affronteront une autre troupe spécialisée dans l'improvisation, jeunes adultes et humoristes confirmés traversent une somme de situations délicates, obsédés par leur éthique : de quoi peut-on rire et comment au XXIe siècle ?

LA JEUNESSE FACE À LA FUITE DU TEMPS

En suivant l'introspection des personnages, le lecteur se familiarise avec l'ordinaire d'un comique professionnel, les inspirations qu'il cherche dans son quotidien et son histoire personnelle, ainsi que l'incapacité fondamentale des proches à comprendre son métier et son rapport au monde. L'autrice parvient également à ausculter l'âge des possibles chez des jeunes pleins de rêves et de doutes qui découvrent la fuite du temps ; l'humour consiste précisément à en capturer toute la saveur avant qu'il s'évanouisse.

Mariée à l'auteur américain Adam Levin, Camille Bordas a pu s'inspirer de son expérience d'habitante de Chicago pour saisir l'atmosphère particulière de la venteuse ville du Midwest, ainsi que l'âpre complexité des débats de société locaux d'aujourd'hui. Alors que ses nouvelles sont régulièrement publiées dans le *New Yorker*, la native de Lyon présente aussi l'originalité d'avoir dirigé la traduction française, intitulée *Isidore et les autres*, de son troisième roman écrit en anglais. Professeure associée de *creative writing* à l'université de Floride, sans doute y aura-t-elle puisé de quoi composer non pas une suite de sketchs – le roman ne cherche pas les rires à tout prix – mais une œuvre s'inscrivant dignement dans la tradition des *campus novels* étasuniens. ■

Antoine Faure



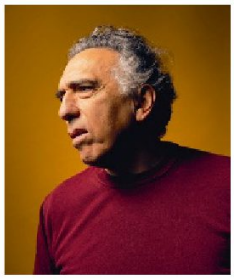
★★★☆☆
DES INCONNUS À QUI PARLER
CAMILLE BORDAS
448 P., DENOËL, 22,50€

YANN STOFER./DENOËL

CHARIF MAJDALANI

L'Orient désorienté

Quand le futur écrivain fuyait dans l'imaginaire la dureté des années de guerre civile au Liban. Poignant.



Lire l'œuvre de Charif Majdalani, c'est se laisser aller à un certain vertige : celui des effondrements successifs, dont il s'est fait le conteur insatiable dans son récit du Liban. Dans *Le Nom des rois*, nous suivons un narrateur qui, jeune homme, préférait la compagnie des livres d'histoire et des monarques oubliés à l'actualité du Beyrouth des années 1970. La capitale passait alors d'une époque de faste culturel – « *dont on se demande aujourd'hui s'il a vraiment existé* » – à l'obscurité d'une guerre civile opposant des milices chrétiennes et palestiniennes, poussant le narrateur et sa famille à se réfugier dans leurs terres de Massiaf. Là, ce Don Quichotte libanais devra bien abandonner son déni de réalité. Dans ces montagnes que son imagination peuplait « *de princes barbares* », et où les réfugiés des villes s'efforcent de vivre une certaine insouciance, le futur écrivain connaîtra ses premiers émois. C'est une ode à l'émerveillement et au pouvoir de l'imaginaire, traversée d'un humour subtil et malicieux qui allège la gravité du récit. Majdalani brosse des portraits sublimes, comme celui d'un grand chef bédouin dans un désert irakien rappelant celui de *Dernière Oasis*, ou encore cet « *étrange Oracle de Massiaf* », personnage digne de la mythologie, rappelant davantage l'univers de *Villa des femmes* (prix Jean-Giono 2015). Autant de flamboyants prophètes d'un Orient révolu. ■

Simon Bentolila

★★★★☆
LE NOM DES ROIS
CHARIF MAJDALANI
216 P., STOCK, 20 €

Les tourments d'une pandémie

Outre les noms attendus (Emmanuel Carrère, Nathacha Appanah, Laurent Mauvignier…), les sages de Drouant ont invité, à leur première liste pour le prochain prix Goncourt, un ouvrage inattendu. *L'Adieu au visage*. Mais « *d'adieu au visage* [...] *il n'y en a pas* », car le récit, né d'un journal de bord tenu entre mars et mai 2020, débute en pleine épidémie de Covid-19 et, quand les cadavres s'accumulent au sous-sol de l'hôpital, « *d'accompagner les morts, il n'est plus question* » – les derniers mots d'une scène d'ouverture époustouflante. David Deneufgermain est psychiatre à l'hôpital, affecté à une équipe de maraude pour les personnes à la rue, mais on manque de bras, notamment pour réaliser les toilettes mortuaires, alors il se porte volontaire. Chaque geste y est décrit avec soin, saisissant l'importance de ces rites funéraires et combien leur absence est une cicatrice invisible de la pandémie. Tous ces visages à qui on n'a pas dit adieu. Tous les autres aussi, les collègues à bout de forces, ceux qu'on laisse mourir à la rue, ceux qui craquent sous la pression de l'enfermement. Un traumatisme collectif sur lequel David Deneufgermain vient mettre ses mots. Littéraire ? Salutaire. ■

Antoine Leiris

★★★☆☆
L'ADIEU AU VISAGE
DAVID DENEUFGERMAIN
288 P., MARCHIALY, 21,10 €

MARIE ROUGE/STOCK

QUE VAUT ?

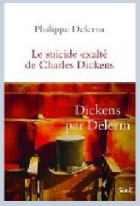
LE NOUVEL OLIVIER ADAM

En 1985, Paul, son frère cadet et ses deux parents déménagent d'une ville de banlieue vers la commune voisine. Paul se lie rapidement avec Sarah et Alex, nouveaux voisins et camarades d'école. Ils ont 10 ans. Bientôt, un drame les unira dans un pacte secret. À jamais. Parfois éloigné, souvent brouillé, le trio ne sera jamais séparé. Malgré les choix de vie divergents, malgré les malheurs, les ambiguïtés et les rancœurs. Notamment quand Paul puisera dans cette intimité la matière de ses propres romans. Partant, *Et toute la vie devant nous* retrace quarante ans du trio. Un portrait individuel et générationnel qui, en écho, devient politique et social. Nous sommes bien chez Olivier Adam. Après avoir changé de braquet pour *Il ne se passe jamais rien ici* (2024), l'auteur revient donc dans son couloir de nage. Pendant un temps, on ne distingue rien de neuf. Puis nos repères se brouillent : au fait, pourquoi ces décennies sont-elles retracées, retissées ? Et puis, il y a ce dispositif : l'histoire du trio est racontée tour à tour par Sarah et Paul. Ils s'adressent l'un à l'autre, et là aussi on met longtemps à comprendre depuis où, comment et pourquoi. Vous n'êtes pas au bout de vos émotions… Certes, Adam reprend une partition qu'on lui connaît bien. Mais, passé certaines longueurs, il tient le manche du récit tout en menant vers des zones piégeuses, vers une autocritique (Paul, c'est un peu lui), vers une réflexion sur le sens même de sa démarche littéraire. C'était un livre risqué, c'est un pari très réussi.

Hubert Artus

★★★☆☆
ET TOUTE LA VIE DEVANT NOUS
OLIVIER ADAM
320 P., FLAMMARION, 22 €

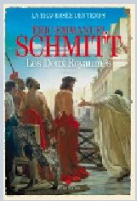
LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine



LE SUICIDE EXALTÉ DE CHARLES DICKENS
PHILIPPE DELERM
132 P., SEUIL, 15,90 €

Vient toujours un moment pour un écrivain où il écrit sur l'un des maîtres qu'il s'est donnés, comme un patronage sous lequel il se place. Philippe Delerm rend aujourd'hui hommage à Dickens, géant plus connu que lu (surtout en France !), réduit souvent, comme ses personnages, à des images d'Épinal. Ce petit livre retrace sa carrière et sa vie mais se concentre sur ses dix dernières années, de ses 48 à ses 58 ans, époque qu'il passe sur les routes à prononcer des milliers de conférences, jusqu'à l'épuisement de ses forces. *« Toute vie est un suicide délibéré. Mais le cas de Charles Dickens est spécial. »* Un beau petit livre hommage où, à côté de l'auteur du *Pickwick Club*, on croise aussi Proust, Hugo, ou Walser. Le club des grands. **J.H.**

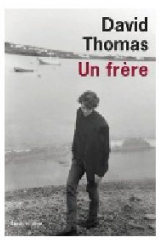
LA TRAVERSÉE DES TEMPS (T. 5). LES DEUX ROYAUMES
ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
544P., ALBIN MICHEL, 22,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er OCTOBRE.



Avec *Les Deux Royaumes*, Éric-Emmanuel Schmitt poursuit son ambitieuse traversée de l'Histoire en entraînant Noam, son narrateur immortel, de la Gaule des druides à la Judée du Ier siècle. Ce cinquième tome s'ouvre sur des scènes puissantes où se mêlent rites celtiques et affrontements avec Rome, avant de plonger dans la brutalité de l'empire – crucifixions de masse, démesure des routes et des armées – puis d'atteindre Jérusalem et l'ébranlement provoqué par la parole de Jésus. On y retrouve ce qui fait la force de la saga : un mélange d'érudition et de souffle romanesque, mais aussi une façon de donner chair à des personnages connus – Spartacus, Auguste, Pilate – en les insérant dans une fresque qui interroge notre présent et nous rend proches de ces mondes disparus. **Simon Bentolila**

Édouard entre deux mondes

Renommé pour ses recueils de micro-fictions, dont l'un lui a valu en 2023 le prix Goncourt de la nouvelle, David Thomas se retrouve cet automne dans la sélection du « vrai » prix Goncourt pour un livre qui n'est cependant pas un roman, mais un récit autobiographique. *Un frère* évoque la vie de son frère aîné, Édouard, mort voici quelques années après avoir souffert pendant des décennies d'une forme de schizophrénie comportant des symptômes de la bipolarité – alternance de périodes de dépression et de bouffées délirantes, comme des montagnes russes. Un sujet douloureux qu'il dit avoir longtemps hésité à aborder, effrayé à l'idée de ressasser des souvenirs semblables à *« une cavité géologique où il fait noir, froid, humide »*. Le résultat est à la fois édifiant – on en apprend beaucoup sur la maladie, l'hôpital psychiatrique, les soins – et poignant : avec sa sobriété accoutumée, son style direct et net, David Thomas évoque la déchéance du malade, mais aussi les répercussions de la maladie sur ses proches, embarqués de gré ou de force. Les pages solaires sur l'Édouard « d'avant », portrait d'un garçon joyeux, intrépide et artiste, complètent ce très beau livre, un peu à part dans l'œuvre si originale de David Thomas. ■ **Jean Hurtin**



★★★★☆
UN FRÈRE
DAVID THOMAS
144 P., L'OLIVIER, 19,50 €

★★★☆☆
LE CIEL EST IMMENSE
FEURAT ALANI
272 P., JC LATTÈS, 20,90 €

Une enquête aérienne

Le ciel est immense, c'est l'histoire d'une obsession, celle qui poursuit des années durant un gamin de 10 ans. Nous sommes en juillet 1988, Taymour (qui signifie « volonté de fer » en arabe) découvre qu'il a un oncle, Adel, et que celui-ci, aviateur dans l'armée irakienne, est mort dans un accident d'avion. L'enfant, fasciné, fait face au mutisme de la mère. Deux ans plus tard, lors d'un premier été à Bagdad, c'est au tour de la grand-mère, Bibi Nahda, « cuisinée » par le narrateur, de distiller quelques informations sur le mystérieux oncle, disparu en juillet 1974 aux commandes de son MiG-21 lors d'un exercice aérien. Bibi Nadha, *« la gardienne du passé »*, lui révèle que c'est par amour pour Rana, sa voisine et fille *« intouchable »* du président de l'époque, qu'Adel avait choisi de tutoyer le ciel. Meilleur élève de sa promotion, le voilà en formation avancée à Krasnodar, en Union soviétique, où il tombe amoureux d'une certaine Lyda… Feurat Alani, le grand reporter auteur du *Parfum d'Irak* (prix Albert-Londres 2019), s'interroge dans ce roman palpitant sur la transmission et le poids des secrets et lève en grande partie le voile. Mais n'insistez pas, on ne vous en dira rien… lisez ! ■ **Marianne Payot**

PATRICE NORMAND

LAURA VAZQUEZ

Elle a divisé la rédaction

Les Forces, son deuxième roman, prend un malin plaisir à bousculer le langage. Alors, requinquant ou épuisant ?

ELISE BLOTIÈRE - ASTRID DI CROLLALANZA/JULLIARD

POUR

★★★★☆

« UN RÉCIT D'APPRENTISSAGE JUBILATOIRE »

Avec David Lopez et Simon Johannin, Laura Vazquez est la grande sœur d'une drôle de famille qui s'est constituée au sein de la nouvelle génération d'écrivains. Des alchimistes du verbe, venus sortir la poésie de l'ornière pour la faire entrer dans l'usine à fiction romanesque. *Les Forces* est son deuxième roman mais pourrait tout aussi bien être son cinquième recueil. Tout simplement parce qu'elle fabrique ses livres à rebours de l'idée d'intrigue ou de personnage. Ce sont d'abord les mots qui font les histoires. Des mots qu'il faut lire à haute voix pour en appréhender le pouvoir. Avec, en prime, une manie savoureuse : le détournement. Après le flux de conscience dans *La Semaine perpétuelle*, l'épopée homérique dans *Le Livre du large et du long*, la voilà qui maltraite avec jubilation le récit d'apprentissage. En observant autour d'elle, une jeune femme réalise soudainement que la vie est devenue un jeu tragique où tout le monde tient sa partition et affûte ses mensonges pour se conformer aux injonctions sociales et identitaires. Elle s'élance alors dans une croisade, débusquant nos illusions, nos trucs et nos tics qui parasitent nos existences. Le livre étrangement drôle d'une humanité chaotique est un appel à habiter à nouveau le langage, seul horizon pour réenchanter le monde. ■

Léonard Desbrières

CONTRE

★☆☆☆☆

« UNE PROSE ABSTRAITE QUI TOURNE SUR ELLE-MÊME »

Plusieurs lecteurs des *Forces* ont tenté de m'expliquer de quoi il s'agit. Tous m'ont dit des choses absolument différentes, comme s'ils n'avaient pas lu le même livre. L'ayant lu à mon tour, je ne suis guère plus avancé. Peu importe : on comprend bien que ce qui compte ici est la langue, le flux, la matière, presque, comme dans une œuvre plastique. On grimpe donc à bord de cet ovni littéraire avec curiosité, attentif aux singularités du style, à son côté litanique (*« Je vis dans un appartement qui se trouve dans un immeuble qui se trouve dans une ville qui se trouve dans un pays, et je ne cherche pas le mal »*), à ses images insolites (*« Comme les rats, les belettes et les poux, je suis née dans le monde tel qu'il se présente »*). C'est intrigant au début, puis lassant, puis assommant. Comment ne pas s'impatienter devant cette prose incantatoire et abstraite, qui tourne interminablement sur elle-même ? Et comment garder son sérieux devant ses élucubrations hermétiques (*« Un mot ne peut exister qu'à partir du vide qui le sépare d'un autre, à partir d'une absence »*), ses aphorismes aux allures d'oracles ? Si l'objectif des *Forces* était d'épuiser celles du lecteur, il est atteint. ■

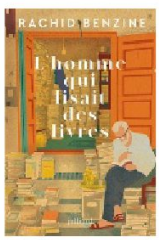
Bernard Quiriny

LES FORCES
LAURA VAZQUEZ
304 P., SOUS-SOL, 22,50 €

Les mots de Gaza

Quand ce photoreporter français est envoyé pour la première fois à Gaza, on lui demande des images *« d'enfants en pleurs au milieu des ruines »* et autres clichés. Lors d'une rare journée de trêve, il repère un sexagénaire adossé à une façade *« comme s'il faisait corps avec le lieu »*, lequel est jonché de centaines de livres. Il va prendre la photo, quand l'homme stoppe son geste : *« Ne croyez-vous pas qu'un portrait gagne à ce qu'on connaisse ce qui est caché ? »* Le reporter va se laisser happer. Nous aussi. Par le récit de ce libraire – né trois mois avant la création d'Israël –, qui va retracer des décennies d'exodes, de proches morts sous ses yeux, de ces terres devenues *« litanie de représailles sur représailles »*. Il invoque ses propres livres fondateurs, il convoque d'autres pans intimes, littéraires, géopolitiques. Au photoreporter comme au lecteur, il démontre pourquoi *« ces images inversées expliquent l'impossible réconciliation »*. D'une écriture directe mais lyrique, *L'homme qui lisait des livres* de Rachid Benzine est un texte puissant sur une vieille guerre d'aujourd'hui. ■

Hubert Artus



★★★☆☆

L'HOMME QUI LISAIT DES LIVRES
RACHID BENZINE
128 P, JULLIARD, 18 €

BEOWULF SHEEHAN

JESS ROW

Bombe à fragmentation littéraire

Roman torrentiel, chaotique et fascinant, *Un monde nouveau*, partant d'une famille juive new-yorkaise, explore mille questions contemporaines, qui vont de la géopolitique à la filiation.

On a parfois l'impression que certains romans choisissent leur moment, décident consciemment d'entrer en scène à l'instant précis où leur histoire pourra retentir avec le plus de force. Alors qu'on s'apprête à commémorer les deux ans de l'invasion de la bande de Gaza par l'armée de Tsahal, en représailles à l'attaque sanglante perpétrée par le Hamas le 7 octobre 2023 ; alors que la famine et les bombardements s'abattent sans relâche sur un peuple palestinien acculé ; alors que des voix s'élèvent partout en Israël et dans le monde pour mettre fin au massacre, l'écrivain américain de confession juive Jess Row, considéré comme une des étoiles montantes de la littérature outre-Atlantique, fait d'un drame survenu au cours de cet interminable conflit la clé de voûte d'un roman à couper le souffle qui, en l'espace de 600 pages, embrasse tous les combats et aspire toutes les angoisses de notre temps.

FAMILLES, JE VOUS HAIS !

En 2003, au cœur de la seconde Intifada, Bering Wilcox, fille d'une riche famille juive new-yorkaise, est abattue par un sniper israélien alors qu'elle manifeste contre la colonisation illégale d'un village de Cisjordanie. Le roman débute par un poème testamentaire, comme une funeste prémonition qu'elle adresse à son frère. Son fantôme hante page après page le récit car sa mort fait office d'accélérateur de particules, de détonateur d'une implosion familiale qui couvait depuis longtemps.

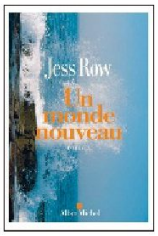
Dans la famille Wilcox, je voudrais le père : Alexander, dit Sandy, est un avocat du Midwest, converti au judaïsme par amour, spécialisé dans les spoliations du patrimoine artistique détenu par les Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais sa carrière restera à jamais entachée par une fraude à grande échelle à laquelle il a contribué sans le savoir. La mère, Naomi, ex-femme de Sandy, est une géophysicienne de renom et l'autrice d'un best-seller éco-nihiliste. Aux côtés de leurs trois enfants, ils formaient la famille parfaite de la bourgeoisie de l'Upper West-Side puis tout a volé en éclat. Il y eut d'abord ce secret révélé par Naomi, celui de ses véritables origines, de son père noir, qui a profondément bouleversé ses enfants. Puis il y eut bien sûr la mort tragique de Bering en Cisjordanie. Deux coups de fusil pour sonner la fin de l'innocence et des illusions de ce petit monde de privilégiés. Depuis, Naomi vit recluse dans son laboratoire avec sa nouvelle compagne, Tilda. Sandy,

lui, se débat avec ses envies suicidaires. L'aîné, Patrick, s'est réfugié en Allemagne après avoir été moine bouddhiste au Népal. Winter a fait son droit et s'est engagé aux côtés des sans-papiers le long de la frontière. Menant leurs combats chacun de leur côté, d'accord sur rien, nocifs les uns pour les autres, les Wilcox parviendront-ils un jour à refaire famille ?

QUAND JONATHAN FRANZEN RENCONTRE WOODY ALLEN

Comment ne pas penser, en plongeant dans les arcanes de ce roman choral labyrinthique, à Jonathan Franzen, auteur acclamé des *Corrections*. Jess Row déploie la même virtuosité pour entremêler les affres d'une famille dysfonctionnelle et la descente aux enfers d'une société américaine, d'un monde qui a perdu la tête. La guerre omniprésente, la crise climatique, l'identité raciale et religieuse, Donald Trump : tout y passe sans que jamais le roman ne prenne des airs de fourre-tout programmatique ou de manifeste bien-pensant. Ses personnages sont dépassés, souvent détestables mais l'auteur s'y accroche, maltraite la linéarité du récit, s'affranchit de la chronologie pour plonger dans leur vie. Son histoire tentaculaire convoque tout un réseau de références. La désintégration cynique et déchirante de la cellule familiale rappelle la série *Succession*, l'impertinence narrative rappellent le cinéma de Woody Allen, la charge impitoyable adressée à l'Amérique est un hommage à Philip Roth.

Mais pour dire tout le bien qu'on pense d'*Un monde nouveau*, il faut aussi évoquer son style et sa composition. La langue est vive, décomplexée, la structure s'affranchit des normes au point de faire des brouillons de mails ou des échanges de SMS une composante essentielle du récit explosant partout sur la page avec des changements brutaux de typographie. Plus déroutant encore, Jess Row brise sans ménagement le quatrième mur en se muant en interprète du livre lui-même, qui chercherait à s'adresser à nous. Ainsi, au beau milieu des flux de pensée des personnages, surgissent des commentaires comme : « *Imaginez-le tel qu'il est nous demande le roman* » ou « *Il raconte sa vie, la majeure partie en phrases isolées. Pas en paragraphes. C'est le roman qui les arrange en paragraphe pour qu'elles soient plus faciles d'accès, avec un commentaire ajouté* ». De quoi nous donner l'impression d'être en contact direct avec l'entité romanesque. Un procédé original et jubilatoire. À l'image d'une œuvre étourdissante, parmi les grands romans de cette rentrée. ■ **Léonard Desbrières**



EXTRAIT

★★★★★
UN MONDE NOUVEAU [THE NEW EARTH]
JESS ROW
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR STÉPHANE ROQUES, 608 P., ALBIN MICHEL 24,90 €

Vienne que pourra

Été 1914, un garçon de ferme débarque à Vienne, la capitale du monde. Deux jeunes Viennois cultivés le prennent sous leurs ailes et l'emmènent à la découverte de la ville, au cours d'une folle journée suivie d'une folle nuit. Prendra-t-il garde aux signes avant-coureurs de la guerre, l'ultimatum lancé par l'Allemagne à la Russie s'achevant le lendemain ? L'idée de Raphaela Edelbauer est excellente : elle condense le matériau d'un roman historique entier dans l'espace de vingt-quatre heures, et transforme l'épopée de son personnage en tour complet de la société viennoise de l'époque, ses classes, sa culture, ses innovations – psychanalyse, peinture, sciences, féminisme. Revers de la médaille, *Les Incommensurables* donne parfois l'impression d'une visite guidée convenue, encombrée de conversations artificielles entre des personnages prétextes. Mais il emporte le morceau grâce à son rythme frénétique, à la précision de sa reconstitution et au brio de sa mise en scène. ■

Bernard Quiriny

★★★☆☆
LES INCOMMENSURABLES [DIE INKOMMENSURABLEN]
RAPHAELA EDELBAUER
TRADUIT DE L'ALLEMAND (AUTRICHE) PAR CAROLE FILY, 336 P., MÉTAILIÉ, 23 €

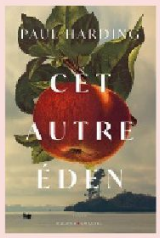
AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

L'impossibilité d'une île

1911 : Apple Island, petite île proche des États-Unis mais hors de portée de ses lois, héberge une communauté peuplée de Noirs, de Blancs, d'Indiens et de métis unis par la misère et par un sentiment d'appartenance cimenté par des mythes communs. Ici, personne ne reproche à Theophilus et Candace Lark de vivre ensemble même s'ils sont probablement frère et sœur, personne n'a accusé la vieille Esther Honey d'avoir jadis assassiné le père qui la violait. Mais la chute de *Cet autre Éden* est inscrite dans son nom même… C'est d'abord un bienfaiteur, Matthew Diamond, qui, malgré son racisme congénital, a fondé une école sur l'île. C'est ensuite un comité de médecins infatués de théories eugénistes qui débarquent avec une journaliste et un photographe. C'est enfin Ethan Honey, jeune garçon doué pour le dessin, que l'on expédie chez un riche mécène : il n'est pas le seul enfant d'Apple Island à montrer des prédispositions mais lui, au moins, *« a l'air parfaitement blanc »*… Évidemment, rien de cela ne finira bien – mais on se fie à Paul Harding, dont on avait adoré le *Enon*, pour nous arracher le cœur avec style. Pari gagné : avec sa narration d'un lyrisme éblouissant et ses personnages de peu de mots, il donne à son roman la profondeur d'une parabole biblique où la rédemption, si elle existe, est laissée hors champ, où les forts écrasent et dispersent les faibles au nom de leur idée du bien – avant que leurs descendants ne battent leur coulpe, un siècle trop tard. Une parabole réaliste, en somme, et tristement universelle : cette histoire a sans doute eu lieu cent fois, sous d'autres atours, sur tous les continents…



★★★★☆
CET AUTRE ÉDEN [THIS OTHER EDEN]
PAUL HARDING
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PAUL MATTHIEU, ÉD. BUCHET-CHASTEL, 316 P., 23,50 €

3 RAISONS DE LIRE

ET JE CHANTAIS À MI-VOIX UN ÉTÉ ANCIEN DE PAOLO COGNETTI

Pour découvrir une poétesse italienne
Qui était Antonia Pozzi ? Une *« fille aux longues jambes nerveuses »*, libre et intelligente, une poétesse, une photographe, issue de l'élite milanaise, qui passait son temps à gravir des montagnes et écrire. Née en 1912, elle trouvait son bonheur dans la nature, la poésie et l'amitié, mais désespérait de se marier. À 26 ans, une nouvelle désillusion amoureuse la pousse au suicide. Paolo Cognetti lui consacre son nouveau livre.

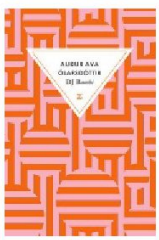
Pour la montagne en majesté
Depuis *Les Huit Montagnes* (prix Médicis étranger en 2017), on sait les livres de l'écrivain italien rivés aux sommets et aux vallées, questionnant la force, la sérénité, la beauté ou encore la solitude que prodigue la montagne. Sur les traces d'Antonia, il poursuit son exploration de la vallée d'Aoste, qu'il habite, de Milan (où il est né, comme elle) et de ses environs neigeux.

Parce qu'il dépasse la biographie
C'est écrit sur la couverture : l'auteur, ici, *« raconte »* les poèmes, les lettres et les photographies (particulièrement belles) d'Antonia Pozzi, qu'il a rassemblés, et s'efface presque totalement. Il est un simple guide : il nous mène sur les chemins de la vie et de l'œuvre de la jeune poétesse non publiée de son vivant. Elle nous était inconnue, on mesure désormais son talent. L'excursion, généreuse, vaut le détour. **J.S.**

★★★★☆
ET JE CHANTAIS À MI-VOIX UN ÉTÉ ANCIEN [L'ANTONIA]
PAOLO COGNETTI, ANTONIA POZZI
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR ANITA ROCHEDY ET THIERRY GILLYBŒUF, 272 P., STOCK, 21,90 €

Sans transition, le désespoir

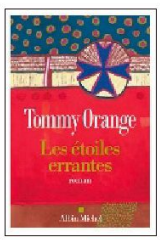
Pour Auður Ava Ólafsdóttir, chaque roman est l'occasion d'arpenter les zones sensibles de l'intime, avec cette grâce et cette spontanéité qu'on lui connaît. *DJ Bambi* ne déroge pas à la règle : l'écrivaine y déploie l'existence d'un être en transition de genre, dont la voix, fragile et parfois décalée, devient le prisme d'une réflexion sur l'identité, capable tout à la fois de transcender et de détruire. Née homme mais s'étant toujours sentie femme, la protagoniste se heurte dès l'enfance au refus catégorique de sa famille, à l'exception de Trausti, son frère jumeau. Le processus est pourtant enclenché : traitement hormonal, opération mammaire… mais voilà six ans qu'elle attend une intervention chirurgicale pour la partie inférieure de son corps. Cette transition inachevée la plonge dans une profonde dépression. Une certitude s'impose alors : elle ne veut pas seulement mourir, mais mourir femme, et voir inscrit sur sa tombe le prénom de sa grand-mère, Guðríður – celui qu'elle rêve de porter, mais que les femmes de sa lignée ont toujours refusé. Cette fausse légèreté planante, où la nature luxuriante islandaise se mêle au combat d'une vie, confère au récit une poésie à la fois désarmante et révoltante, d'une beauté tragique. ■ **Marie Jouvin**



★★★★☆
DJ BAMBI [ID.]
AUÐUR AVA ÓLAFSDÓTTIR
TRADUIT DE L'ISLANDAIS PAR ÉRIC BOURY, ZULMA, 208 P., 21,50 €

Un Indien dans le mille

Situé à Oakland (Californie), *Ici n'est plus ici* dévoilait la famille Red Feather (« Plume rouge »), et se finissait dans la violence. Ce premier roman se déroulait de nos jours mais convoquait les traumas de nations autochtones (Tommy Orange est issu des tribus cheyenne et arapaho). *Les Étoiles errantes* arpente à nouveau cette douleur, mais remonte l'échelle du temps. Nous voilà en 1864, au moment du terrible massacre de Sand Creek contre le peuple indien. Le tout jeune Bird est un des survivants et, comme les autres, il sera emprisonné à Fort Marion (Floride), forcé d'abandonner son nom, sa langue et ses croyances. Ses années nous sont contées, retraçant la terrible politique d'assimilation ourdie par le gouvernement. Devenu Jude Star, de son union avec une jeune Irlandaise naîtra Charles Star, que nous suivrons ensuite. Puis viendront Opal puis Orvil Red Feather (tous deux vus dans le livre précédent). À travers cette lignée, Orange exhume les spoliations subies, mais aussi les addictions que ces traumas ont causées (alcoolisme, toxicomanie). Ce deuxième roman est un dôme dramaturgique qui englobe le premier, et il est écrit avec la même rage, le même impact tranchant. ■ **Hubert Artus**



★★★★☆
LES ÉTOILES ERRANTES [WANDERING STARS]
TOMMY ORANGE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR STÉPHANE ROQUES, 368 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

STEFAN KARLSSON - JEAN-LUC BERTINI/PASCO/ALBIN MICHEL

GERARD GUIX

Hitler, ce charlot…

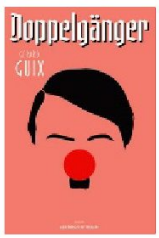
Animé par une folle audace et un humour ravageur, l'auteur catalan pose un nez rouge sur le visage du dictateur. Un roman aussi inclassable qu'ambitieux.

Avril 1945. Alors que l'armée soviétique se trouve aux portes de Berlin, Adolf Hitler est retranché dans le bunker de ses derniers jours. À ses côtés, quelques fidèles dignitaires nazis tentent de faire subsister le maigre sentiment de sécurité qu'offre cet abri décrépit et malodorant. Dans ce contexte de débâcle, les proches d'Hitler décident de célébrer son anniversaire et d'offrir à ce féru d'astrologie un présent qui pourrait lui redonner de l'espoir : son horoscope. Mais le soldat chargé de commander le thème astral se trompe de date de naissance et indique celle de Charlie Chaplin, né quatre jours avant celui qu'il parodia dans *Le Dictateur*.

Ainsi la prédiction de la voyante gitane – l'une des rares n'ayant pas été assassinée par le régime – oriente Hitler vers la réalisation d'un film. Les fondements de la farce que propose *Doppelgänger* sont posés. Le fantastique s'insère dans le récit, charge de burlesque l'air putride du bunker et accélère la chute inéluctable du Troisième Reich, qui se joue donc depuis un Führerbunker converti en studio de cinéma par le dictateur dépossédé de son propre destin.

Cet improbable opéra en trois actes distribue ses rôles avec un équilibre et un humour impeccables, du traître Himmler à la clairvoyante chienne Blondi qui tente de comprendre ce qui arrive à son maître, en passant par une Eva Braun mauvaise actrice, quatre jeunes SS paranoïaques ou un Hermann Fegelein en sex-symbol SS (ou SSSS). Omniprésente, la question du double se joue autant au niveau de la « chaplinisation » étonnante d'Hitler qu'à celui de l'écriture même, qui mêle un travail de documentation colossal à une fiction satirique abracadabrantesque. Et l'on ne s'attend pas forcément à s'esclaffer devant un livre dont la couverture arbore les traits d'Adolf Hitler. L'expérience est pourtant inévitable, et grâce aux exquises notes de bas de page qui augmentent la portée du texte, joue d'un effet miroir entre le récit et les commentaires de l'auteur, dont l'humour cynique laisse poindre l'angoisse du retour au fascisme. Car en parant Hitler d'un absurde nez rouge, Guix expose la comédie du pouvoir, la mise en scène d'un chef d'État bouffon dont l'âme vagabonde pourrait traverser les époques. Ambitieux, délirant, voilà un roman inclassable, comparable à rien et brillant en tout. ■

Margaux Morasso



EXTRAIT

★★★★★

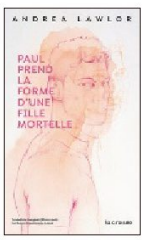
DOPPELGÄNGER [ID.]
GERARD GUIX
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ESPAGNE) PAR CAROLE FILLIÈRE, 768 P., AUX FORGES DE VULCAIN, 29 €

J PH. MATSAS / AUX FORGES DE VULCAIN - OANNA CHATTMAN

Queer de qualité

Premier livre d'Andrea Lawlor, qui vit et enseigne aux États-Unis, *Paul prend la forme d'une fille mortelle* a été assez remarqué à sa sortie, adoubé par Maggie Nelson et Eileen Myles, entre autres. Et il est plutôt remarquable, en effet, et plein d'audace. Andrea Lawlor nous place à l'endroit de ses années d'études, dans les années 1990, et honore la (contre-)culture LGBT d'alors (une petite mine d'or !), et les lieux et les gens qui ont participé à son éducation. Toute une époque où l'on s'immerge complètement (entre Iowa City, Provincetown et San Francisco). Et pour rendre cela possible, il fallait bien un personnage comme Paul, la vingtaine, sorte d'Orlando punk qui a le pouvoir de changer de genre et de sexe, électron libre qui accumule les conquêtes et cherche qui il est au contact des autres. Qui n'aime pas les scènes de sexe sans filtre passera son chemin. Ça lèche, éjacule, picole toutes les trois pages, clairement – ce livre, qui pour autant ne manque pas de finesse, est aussi libre que Paul, soit « *un monstre queer qui menace ton impression pathétique de tout savoir du monde* ». D'aucuns ont voulu, voudraient encore, nier ces existences mortelles qui le composent, alors Lawlor en impose les moindres détails, les métamorphoses et tous les visages, et c'est beau à voir. ■

Juliette Savard



★★★★☆

PAUL PREND LA FORME D'UNE FILLE MORTELLE [PAUL TAKES THE FORM OF A MORTAL GIRL]
ANDREA LAWLOR
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LAURE JOUANNEAU-LOPEZ, 368 P., LA CROISÉE, 23 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
HISTOIRE D'UNE DOMESTICATION
CAMILA SOSA VILLADA
240 P., POINTS, 8,70 €

Une comédienne trans croit trouver la stabilité en épousant un bel avocat homosexuel et en adoptant un enfant. Mais l'illusion du foyer rangé se fissure vite : contraintes, jalousie, désirs contrariés font vaciller ce fragile équilibre. Camila Sosa Villada orchestre ce chaos intime avec une langue baroque, crue, traversée d'humour féroce et de douleur brûlante. Après *Les Vilaines*, elle signe un roman flamboyant, charnel et déroutant, où aucune norme ne résiste à la fureur de vivre et d'aimer. **S.B.**

★★★☆☆
INTERMEZZO
SALLY ROONEY
512 P., FOLIO, 10 €

À Dublin, deux frères se croisent après des années de distance. Peter, avocat reconnu, multiplie les conquêtes mais s'enlise dans ses contradictions. Ivan, ancien prodige des échecs, vit en retrait. Entre eux, la mort du père rouvre des blessures anciennes et réveille une rivalité mal éteinte. Sally Rooney choisit le terrain des conversations, des malentendus, des silences gênés. Elle y installe une tension sourde, un mélange d'ironie et de tendresse, où se dessinent les fragiles coordonnées du désir, de la foi et de la fraternité. **S.B.**

★★★☆☆
L'ÉPOUVANTAIL DE DRESDE
FRANK GOLDAMMER
360 P., 10/18, 9,20 €

Dresde, 1944. Tandis que les bombes tombent sur la ville, un tueur s'en prend aux femmes. Intègre mais isolé, l'inspecteur Max Heller enquête, surveillé par un SS brutal. La faim, le flux des réfugiés, les alertes aériennes rythment un quotidien bientôt marqué par l'incendie de février 1945. Les crimes, eux, continuent même après l'arrivée de l'Armée rouge. Un polar historique glaçant, où la traque d'un meurtrier reflète l'effondrement d'une ville et d'une époque. **S.B.**

ADAM RAPP
À crocs et à cran

Le prolifique auteur originaire de Chicago revient aux sources du mal avec cette vertigineuse saga familiale, prétexte à une réflexion sur les démons de l'Amérique.

Dramaturge, réalisateur, scénariste et on en passe, Adam Rapp est un homme aux multiples talents. Il y a quelques années, ayant reçu un colis de sa tante, il découvre que feu sa mère, *« l'aînée des treize enfants d'une famille catholique écossaise-irlandaise »*, travaillait comme infirmière au Centre correctionnel de Stateville, dans l'Illinois, au moment (1994) où le tueur en série John Wayne Gacy était exécuté par injection létale… Il apprend également, stupeur !, qu'elle était *« amie avec une des huit infirmières assassinées à Chicago en 1966 par Richard Speck, lors d'un massacre souvent considéré comme la première tuerie de masse du pays »*. Pour raconter le trouble que cette coïncidence a éveillé en lui – et rappeler que l'horreur, à chaque instant, peut contaminer la sphère intime –, l'auteur a choisi la voie de la fiction, redistribuant les rôles. *À la table des loups* met en scène quatre sœurs – l'aînée, Myra, solide soignante catholique, incarne le socle, la permanence – et un frère, Alec, pôle négatif, dérangé, incontrôlable – dangereux, peut-être. Sur près de cinq décennies (1951-2010), ce sont surtout ces deux-là que l'on suit, ainsi que Ronan, le fils de Myra, épris de théâtre (comme l'une de ses tantes, la fantasque Fiona) et sujet à des épisodes de crises hallucinatoires dont, apparemment, il n'est pas le seul à souffrir. Une sourde malédiction rongerait-elle la tribu ? L'Amérique connaît-elle si bien ses enfants ?

Avec métier – avec tendresse quand c'est possible –, Adam Rapp entrelace ces deux fils narratifs et soulève plusieurs questions d'importance. De quoi le mal est-il le nom ? Jusqu'à quel point peut-on prévenir et guérir ? La religion, la raison, la morale : autant de barrières et de garde-fous tremblant sous les assauts d'une folle noirceur, dont les manifestations hantent toujours les rubriques faits divers des journaux. Au matin de sa vie, dans les feux derniers du crépuscule, Myra aussi en appelle aux pouvoirs consolateurs de la littérature, qui l'emmènent hors d'elle et hors du monde – pauvre et merveilleux remède… ■

Fabrice Colin

★★★★☆
À LA TABLE DES LOUPS [WOLF AT THE TABLE]
ADAM RAPP
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SABINE PORTE, 512 P., SEUIL, 24 €

SHAMANDMARS

L'âge d'or du mensonge

Quand l'information ne vaut plus rien, le public paie pour le discours qu'il veut entendre : ainsi pourrait se résumer la philosophie de Lenny, éditorialiste fameuse pour ses charges contre le progressisme contemporain et truculent personnage central des *Universalistes*, deuxième roman de Natasha Brown. Elle est mêlée à un étrange fait divers advenu au temps du Covid-19, lorsque le chef d'une communauté altermondialiste fut assommé à coups de lingot d'or durant une fête illégale organisée dans la propriété campagnarde d'un riche courtier de la City. Une enquête journalistique consacrée à l'agression rencontre un large succès, et constitue la première partie du livre. Elle relance la carrière de Lenny et pourrait bien avoir été soigneusement calibrée à cette fin… Depuis que le confinement a révélé la fragilité du système, les places dans l'oligarchie londonienne sont de plus en plus chères. Chaque protagoniste a ici ses raisons, subissant une pression souvent ignorée des autres. Loin de la caricature, l'autrice montre avec habileté combien le dévoiement contemporain du langage, devenu un métier, entretient à dessein des prismes idéologiques qui aggravent la fracturation de nos sociétés. ■ **Antoine Faure**

Étoile commune

Un frère retrouve sa sœur, pianiste prodige brisée, recluse dans une clinique, enfermée dans une enfance mutique. Face à elle, il se heurte à un passé qu'il croyait enfoui. Chaque souvenir tranche entre attachement et rancune. Le huis clos se tend, traversé de silences et de gestes durs. L'amour se confond avec la colère, la tendresse avec la rage. À cette présence *L'Invention d'Eva* en ajoute une autre, inattendue : Hedy Lamarr, star hollywoodienne et inventrice, dont la légende reflète et éclaire celle d'Eva. Alessandro Barbaglia orchestre ainsi un jeu de correspondances entre mémoire intime et mythologie, où l'imaginaire révèle ce que la réalité ne sait pas dire. L'écriture frappe par ses images fulgurantes. Chaque page cherche l'angle où la douleur se transforme en vision, délaissant un peu le détail décoratif pour saisir l'énergie des failles et l'entêtement des obsessions. La voix du frère donne au récit une intensité qui ne console pas mais expose ce qui ne peut s'effacer. Après *Le Coup du fou*, l'auteur italien poursuit son exploration d'une mémoire qui n'est pas refuge mais champ de tension, où la beauté s'arrache à la blessure, où le récit s'impose comme un acte de résistance à l'oubli. ■

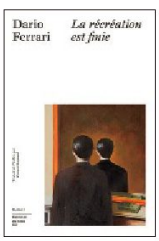
Simon Bentolila

Du plomb dans la thèse

Un étudiant attardé décroche une bourse inespérée pour écrire une thèse en littérature. Il se voit déjà traiter un sujet ambitieux, du genre « Borges et Unamuno lecteurs du Quichotte », mais son prof l'aiguille vers un écrivain italien mineur dont il ignore tout : Tito Sella, romancier des années 1970, militant politique d'extrême gauche, condamné pour terrorisme, mort en prison en 1998… La première partie de *La récréation est finie*, qui en compte trois, est une comédie sur les mœurs du monde universitaire, la plus comique jamais écrite depuis David Lodge. Les pages sur l'art de truffer un article de références obséquieuses à des sommités ou celles sur les plans de table dans les colloques sont mémorables. La deuxième partie relate les faits d'armes de Tito Sella dans l'Italie des années de plomb. La connexion entre ces deux facettes tient un peu de la ficelle, mais qu'importe : le livre y gagne une bigarrure, une diversité de sujets et de tons, qui renforcent son charme. Le thème de l'identification du chercheur à son sujet est ingénieusement traité, tout comme la confrontation entre l'étudiant glandeur d'aujourd'hui et l'écorché radical d'hier, deux versions possibles de la jeunesse. Fin, drôle et brillant. ■ **Bernard Quiriny**

★★★☆☆
LES UNIVERSALISTES [UNIVERSALITY]
NATASHA BROWN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR MARGUERITE CAPELLE, 240 P., GRASSET, 20,90 €

★★★★☆
L'INVENTION D'EVA [L'INVENZIONE DI EVA]
ALESSANDRO BARBAGLIA
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR JEAN-LUC DEFROMONT, 240 P., LIANA LEVI, 20 €



★★★★☆
LA RÉCRÉATION EST FINIE [LA RICREAZIONE E' FINITA]
DARIO FERRARI
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR VINCENT RAYNAUD, 448 P., SOUS-SOL, 24 €

ALICE ZOO/GRASSET - PATRICE NORMAND/LEEXTRA/LIANA LEVI - ÉDITIONS DU SOUS-SOL

QUE VAUT ?

MILLÉNIUM 8. LA FILLE DANS LES GRIFFES DU LYNX

Rien ne semble arrêter *Millénium*, pas même le risque de tourner en rond. Après *La Fille dans les serres de l'aigle*, Karin Smirnoff déploie le second tome de sa trilogie qui prend à nouveau toute son ampleur dans le nord de la Suède. Les mines de Gasskas donnent lieu à de nombreuses convoitises dans lesquelles la très confidentielle Lisbeth Salander se retrouve impliquée aux côtés de son inévitable acolyte Mikael Blomkvist, devenu journaliste pour un quotidien local. Un pont menant aux anciens forages miniers vient d'exploser mystérieusement ; certaines firmes y voient une occasion en or pour créer de nouvelles routes, et creuser de nouveaux forages au lieu d'assainir les anciens. Au sein de la rédaction, le message est clair : le capitalisme avalera tout espoir écologique si rien n'est rapidement mis en place. En stage dans le journal, Svala, la jeune nièce de Lisbeth, est aussi coriace que sa tante, s'impliquant progressivement dans les affaires des grands. En parallèle, alors que les violences conjugales font de plus en plus de ravages dans la région, Ester, la collègue et amie de l'adolescente, disparaît : *« Ils viennent d'où, tous ces hommes qui n'aiment pas les femmes ? »* Qui sera *« la fille dans les griffes du lynx »* ? En explorant les enjeux sociaux et politiques actuels, l'écrivaine suédoise perpétue son tour de force : trouver un équilibre entre l'identité originelle de la saga et la singularité de sa propre voix.

Marie Jouvin

★★★★☆

MILLÉNIUM 8. LA FILLE DANS LES GRIFFES DU LYNX [LOKATTENS KLOR]

KARIN SMIRNOFF

TRADUIT DU SUÉDOIS PAR HEGE ROEL-ROUSSON, ACTES SUD, 400 P., 23,80 €. EN LIBRAIRIES LE 1er OCTOBRE.

ALIA TRABUCCO ZERÁN

Le crime est une affaire de femme

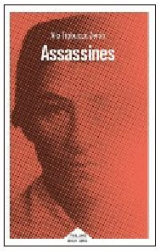
Elles ont suscité l'émoi et transgressé l'ordre établi : l'avocate chilienne nous raconte les destins de quatre criminelles du siècle dernier ayant défrayé la chronique.

Comme l'explique l'écrivaine et avocate Alia Trabucco Zerán, saluée l'an passé par le prix Femina étranger, en introduction d'*Assassines*, son étude des destins de quatre meurtrières chiliennes au XXe siècle relève d'une aspiration féministe, puisqu'elles ont en commun d'avoir transgressé les attentes de la société vis-à-vis des femmes, mères et épouses parfaites. En 1916, Corina Rojas fait tuer l'époux âgé et infidèle dont elle dépend pour enfin vivre avec son amant. Elle est d'autant plus coupable que le droit punit plus durement les femmes que les hommes adultères. Le débat public s'évertue à la réduire à sa condition d'amoureuse romantique victime de ses passions. Le Chili de 1926 est d'autant plus troublé par la vendeuse de journaux Rosa Faúndez qu'elle a étranglé son mari puis l'a démembré pour se débarrasser du corps. Forte et émancipée comme un homme, on ne saurait pourtant lui reconnaître sa jalousie comme circonstance atténuante, ainsi qu'en bénéficient souvent les maris. L'écrivaine Maria Carolina Geel, qui abat son amant de cinq balles de revolver en public, se refuse à donner un mobile à son crime. Tandis que le public de 1955 s'émeut qu'une femme possède une arme à feu, la psychiatrie se perd en conjectures.

FÉMINISME BALBUTIANT

Le procès en appel se complique après que Geel a publié un livre en prison à propos de son incarcération : le crime aurait visé à mieux la faire connaître du public. La domestique Maria Teresa Alfaro empoisonne trois enfants ainsi que leur grand-mère. Exerçant une profession méprisée, obligée d'avorter par ses employeurs, elle s'est apparemment vengée d'une maîtresse de maison comblée par son mari, son métier et sa maternité. Au cours des années 1960 où le socialisme est vu comme une menace, le juge récuse toute explication classiste. Dans chacun des cas, le parti pris de l'autrice consiste à décrypter le regard conservateur de la société et de la presse, ainsi que les maladresses d'une gauche et d'un féminisme balbutiants. Elle s'appuie sur une vaste bibliographie, dont quantité de travaux de sociologues, philosophes et militants. Ultime négation de la menace causée par ces assassines sur l'ordre établi, aucune d'elles ne mourut en prison ni exécutée. ■

Antoine Faure



★★★☆☆

ASSASSINES (LAS HOMICIDAS)

ALIA TRABUCCO ZERÁN

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (CHILI) PAR ANNE PLANTAGENET, ROBERT LAFFONT, 288 P., 20,90 €

LORENA PALAVECINO/ROBERT-LAFFONT

BENJAMIN DIERSTEN

Au cœur du réacteur

Deuxième tome d'une passionnante trilogie, *L'étendard sanglant est levé* hausse d'un ton. La société française entre 1980 et 1982 racontée par un grand écrivain: indépassable.

Et parfois la réalité vient frapper à la porte du roman (noir). Début septembre, un témoin clé de l'affaire Boulin a été visé par des tirs; le parquet de Lorient a ouvert une enquête. Quarante-cinq ans après la mort suspecte de l'ancien ministre de Giscard – vraisemblablement un suicide –, Elio D., 77 ans, ancien du « milieu », affirmait détenir des preuves concernant les commanditaires des tueurs de Robert Boulin. Les proches de la victime ont toujours été persuadés qu'il s'agissait d'un assassinat, et ce témoignage peut relancer le dossier. Le décès de l'homme politique, survenu en 1979, entachait durablement le septennat giscardien. Cette affaire, comme mille autres, était au cœur du premier tome de la trilogie de Benjamin Dierstein, *Bleus, blancs, rouges*, et son écho se fait encore sentir dans ce deuxième tome, *L'étendard sanglant est levé*, qui court de janvier 1980 à juin 1982. Dierstein en donne une version personnelle romanesque et… vraisemblable, eu égard à ce nouveau rebondissement.

L'auteur a entrepris de raconter la société française – politique, sociale, policière, mafieuse… – entre 1978 et 1984, et s'y est attelé à la manière d'Ellroy: style sec, phrases courtes, faits et gestes précis comme autant de coups de crayon pour parfaire le tableau de cette passionnante saga qui raconte le pays comme nulle autre, à travers le parcours de deux flics, Jacquie Linard et Marco Paolini. Le premier tome était gigantesque, furieux, addictif. Celui-là l'est plus encore. Plus de 900 pages d'une plongée sans retenue et sans matériel de survie dans les entrailles de la police, des ors de la République et des coups fourrés de la Françafrique. *Bleus, blancs, rouges* était un coup de semonce: une réussite au service d'une ambition assumée. Cette fois, la surprise de la découverte est passée. Résultat: les qualités de contour s'affirment, le travail documentaire fait foi, l'agencement du récit impressionne, l'écriture s'impose. La rentrée littéraire s'amuse de petites histoires – parfois très réussies – qui ne durent qu'un automne. Cette trilogie-là fera date. ■

Éric Libiot

EXTRAIT

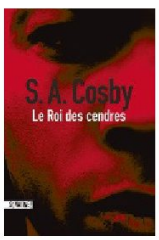
★★★★★
L'ÉTENDARD SANGLANT EST LEVÉ
BENJAMIN DIERSTEIN
912 P., FLAMMARION, 24,50 €

Tout feu tout drame

Ici, quand on court, c'est souvent entre les balles ou entre les grosses bagnoles des Black Baron Boys, le gang tenu par les frères Gilchrist, qui met en coupe réglée une ville fictive ironiquement baptisée Jefferson Run, cité-dortoir et capitale du meurtre de l'État de Virginie. Désormais trentenaire, brillant directeur d'une société d'affaires immobilières à Atlanta, Roman Carruthers y était né, et l'avait quittée il y a une quinzaine d'années. Laissant son père, sa (très sérieuse) sœur Neveah et le benjamin Dante (toxico, alcoolo) faire tourner l'entreprise familiale: un crématorium. Voilà que l'aîné est rappelé en urgence: le père est dans le coma à la suite d'un accident. On connaîtra bientôt l'origine de cet accident, mais l'objet de l'intrigue est de trouver la vérité. Dans une ville où tout le monde retourne vestes, paroles et… flingues. Dans une famille où chacun a maintes fois menti à l'autre, notamment sur

la disparition de la mère, il y a des années, ou sur un recel qui a dégénéré. Culpabilisé entre autres par son absence passée, Roman va avoir quelques semaines (et 400 pages sous haute tension) pour devenir un bon fils, un bon frère, ainsi qu'un gangster. Ici, tout et tous vont s'enflammer, il faudra juste ne pas finir à terre, donc en cendres… Intrigues enchâssées, suspense progressif, protagonistes de haut niveau dramaturgique, dialogues affûtés: à sa dimension politique et « rurale noire » connue, Cosby ajoute, dans *Le Roi des cendres,* une remarquable composition familiale. ■

Hubert Artus



★★★★☆
LE ROI DES CENDRES (KING OF ASHES)
S.A. COSBY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PIERRE SZCZECINER, 408 P, SONATINE, 23,50 €. EN LIBRAIRIES LE 2 OCTOBRE.

JEAN-PHILIPPE BALTEL/FLAMMARION - SAM SAUTER PHOTOGRAPHY

Gandalf.

Dans les pas de Gandalf

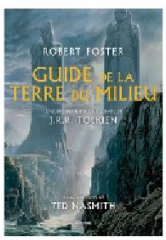
Membre de la première heure de l'American Tolkien Society, le New-Yorkais Robert Foster est encore un tout jeune homme lorsque paraît, en 1971, la version originelle de ce dictionnaire. D'autres éditions suivront – répondant, notamment, à la publication, en 1977, du *Silmarillion*. Sorti en Angleterre il y a trois ans, ce *Guide de la Terre du Milieu* est la dernière version à ce jour. Si Christopher Tolkien lui-même a salué en son temps ce volume comme un « *admirable travail de référence* », les aficionados les plus mordus du *Seigneur des anneaux* (auxquels il s'adresse en premier lieu) continuent, sur Internet, de s'écharper avec entrain à propos de certaines entrées. L'étoile d'Elendil et celle des Dúnedain sont-elles un seul et même joyau ? Déagol est-il vraiment le cousin de Gollum ? Ceux qui sont partis « *par-delà la Grand Mer* », et pour qui aucune date de décès n'est fournie, ont-ils réellement reçu l'immortalité ? Certes, rien ne se trouve ici qu'on ne puisse aussi dénicher sur le Web. Ce guide n'en reste pas moins un ouvrage incontournable, richement illustré par les peintures de Ted Nasmith, au sujet desquelles l'artiste livre une passionnante note d'intention. ■ **Fabrice Colin**

Le mal à demeure

Dans la famille un peu barrée des romans de maisons hantées, il y a les histoires destinées à divertir, et d'autres qui vous rongent, qui font d'un lieu maudit le réceptacle de la noirceur humaine et des angoisses de notre temps. *Model Home* appartient à cette deuxième catégorie. À l'image de la science-fiction teintée d'afrofuturisme qu'elle déployait dans *L'Incivilité des fantômes*, Rivers Solomon entremêle conte horrifique et question raciale, rappelant l'entreprise menée au cinéma par Jordan Peele (*Get Out*). Et y ajoute l'engagement queer qu'elle mène depuis ses débuts. Son héros, Ezri, est un non-binaire afro-américain. Aussitôt devenu adulte, Ezri a fui le quartier fermé de Dallas où sa famille noire était vue comme une curiosité. Ezri a mis surtout le plus de distance possible entre lui et cette maison aux mains d'une présence maléfique. Mais le silence inquiétant de ses parents le contraint à se confronter à nouveau à ce mal invisible et sournois, maltraitant sa santé mentale fragile, réveillant ses traumatismes familiaux et ses doutes identitaires. Une question alors de se poser : est-ce la maison qui est hantée ou Ezri qui traîne sa cohorte de fantômes depuis sa naissance ? ■ **Léonard Desbrières**

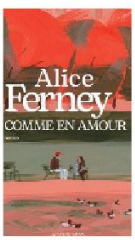
Les affinités sélectives

L'amitié convoque mille nuances, bien loin des facilités qu'on lui prête. Est-il possible d'en rendre compte en quarante chapitres ? Rien n'est moins sûr, mais Alice Ferney tisse, dans *Comme en amour,* une trajectoire sensorielle qui a tout d'une réflexion conceptuelle. Deux personnages que tout oppose se rencontrent : Cyril, photographe, vit seul dans sa mansarde parisienne. Lors d'un entretien, il rencontre Marianne, l'une des stylistes les plus en vogue de sa génération, qui partage son temps entre son atelier et sa vie de famille. « *D'où vient le goût pour l'autre quand on ne se connaît pas ?* », nul ne sait ; mais une connexion se crée, menant le photographe à se questionner la nature : « *Aussi avenante et émancipée, elle ne pouvait pas être fermée aux aventures, elle n'appartenait à personne.* » Le malentendu et l'ambiguïté ne s'éternisent pas, malgré le vertige agréable que provoque l'admiration mutuelle, les affinités et les similitudes de références. L'écrivaine fait avancer le duo vers son acmé et la rencontre d'un troisième personnage, Julia, qui ébranle bientôt la tournure des confidences. Aussi raffiné soit-il, le tissage narratif laisse transparaître un décalage artificiel, qui tient à distance les vibrations véritables. ■ **Marie Jouvin**



★★★☆☆
GUIDE DE LA TERRE DU MILIEU (THE COMPLETE GUIDE OF MIDDLE-EARTH)
ROBERT FOSTER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PAULINE LOQUIN, 528 P., BRAGELONNE, 45 €

★★★★☆
MODEL HOME (ID.)
RIVERS SOLOMON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANCIS GUÉVREMONT, 368 P., AUX FORGES DE VULCAIN, 22 €



★★☆☆☆
COMME EN AMOUR
ALICE FERNEY
ACTES SUD, 304 P., 22€

BRIDGEMAN IMAGES - AUX FORGES DE VULCAIN - JEAN-LUC BERTINI/ACTES SUD

CLÉMENTINE BEAUVAIS

L'enfer, c'est les autres

Dans son nouveau roman, l'autrice explore un mal qu'elle-même a bien connu, la peur de rougir, et ses répercussions sur la santé mentale des adolescents.

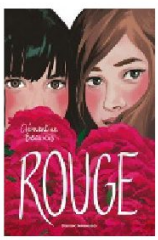
L'éreutophobie, ou peur de rougir, touche près de 10 % de la population française, et en majorité les jeunes. C'est ce trouble méconnu que Clémentine Beauvais place au cœur de son nouveau roman, *Rouge*. Roxane, 14 ans, en souffre au quotidien. Son frère la compare à un poulpe « *avec ces pourpres, ces rouges et ces roses vifs qui leur parcourent le corps* ». Si son père trouve cela attendrissant, pour Roxane, c'est un véritable cauchemar. Un soir, elle lance un appel à l'aide sur un forum où adolescents et adolescentes partagent leurs angoisses. C'est là qu'elle rencontre Fleur, qui rencontre le même problème et croit avoir trouvé une issue : une opération de chirurgie esthétique aux États-Unis, censée effacer à jamais ces rougeurs incontrôlées. La plaquette publicitaire est formelle : « *Ça change la vie !* » Seul obstacle : les 5 000 dollars à réunir.

QUAND LA TÉLÉRÉALITÉ S'EN MÊLE

Mais Fleur a un plan. Une téléréalité intitulée « *Moi en mieux* » propose de financer l'intervention… à condition de filmer chaque étape du parcours. Roxane accepte. Très vite, les caméras s'immiscent dans leur intimité, exposant leurs fragilités aux réseaux sociaux, jusqu'à poser une question essentielle : le problème, est-ce vraiment de rougir ? Ou bien d'avoir peur de rougir sous le regard des autres ?

Fidèle à son style (vif, drôle et sensible), Clémentine Beauvais, autrice remarquée des *Petites Reines*, *Songe à la douceur* ou *Brexit romance*, signe ici un roman haletant. Derrière l'intrigue captivante, elle aborde avec acuité une thématique centrale de notre époque : la santé mentale des adolescents. En fin d'ouvrage, un entretien avec Antoine Pelissolo, chef du service de psychiatrie à l'hôpital Henri-Mondor (Créteil), enrichit encore la lecture. On y découvre que Clémentine Beauvais elle-même a longtemps souffert d'éreutophobie, au point d'avoir envisagé l'opération. Le psychiatre y partage des conseils concrets pour mieux apprivoiser cette phobie, faisant de *Rouge* à la fois un roman palpitant et un outil précieux de sensibilisation. ■

Mathieu Charrier



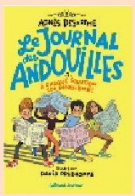
★★★★☆
ROUGE
CLÉMENTINE BEAUVAIS
84 P., BAYARD JEUNESSE, 9,90 €
(À PARTIR DE 9 ANS)

ET AUSSI…

★★★☆☆
LA PAROLE DES ÉTOILES
LOUISE LANGLOIS
448 P., ALBIN MICHEL JEUNESSE, 18,90 €
(À PARTIR DE 13 ANS)

Quatre lycéens de Los Angeles (Ethan, Thalia, Charlotte et Julian) se retrouvent dans un groupe de parole imposé par la psychologue scolaire pour partager leurs souffrances. Chacun porte en lui un traumatisme mais, au fil des semaines et des séances, les barrières tombent et les confidences émergent. Guidé par ses blessures, le quatuor tisse des liens faits d'éclats de rire et de moments douloureux. Destiné aux adolescents, ce roman aborde des thèmes complexes tels que le deuil, la résilience et la reconstruction personnelle. Le tout est porté par l'écriture délicate de Louise Langlois (révélée avec *Endless Fall*), qui confirme une fois encore sa capacité à traiter des sujets difficiles avec sensibilité et humanité. M.C.

★★★☆☆
LE JOURNAL DES ANDOUILLES
AGNÈS DESARTHE, DAVID PRUDHOMME
80 P., GALLIMARD JEUNESSE, 9,90 €
(À PARTIR DE 8 ANS)



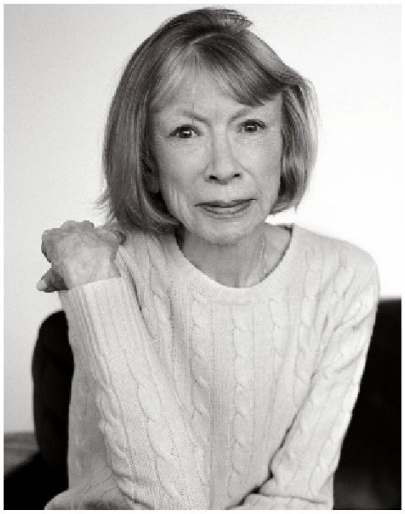
Rien que le titre donne envie de feuilleter ce livre-journal ! Les *« andouilles »* sont quatre camarades de classe : Shosha, Suilan, Asmahan et Tulum. Leur maîtresse de CP les avait surnommés ainsi car ils peinaient à lire. Le quatuor a donc créé un journal bourré de rubriques décalées : *« Un problème, une solution »*, autour de thèmes comme l'ennui, les soldes ou les cadeaux ratés, *« l'interview »* ou encore *« l'édito »* savoureux signé par les jeunes journalistes. Avec ce premier tome prometteur, Agnès Desarthe adopte la plume d'un enfant, fidèle à son humour et à sa sensibilité, tandis que David Prudhomme illustre avec malice les idées farfelues du quatuor. M.C.

BAYARD JEUNESSE

JOAN DIDION

Confessions ultimes

Deux publications inédites, un journal de bord relatant ses séances chez un psy et un recueil d'entretiens, dévoilent deux facettes de l'autrice américaine disparue en 2021.



Peu après la mort de Joan Didion, en 2021, un petit dossier est retrouvé *« à portée de son bureau »*. Roman inédit ? Essai inachevé ? Journal de bord, plutôt, dans lequel l'autrice, s'adressant à son mari, relate ses séances, au début des années 2000, avec le Dr MacKinnon, psy freudien à l'ancienne. Le sujet principal ? Quintana – leur fille –, en proie à de graves problèmes d'alcool, et dont le thérapeute a suggéré que sa mère *« devait parler à quelqu'un »*. Ces pages avaient-elles vocation à être publiées ? L'intéressée n'en avait pas émis le souhait ; ses héritiers ont franchi le pas. Et si l'intérêt littéraire de ces comptes rendus ne fait aucun doute, on ne peut se départir d'une impression de malaise face aux efforts désespérés de la malheureuse pour sortir sa fille de l'ornière. *« C'est extrêmement alarmant »*, assène le bon docteur, qui explique que *« les filles doivent chasser leur mère de leur vie »*. Plus loin, il lui enjoint de cesser de se faire du souci. Quésaco ? *« Je lui ai dit qu'après notre séance de la semaine dernière, je m'étais sentie mieux, bizarrement »*, note Joan en janvier 2001. On la sent si perdue…

Dans le recueil d'entretiens qui lui est par ailleurs consacré, on retrouve, heureusement, *« la plume la plus acérée décryptant l'Amérique de la seconde moitié du XXe siècle et au-delà »*. Son ultime interview, pour *Time*, est un vrai modèle du genre. Avez-vous de l'espoir ? *« L'espoir de quoi ? »* Comment vivez-vous le fait d'être considérée comme la voix de votre génération ? *« Je n'en ai pas la moindre idée. »* Y a-t-il une chose que vous n'avez pas faite et que vous souhaiteriez accomplir ? *« Réussir à faire marcher ma télé. »* Pythie grave, toujours, allergique aux creux discours et aux mirages. ■

Fabrice Colin

★★★☆☆
NOTES À JOHN [NOTES TO JOHN]
JOAN DIDION
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JOSÉE KAMOUN, 304 P., GRASSET, 23 €.
EN LIBRAIRIES LE 1ER OCTOBRE.

★★★★☆
LE DERNIER ENTRETIEN ET AUTRES CONVERSATIONS [THE LAST INTERVIEW AND OTHER CONVERSATIONS]
JOAN DIDION
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR BRICE MATTHIEUSSENT, 160 P., LES LIVRES DE LA PROMENADE, 15 €

Les inquiétudes de Gracq

Au début de 1939, Gracq, informé par son éditeur José Corti qu'André Breton a lu et aimé *Le Château d'Argol*, s'arme de courage et lui expédie un exemplaire dédicacé. Breton répond par une lettre enthousiaste : *« Vous disposez, me semble-t-il, de grands secrets qui ne sont pas seulement ceux de la poésie. »* Mieux, il lui propose de collaborer au prochain numéro du *Minotaure*, ou à quelque future revue surréaliste. Le débutant temporise, incertain de sa vocation, et soucieux de n'être mêlé ni de près ni de loin à la politique. Puis arrive la guerre, qui bouleverse tous les plans… Ainsi commence entre Gracq et Breton une correspondance d'environ trente années, conservée à la bibliothèque Jacques-Doucet et publiée aujourd'hui dans une édition de Bernard Vouilloux et Henri Béhar : un volume de plus pour l'abondante correspondance déjà publiée de Breton (avec Simone Debout, Éluard, Péret, Paulhan, etc.), le premier pour celle de Gracq, épistolier plus discret, qui promettait de ne laisser en la matière que quelques « lettres de notaire ». *Correspondance 1939-1966* forme un outil précieux pour l'étude des œuvres et la connaissance des écrivains. Si leur relation prend très vite une tournure amicale, et si Breton s'y montre affable et même drôle, on reste frappé par les précautions de Gracq, toujours inquiet d'une divergence d'opinions qui froisserait son aîné. Et de citer Proust, de mémoire, pour lui rappeler qu'après tout, *« la communauté des opinions importe moins que la consanguinité des esprits »*. ■

Bernard Quiriny

★★★★☆
CORRESPONDANCE 1939-1966
ANDRÉ BRETON, JULIEN GRACQ
240 P., GALLIMARD, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 16 OCTOBRE.

BRIGITTE LACOMBE

Le mystère Shakespeare

Si ce n'est quelques dates, dont celles de son baptême, de son mariage et de sa mort (le 23 avril 1616), on ne sait rien, ou presque, de William Shakespeare, pas même sa vraie date de naissance. Si l'on s'en tenait aux faits avérés, sa vie tiendrait en quelques lignes, nourries des rares témoignages de ses contemporains. Pourtant, aucun dramaturge au monde n'a suscité autant de biographies, essais et commentaires. Voici qu'aujourd'hui, le romancier et essayiste Philippe Forest sort à son tour une somme sur le dramaturge de Stratford-upon-Avon. L'auteur de *L'Enfant éternel* l'annonce, son livre n'offre pas une nouvelle version du destin du grand William : il raconte son histoire, mais l'enlumine à la manière d'un conte *« semblable à ceux dont s'enchantent les enfants »*. Son *Shakespeare. Quelqu'un, tout le monde et puis personne,* très érudit mais jamais pédant ni ennuyeux, tient à la fois de l'essai et du polar. Un polar dont l'énigme, posée dès le début, ne se résoudra pas de nos jours… Ceux qui connaissent Forest le trouveront tout entier : le père qu'il est, à jamais endeuillé de sa petite fille morte à 4 ans, s'y faufile entre les lignes, l'admirateur éperdu de littérature aussi. ■ **Dominique Poncet**

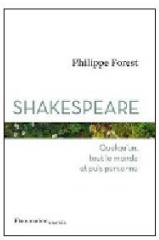
Un fin Nimier

Il reste de Roger Nimier une appellation, « hussard », un parfum sulfureux de droite extrême et le souvenir d'une mort tragique et précoce. Composé de trois romans (*Les Épées*, *Le Hussard bleu*, *Les Enfants tristes*), d'un recueil de critiques et d'une compilation de chroniques, ce « Quarto » permet de redécouvrir une œuvre anticonformiste, qui dut se déployer sous l'ombre écrasante de Sartre et Camus. La brève carrière de Nimier est coupée en deux : cinq romans en cinq ans, puis l'abandon du genre et l'écriture de nombreux articles. Présenté par l'universitaire Marc Dambre, le volume puise à tous ces aspects. Des romans, on retient l'envie de comprendre l'époque plus que de la juger, le goût de l'ambiguïté. Impertinence et élégance de la langue ont fait le reste : Nimier, au talent immédiatement célébré, a assumé les malentendus qu'a pu générer cette attitude, au risque de créer une « légende noire ». Le critique et le chroniqueur ont suivi le même chemin. La rapidité de la phrase et le sens de la formule lapidaire sont mis au service d'une entreprise tendant à réparer certaines injustices et à juger au-delà de l'engagement. Le hussard charge sabre au clair, et dégage le terrain pour faire à nouveau exister ceux que leur époque avait parfois à tort (pas toujours quand même…) condamnés. ■ **Hubert Prolongeau**

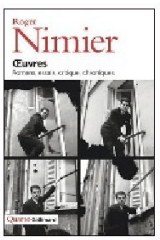
Donner chair à la guerre

Yaryna Chornohuz s'inscrit avec ce recueil émouvant dans une tradition aujourd'hui oubliée, pourtant liée à l'essence de toute création : l'esprit de lutte et de résistance. C'est dans le chaos de la guerre que s'est révélée sa vocation de poétesse. Caporal-chef dans l'armée de Volodymyr Zelensky, mais aussi mère, médecin de guerre, pilote de drone, elle a obtenu en 2024 le prix Taras-Chevtchenko, du nom du grand poète romantique de langue ukrainienne devenu un symbole de l'éveil national. Au-delà de l'exaltation patriotique, *C'est ainsi que nous demeurons libres* donne de la chair à une guerre réduite à des communiqués de presse et aux gesticulations d'une poignée de dirigeants qui se tiennent prudemment loin du front.

Ces poésies des tranchées, rédigées aux moments de repos, comme le furent celles d'Apollinaire durant la Grande Guerre, donnent un sens plus fort, plus juste aux mots souvent galvaudés de paix et de liberté. Mais Yaryna Chornohuz écrit aussi pour conserver la mémoire de ses camarades tombés au combat, en particulier celle de son premier amour, tué par un sniper russe. La mort balaie les moindres certitudes. *« En ce siècle,* écrit-elle, *toutes les philosophies tombent sur les champs de bataille… »* En remplacement des missiles et des drones, on attend un recueil du même tonneau, mais venant, et pourquoi pas ? de l'autre camp. ■ **Serge Sanchez**



★★★★☆
SHAKESPEARE. QUELQU'UN, TOUT LE MONDE ET PUIS PERSONNE
PHILIPPE FOREST
336 P., FLAMMARION, 21,90 €



★★★★☆
ŒUVRES
ROGER NIMIER
1216 P., QUARTO, 32 €

★★★★☆
C'EST AINSI QUE NOUS DEMEURONS LIBRES
YARYNA CHORNOHUZ
TRADUIT DE L'UKRAINIEN PAR ELLA YEVTOUCHENKO ET FRÉDÉRIC MARTIN,
107 P., LE TRIPODE, 16 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - FOUCAULT/GALLIMARD - LE TRIPODE

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

MAFIA NANNY

Une histoire séduisante

Davina vient tout juste de décrocher son diplôme à l'Élite Nanny Academy, qui forme les futures nourrices d'enfants de personnalités. Pour sa première mission, elle doit s'occuper de Mikey, le fils de Gabriel Angelini, sous-boss de la mafia vénitienne. Sa mission : protéger l'enfant sans s'attacher. Mais Davina va rapidement succomber au charme du charismatique et mystérieux Gabriel. Et, au fil des jours, sentiments amoureux et secrets sensibles vont compliquer la situation…

De l'humour sur fond de romance

La force de la série réside dans son savant mélange d'humour, d'action et de romance, que certains comparent aux best-sellers *Spy x Family* et *Sakamoto Days*. Fidèle à sa mission, Davina doit gérer des situations dangereuses tout en assurant son rôle de « super Nanny » auprès de Mikey, générant de nombreuses répliques cinglantes. Leur lien évolue progressivement, passant d'une méfiance mutuelle à une complicité teintée de flirt et de moments tendres, renforçant le côté romantique.

Un webtoon à succès

Depuis sa publication en webtoon, *The Mafia Nanny* a accumulé des millions de vues et vu sa communauté de fans croître semaine après semaine. Le découpage, pensé pour une lecture sur téléphone ou tablette, dynamise le récit, tandis que la palette de couleurs chaudes apporte profondeur et ambiance. Les personnages, aux expressions faciales très marquées, accentuent l'humour et renforcent l'immersion dans cet univers mêlant tendresse et suspense.

M.C.

★★★☆☆
MAFIA NANNY (T.1)
THE MAFIA NANNY
VIOLET MATTER, SHOO
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR TLALLI ATL, 288 P., ALBIN MICHEL/KODA, 15,90 €. EN LIBRAIRIES LE 8 OCTOBRE.

INUHIKO DORONODA

Un ciel pour deux

À travers l'histoire tendre de deux lycéens en marge, le mangaka japonais signe une première œuvre très réussie.

Rarement la première publication d'un mangaka encore inconnu aura suscité autant d'attente. Il faut dire que cette série, lancée au Japon en 2023, est auréolée d'une solide réputation, doublée de deux des plus prestigieux prix manga du pays du Soleil-Levant.

On y suit l'amitié naissante entre Yamato Kobayashi et Keisuke Uno. Le premier, en échec scolaire, joue les mauvais garçons et enchaîne les petits boulots, qu'il peine à conserver. Le second, nouvel arrivant dans la classe, est incapable de faire plusieurs choses à la fois et perd tous ses moyens dès qu'on s'adresse à lui : il se sent littéralement *« perdu dans l'espace »*. Pour garder pied, il note tout dans un petit carnet, véritable manuel de survie du quotidien. Et si ces deux garçons, que tout semble opposer, trouvaient ensemble une façon de se *« promener dans l'espace »* ?

Cette histoire délicate et sensible aborde avec justesse des thèmes très contemporains, au premier rang desquels la phobie scolaire. Avec ce premier manga, Inuhiko Doronoda s'impose comme un auteur à suivre de près, impressionnant par la fluidité de son récit et les touches d'humour qu'il distille dans ces tranches de vie en apparence ordinaires. ■

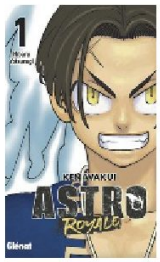
Mathieu Charrier

★★★★☆
PROMENONS-NOUS DANS L'ESPACE
INUHIKO DORONODA
TRADUIT DU JAPONAIS PAR KARINE RUPP STANKO, 212 P., GLÉNAT, 7,90 €

Une famille en or

À la suite du crash d'une météorite, les fils adoptifs d'un chef de clan yakuza récemment décédé se retrouvent dotés de superpouvoirs. Galvanisés, ils vont se livrer une guerre féroce pour prendre la tête du clan. Bien décidés à ne pas respecter les dernières volontés de leur patriarche, Hibaru et Teruso, les deux plus jeunes membres de la fratrie, vont tout faire pour ramener leurs frères à la raison et maintenir un semblant d'équilibre au sein du clan. Mélange improbable entre récit de super-héros et saga familiale, *Astro Royale* donne une toute nouvelle résonance à l'adage « Famille, je vous aime ». Ici, les frères se disent je t'aime à grand renfort de coups de tatanes lors de batailles homériques dignes de *Dragon Ball Z*. Et si le trait de Ken Wakui, auteur de la célèbre série des *Tokyo Revengers*, peut paraître un poil trop rudimentaire, les enjeux dramatiques qui se dessinent sont, eux, passionnants, à l'image du personnage d'Hibaru, antihéros au cœur aussi gros que ses intentions sont nobles. ■

Ilan Ferry



★★★☆☆
ASTRO ROYALE (T.1)
KEN WAKUI
TRADUIT DU JAPONAIS PAR CHARLES LAMOUREUX, 200 P., GLÉNAT, 7,20 €. EN LIBRAIRIES LE 22 OCTOBRE.

INUHIKO DORONODA / KODANSHA LTD.

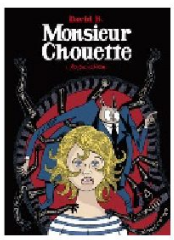
DAVID B.

Derrière le miroir

Monsieur Chouette invite à un voyage au pays des morts, lieu imaginaire et fantasmé qu'il faut savoir affronter. Un album au dessin (toujours) somptueux.

Un escalier effondré, un dieu oublié, un disque rayé, un soldat malchanceux… Êtres humains, animaux, objets : ils vont tous croiser le chemin de cette jeune femme, nouvelle héroïne de David B., qui se rend au pays des morts, poussé par Monsieur Chouette, son guide – et titre de l'album. Elle a peur de son ombre, veut lui échapper et seule une nuit passée dans ce lieu étrange pourra la guérir. Ce pays est un lieu inquiétant, foisonnant, hostile, parfois visé ; lieu éphémère qui prend mille formes changeantes puisque la mort est si accueillante qu'elle se nourrit de tout ; lieu de rêves et de cauchemars ; lieu qu'il faut savoir affronter pour vivre sa vie ; lieu psychanalytique, métaphysique, symbolique, inventé par David B. Lieu artistique aussi, comme le refuge d'une intimité fantasmée.

David B., au trait si reconnaissable, est un habitué de ces mondes perdus qu'il aime retrouver au gré de son coup de crayon ; comme souvent c'est du noir et blanc dont on ne dira jamais assez que le blanc ne surgit que grâce à la place que lui laisse le noir sur la feuille. Le voyage qu'entreprend cette jeune femme se mêle aussi d'ombre et de lumière. C'est le miroir que l'art – ici la bande dessinée – tend à la réalité et à l'imaginaire. Il est n'est pas question de réel dans *Monsieur Chouette* mais tout de réalisme. Et si ce n'est le lot de péripéties qui fait tourner les pages, c'est aussi (surtout ?) le dessin de B. qui se découvre à chaque cas et qui ne cesse d'impressionner. ■ **Éric Libiot**



★★★★☆
MONSIEUR CHOUETTE
DAVID B.
256 P., L'ASSOCIATION, 35 €

DAVID B./L'ASSOCIATION 2025

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
UNE OBSESSION
NINE ANTICO
292 P., CHARIVARI, 29,95 €

Nine Antico se raconte au fil de ses albums et elle sait toujours partager davantage son intimité grâce à un dessin qui gagne en force à chaque coup de crayon. Dans *Une obsession,* elle aborde la sexualité, ses rapports avec les hommes, les questions que lui pose son corps, sa peur, ses envies, ses désirs. Elle a 16 ans puis elle en a 40, Venise sert de décor et de souvenirs, le récit se libère des cases et affronte, en un dessin ou quelques pages, les choses de la vie. **E.L.**

★★★★☆
MOONLIGHT EXPRESS
CLÉRISSE, SMOLDEREN
160 P., SEUIL, 25 €

Le dessin d'Alexandre Clérisse, proche du constructivisme, est une merveille qui (se) joue des formes géométriques pour incarner un décor ou un personnage – son sens de la couleur est aussi étonnant. Thierry Smolderen, lui, a construit ses histoires comme il suivrait plusieurs pistes pour mieux arriver à trouver le trésor. Dans *Moolight Express,* le duo invente un trio de personnages qui se perd dans le Berlin d'après-guerre et resurgit dans un film noir hollywoodien. De quoi combler les yeux et l'esprit. **E.L.**

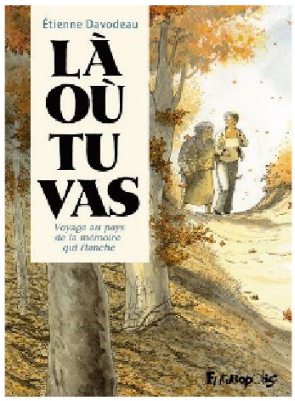
★★★☆☆
CES LIGNES QUI TRACENT MON CORPS
MANSOUREH KAMARI
200 P., CASTERMAN, 24 €

Dessin et destin sont parfois intimement liés. Le titre de l'album que signe Mansoureh Kamari dit (presque) tout de la façon dont l'un et l'autre se mêlent : *Ces lignes qui tracent mon corps.* Mansoureh Kamari a grandi en Iran avant de venir en France suivre des études aux Gobelins. Là-bas elle subit la violence, l'identité bafouée, ici elle devient modèle vivant et pose nue. Mansoureh Kamari retrouve la vie grâce au dessin qui la révèle et la relève. Ce premier album émouvant soigne ses cicatrices. **E.L.**

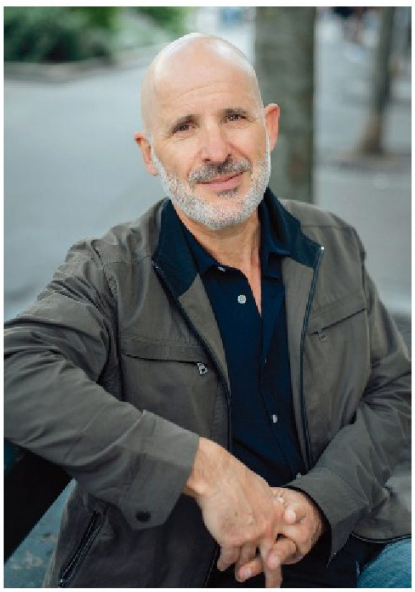
Étienne Davodeau
Là où tu vas

C'est un album qui a mûri pendant des années dans l'esprit d'Étienne Davodeau. Un album qui aurait pu d'ailleurs ne jamais voir le jour, n'étaient la constance et l'obstination de son auteur. Il faut dire que la personne qui refusait de se livrer n'était autre que sa compagne : Françoise accompagne des personnes atteintes de troubles cognitifs, comme ceux de la maladie d'Alzheimer. Pendant qu'Étienne dessine chez lui, Françoise se rend chez M. Saulnier ou Mme Marchand pour essayer de leur rendre la vie moins pénible et de (re)lier quelques fils perdus. Difficile de rendre compte de ce travail quotidien avec les mots, et difficile également avec un crayon. Mais Françoise est bien placée pour savoir qu'Étienne est un habitué des rencontres et qu'il les raconte avec beaucoup d'empathie dans ses albums – *Rural !, Les Mauvaises Gens, les Ignorants...* Françoise finit donc par dire oui. Mais *Là où tu vas* n'est pas un simple compte rendu du travail de Françoise. Étienne Davodeau se met à bonne distance et raconte aussi la façon dont il va aborder cet album, les écueils qu'il doit contourner, les difficultés à dessiner un visage, à poser un mot. Cette mise en abyme ne se résume jamais à un jeu narratif ni à une pirouette dramatique. Le récit de *Là où tu vas* pose les questions de la représentation, pour peu qu'on veuille transmettre si ce n'est un savoir, au moins une leçon de vie. Que reste-t-il une fois qu'un trait a rempli la page blanche pour signifier le lien qui se crée entre les uns et les autres ? ■

Éric Libiot



LÀ OÙ TU VAS
ÉTIENNE DAVODEAU
160 P., 24 €. COPYRIGHT FUTUROPOLIS.
EN LIBRAIRIES LE 8 OCTOBRE.



CHLOÉ VOLLMER/FUTUROPOLIS

BIO EXPRESS

1965
Naissance à Botz-en-Mauges (Maine-et-Loire). Étienne Davodeau étudie les arts plastiques à Rennes et publie en 1992 son premier album, *L'homme qui n'aimait pas les arbres*, tome 1 de la trilogie *Les Amis de Saltiel* (Dargaud). Suit notamment la trilogie polar d'*Un monde si tranquille* (Delcourt).

2001
Avec *Rural !* (Delcourt), il s'ouvre à la BD documentaire (ici le monde agricole) et va alterner fiction et reportage : *Lulu femme nue* (Futuropolis) est adapté au cinéma par Solveig Anspach avec Karin Viard tandis que *Les Mauvaises Gens* reçoit le prix du public à Angoulême.

2015
Parution d'une BD historique et politique, *Cher pays de notre enfance. Enquête sur les années de plomb de la Ve République* (Futuropolis), réalisée avec le journaliste de France Inter Benoît Collombat. Un genre qu'il avait déjà abordé dans *Un homme est mort* (Futuropolis), écrit avec Kriss.

6

ÉTIENNE DAVODEAU/FUTUROPOLIS, 2025

7

ÉTIENNE DAVODEAU/FUTUROPOLIS, 2025

MAZARINE M. PINGEOT

Les questions à nos réponses

Alors que l'époque croule sous différentes versions du dogmatisme qui s'opposent tout en se ressemblant – idéologies, fanatisme, positivisme béat –, Sophie Nordmann propose, dans *La Vocation de philosophe*, une réflexion profonde et à contre-courant sur ce que signifie faire de la philosophie aujourd'hui. Et cet « aujourd'hui » renvoie à « hier », car philosopher a cette particularité d'être un acte aussi atemporel que dérangeant, puisque sa fonction essentielle et subversive est de « mettre en question ». Certes, cette mise en question épouse son temps, puisque les idées reçues qu'il s'agit de déboulonner sont soumises à l'évolution des esprits, mais le geste même d'un doute radical échappe à la longue histoire des idées, tout en surgissant çà et là au cours des siècles. Ce sont ces trouées hors du temps qui relancent la pensée et font paradoxalement histoire.

Sophie Nordmann montre avec une grande clarté que la vocation de philosophe n'est pas de produire des doctrines ou de dispenser des vérités, mais de maintenir ouverte une brèche dans la pensée, une brèche par laquelle le souffle du questionnement peut passer, déstabiliser les certitudes, ouvrir des possibles. Cette mise en question n'est pas simplement une posture critique : elle engage une expérience existentielle, une manière d'être au monde, faite de désir, de manque, de quête sans fin.

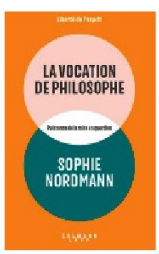
Si la philosophie est une pratique vivante de la mise en question, le philosophe se distingue alors radicalement du savant et du sage. Particularité que l'on a tendance à oublier, dans un siècle où l'on demande à la science de répondre à des questions de sens ; et quand la science ne tient pas ses promesses, c'est le scepticisme qui l'emporte, ouvrant la voie à de nouvelles croyances. Nos maîtres à penser sont désormais des gourous ou des docteurs en neurosciences, quand ce ne sont pas les nouveaux Prométhée finançant pour eux-mêmes la recherche du secret de l'éternité. Autrement dit, on cherche des réponses à des questions qu'on ne pose plus. Or le philosophe est précisément celui qui sait poser des questions et déceler derrière les évidences des habitudes sédimentées.

> LA PHILOSOPHIE N'EST PAS TANT UN SAVOIR QU'UN EXERCICE SPIRITUEL

La philosophie naît avec Socrate – non comme doctrine, mais comme vide moteur – et se poursuit comme geste de rupture dans l'histoire de la pensée. C'est la première figure paradigmatique que Nordmann analyse. Trois vont suivre. Après la maïeutique socratique (l'art d'accoucher des pensées), elle se penche sur le doute cartésien, la critique kantienne et la généalogie nietzschéenne. Quatre grands moments, quatre épreuves philosophiques, quatre types de pratiques de la mise en question, analysées comme un mode spécifique d'ébranlement du donné et de résistance au dogmatisme.

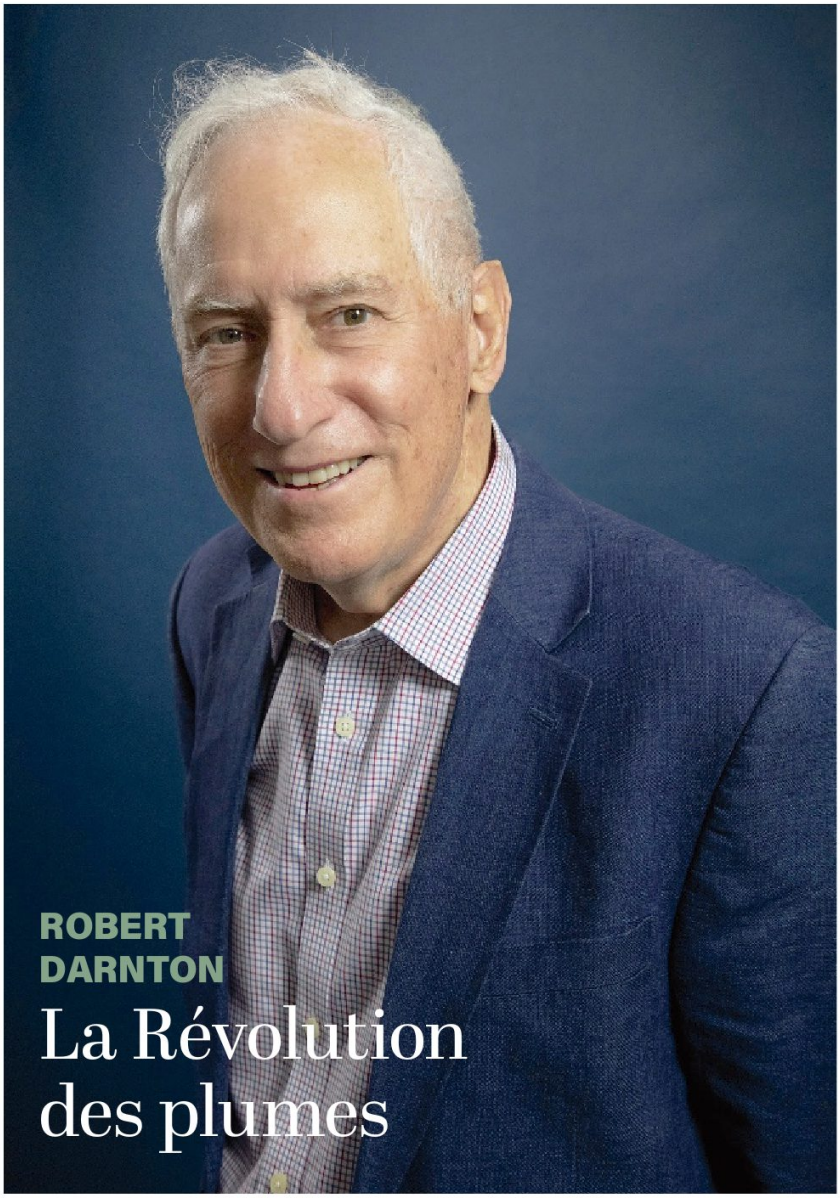
Au-delà de ces quatre grandes figures paradigmatiques, Sophie Nordmann chemine avec des textes de Pierre Hadot, de Walter Benjamin, d'Emmanuel Levinas ou encore d'Henri Bergson, réinterprétant l'histoire de la philosophie non comme une galerie de doctrines, mais comme une succession de gestes de mise en question. La philosophie n'est pas tant un savoir qu'une forme de vie, un exercice spirituel, une manière de se rendre disponible à une rencontre, à un ébranlement.

Lecture salutaire en ces temps de crises et d'incertitudes : car la mise en question authentique ne creuse ni ne donne lieu à l'incertitude qui est la nôtre. C'est un paradoxe : la philosophie n'apporte pas de réponses toutes faites, au contraire des idéologies, et pour autant, c'est avec et grâce à elle qu'on peut espérer sortir d'un doute délétère au profit d'un doute libérateur. ■



★★★★☆
LA VOCATION DE PHILOSOPHE. PUISSANCE DE LA MISE EN QUESTION
SOPHIE NORDMANN
300 P., CALMANN-LÉVY, 20,90 €

AUDREY SOVIGNET



ROBERT DARNTON

La Révolution des plumes

À travers les itinéraires de trois auteurs français avant et après 1789, et quelque peu oubliés en tant que tels, l'historien montre que le passage de l'Ancien au Nouveau Régime s'accompagna d'un changement de stature pour les gens de lettres.

Depuis son premier livre, en 1968, sur le mesmérisme – la théorie pseudo-scientifique du médecin allemand Franz-Anton Mesmer, postulant l'existence d'un magnétisme animal, qui fit fureur dans le Paris des années 1770-80 –, Robert Darnton a une conviction : pour comprendre une société, il faut se pencher sur ses phénomènes marginaux et la façon dont les gens ordinaires y ont réagi. C'est le principe, opposé à l'historiographie classique, centrée sur les grands événements et les personnages officiels, de l'« Histoire par le bas ». Et c'est cette méthode que, près de soixante ans plus tard, il suit encore dans son dernier opus, *La Condition d'écrivain*.

Comme son titre l'indique, il s'agit a priori d'une étude sur les conditions matérielles d'existence des écrivains au XVIIIe siècle, avec, pour horizon, l'avènement de la figure moderne de l'écrivain. Car, sous l'Ancien Régime, celui-ci n'était pas reconnu comme tel. Il y avait des auteurs, mais, comme ils ne percevaient aucun droit sur la vente de leurs œuvres – les imprimeurs qui les leur avaient achetées les exploitaient sans leur en rendre compte –, seule une poignée d'entre eux arrivaient à en vivre. Et encore : la plupart ne devenaient aisés ou riches qu'en décrochant des pensions accordées par tel ou tel « grand » du royaume ou des sinécures liées à des institutions d'État. Comme l'écrit Darnton, le monde des lettres était alors dominé par « *le parrainage et le clientélisme* ». Cela n'influait pas sur l'orientation des œuvres publiées. Dans le sillage du « roi Voltaire », les valeurs des philosophes régnaient dans la société, mais leur expression s'en voyait forcément amoindrie. À côté de cette élite installée, proliférait tout un milieu d'« écrivassiers », apprentis-poètes, dramaturges, essayistes, etc., vivant d'expédients dans leurs greniers en concoctant des libelles séditieux ou des brochures scandaleuses, qu'on appela bientôt, car ils s'en recommandaient, les « *Rousseau du ruisseau* ». C'est d'ailleurs par une description savoureuse de ce monde des « *littérateurs des bas-fonds* », jonglant avec la censure, que Darnton entame son livre.

CETTE ÉNERGIE VENUE D'UNE MARGE ÉNERVÉE

Au passage, il énumère des noms qui deviendront célèbres, non en tant qu'écrivains mais comme leaders politiques : Brissot, plus tard un des chefs girondins, Collot d'Herbois et Billot-Varenne, deux futurs membres du Comité de salut public sous la Terreur, Hébert, le créateur en 1790 du *Père Duchesne*, et bien d'autres, Camille Desmoulins, Saint-Just, etc.

C'est l'indice qu'il s'est passé quelque chose de fondamental sur le plan sociétal dans le tournant entre l'Ancien et le Nouveau Régime. Pour le cerner, Darnton retrace les parcours de trois écrivains avant et après 1789 : André Morellet (1727-1819), François-Thomas-Marie de Baculard d'Arnaud (1718-1805) et Pierre-Louis Manuel (1751-1793). Pour résumer cette « étude de cas », le premier, l'abbé Morellet, est presque

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

le prototype de l'homme des Lumières. D'origine modeste – son père était marchand de papier à Lyon –, l'Église fut pour lui, comme pour beaucoup de provinciaux sans fortune, une voie d'ascension sociale. D'abord précepteur du fils d'un haut aristocrate, il contribua à l'*Encyclopédie* de Diderot, fut embastillé deux mois pour des écrits irréligieux, puis se consacra à l'économie politique. Ardent défenseur du laisser-faire, il rédigea des brochures pour plusieurs ministres, glanant pensions et sinécures. Tant et si bien qu'à la veille de la Révolution, c'était un homme riche, fêté dans les salons, un quasi-seigneur. Et il perdit tout avec la fin de l'Ancien Régime. Baculard d'Arnaud est, lui, plus proche de ce que nous appelons aujourd'hui un écrivain. Soutenu au début par Voltaire, il se tourna vers le roman sentimental, en produisit à la chaîne, y connut de grands succès, mais, la veine étant tarie après 1789, mourut dans la misère. Quant à Manuel, c'était un transfuge de la bohème littéraire. Habitué des pamphlets contre le clergé et la monarchie, il devint, avec la Révolution, un activiste radical, procureur de la Commune et présida, un temps, le Club des jacobins.

EXTRAIT

Mais, ayant refusé de voter pour la mort du roi, il fut accusé de « girondisme » et passa sous la guillotine à 42 ans.

On peut tirer deux enseignements de *La Condition d'écrivain*. D'abord, que, si les Lumières ont préparé la Révolution, ce ne sont pas elles qui, concrètement, l'ont faite. Celle-ci s'est constituée en partie contre elles et leur version mondaine incarnée par des personnages à la Morellet. Ainsi que le proclama Robespierre, la vertu devait remplacer le « *bel esprit* » d'antan, décrété contre-révolutionnaire. Et Rousseau évincer Voltaire. L'autre leçon est que, pour que la société française bascule, il lui fallait cette énergie venue d'une marge énervée apportée par les écrivassiers. On ne se méfie jamais assez des outsiders : ce sont souvent les maîtres de demain. ■

Patrice Bollon

★★★★☆

LA CONDITION D'ÉCRIVAIN. CULTURE ET RÉVOLUTION DANS LA FRANCE DU XVIIIe SIÈCLE (THE WRITER'S LOT. CULTURE AND REVOLUTION IN 18TH CENTURY FRANCE)

ROBERT DARNTON

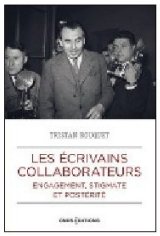
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRÉDÉRIC JOLY, 240 P., GALLIMARD, 22 €

Aux parias des Belles Lettres

Céline, Rebatet, Chardonne ou encore Pierre Drieu la Rochelle… Ces écrivains collaborateurs ont bénéficié, ces dernières années, d'un regain d'intérêt, suscité par des rééditions voire des publications d'inédits. Après tout, la littérature n'est pas morale, alors ne peut-on pas être un salaud en même temps qu'un grand auteur ? C'est l'occasion pour l'historien Tristan Rouquet d'explorer le destin et les vues (politiques plus que stylistiques) de ces hommes pendant la Seconde Guerre mondiale et au moment de l'épuration, « *moment de structuration du stigmate* ». Il sonde par la suite, avec minutie et jusqu'à nos jours, la manière dont l'opprobre a fonctionné à la manière d'une « *(re) capitalisation symbolique* » dans le paysage intellectuel français, à travers les rééditions et la réception des œuvres qui passent le test du temps et se confrontent à la sensibilité d'une époque définie. On tient avec ces *Écrivains collaborateurs* une étude majeure, fondamentale, sur les conditions de survie symbolique des figures littéraires quand elles sont associées au mal. ■

S.B.-C.

AUDREY DELSUC - AUDREY SOVIGNET



★★★★☆

LES ÉCRIVAINS COLLABORATEURS. ENGAGEMENT, STIGMATE ET POSTÉRITÉ

TRISTAN ROUQUET

350 P., CNRS ÉDITIONS, 26 €

MARQUE-PAGE

par Solange Bied-Charreton

Quand la mort se raconte

La mort, non comme sentence (quoique, ne sommes-nous pas *« tous des condamnés à mort »*, comme l'écrivait Pascal ?) mais sous toutes ses coutures, à condition qu'elles soient celles du corps défunt. C'est le sujet que Perrine Baron a choisi pour *On ne badine pas avec la mort*, au nom d'un intérêt certain pour le macabre et parce qu'elle a *« vécu d'étranges expériences, une surtout, au cours de séance de spiritisme »* et qu'elle a effectué des recherches pour les besoins du roman qu'elle écrit, dont le personnage principal est un thanatopracteur… Tout un programme. Dans ce récit faussement léger (existe-t-il un sujet plus grave que la mort ?) mais vraiment drôle, on en apprendra sur les couleurs du deuil tout autour du monde et l'origine du mot *« croque-mort »*. Quelques films, séries, éléments et personnages de pop culture qui tournent autour de la Grande Faucheuse égayent aussi ce livre, notamment le sépulcral Marilyn Manson… Les travaux de Philippe Charlier sur la zombification se rappellent aussi à notre bon souvenir, entre deux évocations cocasses des rites funéraires anciens et celle des fins dernières de l'humanité selon les grandes religions. Que restera-t-il de nous quand nous ne serons plus rien ? Eh bien, nous ne serons plus là pour le dire ! Et même si la prose déjantée de Perrine Baron part un peu dans tous les sens, on se réjouit de faire le tour du monde des bizarreries mortuaires et l'on dévore ses aventures au pays des trépassés avec beaucoup de plaisir, d'autant qu'elle parvient à distiller ça et là des considérations métaphysiques.

★★★☆☆

ON NE BADINE PAS AVEC LA MORT. PROPOS SUR LA MORT ET CE QUI S'EN SUIT

PERRINE BARON

144 P., ACTES SUD, 15 €

ET AUSSI...

★★★☆☆

PALAIS BOURBIER. CHRONIQUES D'UNE FRANCE INGOUVERNABLE

WALLY BORDAS

416 P., ROBERT LAFFONT, 23 €

Emmanuel Macron avait procédé à la dissolution de l'Assemblée nationale en espérant secrètement que le RN l'emporte et gouverne si mal le pays qu'il disparaisse de la scène politique. Par contraste, le chef de l'État aurait quitté l'Élysée auréolé du sceau de la compétence. Mais comme le dit le proverbe bamiléké, « *tout malin est un ignorant qui s'abuse* ». Wally Bordas, correspondant parlementaire au *Figaro*, raconte par le menu la première année de cette France ingouvernable, révélant au passage une foultitude d'informations inédites. Le lecteur en sort quelque peu groggy. Au train où vont les choses, l'auteur peut sans risque se lancer dans la rédaction d'un second volume.

Emmanuel Hecht

★★★☆☆

L'ALGÉRIE, MA MÈRE ET MOI

SMAÏN LAACHER

160 P., GRASSET, 18 €.

EN LIBRAIRIES LE 8 OCTOBRE.

C'est parce que sa mère, qui venait de mourir, répétait : *« La France a mangé mes enfants »*, que son fils s'est prêté à cet exercice d'*« ego-sociologie »*. Alors que lui avait emprunté le cursus honorum de la méritocratie républicaine, le cœur et l'âme de sa génitrice, débarquée à 19 ans en France, étaient restés dans les Aurès. *« Au lieu de nous rapprocher,* écrit Smaïn Laacher, *la France et l'Algérie nous ont éloignés, jusqu'à créer des frontières. »* C'est sur ce fossé, cette incommunicabilité, mais aussi le parcours de cette veuve passée par l'usine et réfugiée dans la dévotion que se penche l'auteur de *L'Immigration à l'épreuve de la nation* avec tendresse et lucidité.

E.H.

LAURENT JOLY (DIR)

La tentation vichyste

Pro-allemand et antisémite, le régime « autoritaire » de Pétain a connu peu de défiance lors de son installation, en juillet 1940. Une faillite générale qui ne peut que nous interroger sur notre propre époque.

L'excellent ouvrage dirigé par Laurent Joly sur l'histoire du régime de Vichy ne constitue pas seulement un recueil des recherches les plus récentes, menées par les meilleurs savants. Pour comprendre ce régime, il ouvre aussi une discussion sur la réalité de l'ancrage de la République en France et sur le sens de la démocratie par mauvais temps. Car lorsque la dictature s'installe en juillet 1940, nul trouble ne mobilise la population, comme si, en un jour – le 10 juillet –, toutes les valeurs avaient été oubliées dans le vote des pleins pouvoirs au maréchal Pétain, promu dictateur à l'âge de 84 ans. Un frisson secoue le lecteur de *Vichy. Histoire d'une dictature* : aujourd'hui, la faillite serait-elle aussi rapide ?

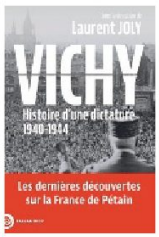
En partant des années 1930, l'ouvrage rappelle comment un sondage organisé par *Le Petit Journal* auprès de ses lecteurs donnait déjà, en janvier 1935, le vieux maréchal comme dictateur idéal, juste devant Pierre Laval. Mais à ce moment-là, le sentiment républicain dominait. La défaite en trois semaines de l'armée française a tout changé. Il faut un tournant pour redresser la France vaincue. Tel est le rôle de la Révolution nationale portée par Pétain, qui s'inscrit, selon les propres termes de ce dernier, dans la continuité de la Révolution fasciste de 1922 et de celle des nazis de 1933. Les Français acceptent cela comme une évidence dans leur majorité. Certains imaginent que le maréchal feint ce ralliement pour construire une Résistance.

CONTRE UNE DÉCADENCE FRANÇAISE

Mais la réalité de ce « régime autoritaire », comme les historiens le qualifiaient naguère pour éviter l'emploi du mot « totalitaire », se fait bientôt jour. Volontairement pro-allemand, antisémite jusqu'à la moelle, ultra-interventionniste dans tous les secteurs – du social à l'économie en passant par les mœurs –, Vichy est tout sauf un régime falot. Il se radicalise encore après 1942, affirmant lutter contre la décadence française et le bolchevisme. Commence alors son effondrement dans l'opinion, en particulier après les grandes rafles antisémites de juillet 1942. Une chute accélérée par les revers militaires de son allié nazi. Mais la légende du patriotisme pétainiste perdure après-guerre, au nom de la réconciliation nationale. Le bilan est cruel. La leçon, cruciale.

Les pseudo-nationalistes sont loin d'être les meilleurs gouvernants. Cette illusion nous a coûté cher en 1940. Son prix serait encore plus élevé de nos jours. Quelles que soient les circonstances, cette histoire doit nous guider. Un livre à lire absolument. ■

Fabrice d'Almeida



★★★★★

VICHY. HISTOIRE D'UNE DICTATURE

LAURENT JOLY (DIR.)

557 P., TALLANDIER, 25 €

JF PAGA

Le précipice nihiliste

La catastrophe est un thème récurrent de l'œuvre de Jean Vioulac, fil conducteur de la deuxième partie d'*Anarchéologie* et sporadiquement évoqué dans *Métaphysique de l'Anthropocène. Philosophie de la catastrophe* propose une généalogie de ce qui a conduit l'humanité à son destin catastrophique. L'auteur part d'une réflexion sur le concept d'anthropocène, cette période où l'humanité, par ses actions (industrialisation, urbanisation, surexploitation des ressources), modifie son environnement terrestre au point d'en menacer la pérennité. Un premier chapitre intitulé « Catastrophe de la philosophie » décline les soubassements philosophiques en autant de catastrophes conduisant à l'aliénation de l'homme. La science est indissociable de la montée du nihilisme à l'origine des révolutions totalitaires. De belles analyses de Pascal, de Marx ou de Dostoïevski, notamment, scandent une argumentation brillante à défaut d'être réconfortante. Le deuxième volet, « Philosophie de la catastrophe », revient sur l'holocauste et la monstruosité du capital à son stade terminal. Le dernier chapitre – « Destin de la Mélancolie », sous l'égide de *Bartelby*, décrit la pulsion morbide qui pousse l'être humain à s'anéantir. ■

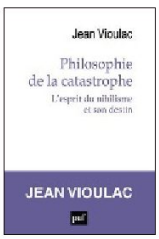
Jean Montenot

Retour à l'école d'antan

C'est un petit livre joyeux que nous propose Alain Corbin, suite de celui publié voici dix ans sur son enfance (*Sois sage, c'est la guerre*). Dans *Bidouille et Chimène*, l'historien évoque ses années de collège dans une institution catholique normande. D'emblée, il écarte la question des violences sexuelles, dont il dit n'avoir eu aucune connaissance au cours de son parcours. Son but est de montrer comment ces établissements formaient les enfants. Les professeurs, tous ecclésiastiques, y avaient des surnoms, comme « Bidouille », un vieux chanoine, professeur de grec, qui souffrait d'asthme. « Chimène », la femme de ménage, incarne la faible place réservée aux femmes dans cette institution, dont elle tenait, avec quelques religieuses, l'intendance. On sourit en lisant ces petites aventures et ces conditions de vie rudes. On retrouve une culture du livre aujourd'hui en voie de disparition parmi les adolescents. Enfin, le monde catholique apparaît totalement détaché de la République laïque, avec ses croyances et sa propre gestion du temps. Une annexe consacrée aux vacances achève de nous convaincre que le grand art d'Alain Corbin est de savoir nous replonger dans un monde disparu, de le faire revivre par les mots. ■

F.d'A.

SDP - JEAN-PHILIPPE BALTEL/SIPA/FAYARD

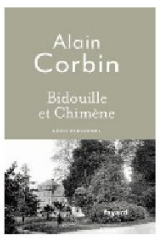


★★★★☆

PHILOSOPHIE DE LA CATASTROPHE. L'ESPRIT DU NIHILISME ET SON DESTIN

JEAN VIOULAC

668 P., PUF, 29 €



★★★☆☆

BIDOUILLE ET CHIMÈNE

ALAIN CORBIN

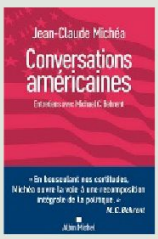
128 P., FAYARD, 15€

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU JEAN-CLAUDE MICHÉA

Composé d'entretiens menés par le journaliste américain Michael C. Behrent, ces *Conversations américaines* avec Jean-Claude Michéa sont passionnantes ne serait-ce que par leurs contradictions. Se disant inspiré par Mauss, Orwell et Debord, l'essayiste convainc lorsqu'il fustige une gauche libérale qui a fait le lit d'un capitalisme inégalitaire. Problème : seule cette gauche des *« nantis »* est épinglée par Michéa. Comme si la droite des capitaines d'industrie, voire le projet colonial français qui n'avait de couleur politique que *« républicaine »*, n'avaient pas compté. On abonde quand, aux États-Unis, Michéa souligne la responsabilité du camp démocrate dans la déstructuration du pays, ce parti ayant fait le choix d'un culturalisme radical pour s'attirer le vote de minorités *« racialisées »* plutôt que de lutter contre les inégalités socio-économiques. Problème : pas un mot sur le racisme d'État prôné par les plus « durs » des néoconservateurs, trumpistes en tête. La contradiction est à son comble quand, feignant d'ignorer la réalité des luttes sociales au sein du monde rural, le « marxiste » Michéa idéalise une forme de sociabilité populaire qu'il associe à l'appartenance à un « terroir », excluant de facto les immigrations récentes réduites à l'état de main-d'œuvre acculturée et corvéable à merci. *« Prolétaires de tous les pays, unissez-vous »*, écrivait pourtant le vrai Marx ! Lecture passionnante, donc, qui aide à comprendre pourquoi certaines thèses de Michéa séduisent, fût-ce à son corps défendant, l'extrême droite française.

Jean-François Paillard



★★★☆☆

CONVERSATIONS AMÉRICAINES

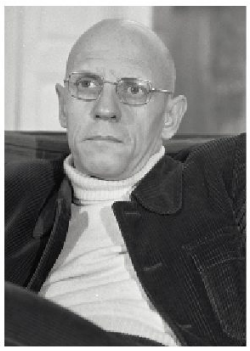
JEAN-CLAUDE MICHÉA, MICHAEL C. BEHRENT

180 P., ALBIN MICHEL, 17,90 €. EN LIBRAIRIES LE 1ER OCTOBRE.

JEAN-MARC BERTHON ▪ MICHEL FOUCAULT

La guerre des genres

Le diplomate revient dans un essai sur la régression des droits des personnes LGBT+. Une « contre-révolution » qui passe notamment par une appropriation des corps par les institutions, un thème qu'avait abordé Michel Foucault dans un texte inédit.

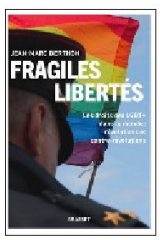


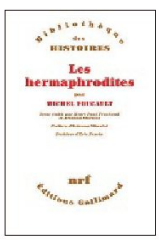
De retour à la présidence des États-Unis, Donald Trump a fait préciser dans un décret sa version du masculin et du féminin : femme = ovule (« cellule reproductive de grande taille ») ; homme = spermatozoïde (« cellule reproductive de petite taille »). Selon le texte, dès le premier instant d'une vie, l'un ou l'autre prend le dessus, déterminant les droits futurs de la personne. Par son affirmation d'un savoir de « nature », l'État politise les corps, justifiant ainsi les interdictions qui pèsent sur tout individu échappant à cette norme exclusive du masculin ou du féminin, niant même jusqu'à son existence.

Dans *Libertés fragiles*, l'ambassadeur pour les droits des personnes LGBT+ Jean-Marc Berthon cartographie et analyse ce « *raz-de-marée réactionnaire* » à l'échelle mondiale dont les États-Unis n'ont pas l'apanage. S'ils sont nés après la progression des droits et des espaces de discussions pour les personnes LGBT+ au cours des dernières décennies, et si les discours et les comportements s'y font parfois écho, ces mouvements s'ancrent dans des histoires politiques et culturelles propres à chaque pays, qui se recoupent sans se confondre. Et sont loin de refléter une quelconque fracture Nord/Sud, alors que des pays comme le Mexique et l'Argentine reconnaissent les crimes de « *transféminicide* » ou « *travesticide* », ou que l'Inde, en raison de la religion dominante, reconnaît l'existence d'un troisième sexe (tout en condamnant l'homosexualité).

Cette volonté de l'État de dicter les conduites sexuelles en fonction d'un savoir anatomique procède d'un régime « *véridique* » du sexe propre à l'époque moderne, comme l'a observé Michel Foucault. Un petit volume, *Les Hermaphrodites*, retrouvé dans les archives du philosophe, paraît tout juste. Jugés pour une sexualité changeante et disposant d'organes dans lesquels ni le masculin ni le féminin ne l'emportent, les intersexes (« hermaphrodite » renvoyant à l'idée éculée d'un être complet, à la fois homme et femme) ont cristallisé cette « *exigence nouvelle de déterminer un "vrai" sexe* », selon les mots d'Éric Fassin dans sa postface. Jusqu'à ces procès cités par Foucault, il s'agissait surtout d'enrayer des formes de sexualité non destinée à la reproduction : on était « *loin du régime pourtant contemporain qui place le fait même de l'hermaphrodisme sous le signe de la criminalité, ou du moins d'une monstruosité redoutable; loin aussi du principe qui, plus tard, posera que tout individu a un sexe et un seul, dont la nature, exclusivement, décide* ». Un principe qui, malheureusement, court encore. ■

Eugénie Bourlet





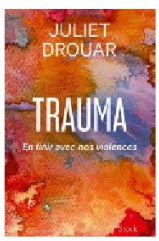
★★★★☆
FRAGILES LIBERTÉS
JEAN-MARC BERTHON
400 P., GRASSET, 23€

★★★★☆
LES HERMAPHRODITES
MICHEL FOUCAULT
160 P., GALLIMARD, 16€

Aux origines du mal

Certains livres coulent telle une évidence. Malgré l'âpreté des thèmes abordés, celui de Juliet Drouar se lit comme les restes d'une langue maternelle d'avant le langage. Il faut dire qu'il est question, ici, d'actes de violence commis (la domination sur autrui) et subis (le traumatisme). Pour l'auteur, un homme trans qui se définit comme « *art thérapeute* » et « *militant.e queer français.e* », « *traumatisme et domination sont consubstantiels et perpétuent les violences systémiques* ». Mais si la domination cause le trauma, le trauma entraîne lui aussi des effets délétères, sur soi et les autres, notamment, « *un relationnel de domination qui vise au contrôle, à l'écrasement de l'autre perçu comme une menace* ». Alors la boucle est bouclée. C'est ce lien, justement, que l'auteur souhaite voir restauré, en passant s'il le faut par la case justice. Sans illusion toutefois sur ce qui sépare la punition des uns de la guérison des autres, c'est en thérapeute que Juliet Drouar fait l'inventaire des solutions pour surmonter, revivre. ■

Solange Bied-Charreton



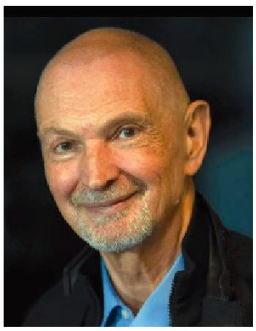
★★★☆☆
TRAUMA. EN FINIR AVEC NOS VIOLENCES
JULIET DROUAR
240 P., STOCK, 20 €.

GRASSET - JACQUES SASSIER/GALLIMARD

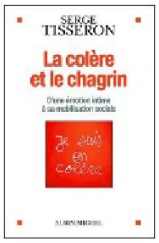
SERGE TISSERON

Ce que disent nos ombres

Comment l'émotion intime, propre à chacun, peut se transcender au profit de l'espace public: un nouvel essai, lumineux, du psychiatre et psychanalyste.



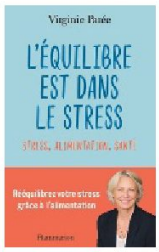
Serge Tisseron est un spécialiste de l'émotionnel, depuis *La Honte. Psychanalyse d'un lien social*, *Vérités et mensonges de nos émotions* ou encore *L'Empathie*. Avec son nouvel essai, *La Colère et le Chagrin*, il déploie l'émotion dans sa double épaisseur: intime et sociale, scrutant la violence des colères explosives, à retardement ou toxiques, et la tristesse qui se cache dans les replis de nos gestes quotidiens. Ce qui naît dans l'intériorité peut alors s'agréger jusqu'à prendre la dimension d'un mouvement social; la colère devient alors combustible politique, tandis que le chagrin silencieux nourrit les fragilités collectives. Le propos reste fidèle à l'exigence clinique de l'auteur, mêlant regard psychanalytique et responsabilité citoyenne. De ce terreau naît une piste éducative: développer l'empathie dès l'enfance, afin de prévenir les débordements liés aux ressentiments mal compris et aux peines étouffées. *La Colère et le Chagrin* s'inscrit ainsi dans la continuité d'une œuvre attentive aux affects, du registre privé à l'espace public. Serge Tisseron invite à envisager la part la plus vulnérable de l'humain comme une véritable ressource. En nommant la colère et en accueillant le chagrin, il devient possible de transformer ce qui nous divise en énergie de réparation. L'émotion apparaît comme une force de compréhension et de lien, capable, sans nul doute, de transcender l'actuel malaise démocratique. ■ **Sophie Di Malta**



★★★☆☆
LA COLÈRE ET LE CHAGRIN. D'UNE ÉMOTION INTIME À SA MOBILISATION SOCIALE
SERGE TISSERON
224 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €.
EN LIBRAIRIE LE 1ER OCTOBRE

L'art de l'équilibre intérieur

Virginie Parée est spécialiste en nutrition, autrice notamment de *Sugar Détox*. Son nouvel essai, *L'équilibre est dans le stress,* est l'occasion d'explorer ce paradoxe fécond: ce qui nous malmène peut aussi devenir ressource, à condition d'en comprendre les mécanismes et d'en apprivoiser les forces. Nourrie de notions physiologiques, d'outils pratiques et d'exemples concrets, sans s'abandonner aux recettes rapides ni aux slogans rassurants, l'autrice tend à démontrer comment hormones, émotions, habitudes alimentaires et rythmes de vie composent une architecture subtile, où chaque dérive en entraîne une autre et où chaque action – respirer, manger, dormir – peut rétablir la cohérence interne. Un ouvrage qui tient sa promesse: celle de transformer nos fragilités en équilibre, par l'attention patiente portée à notre quotidien. ■ **S.D.M.**



★★★☆☆
L'ÉQUILIBRE EST DANS LE STRESS. STRESS, ALIMENTATION, SANTÉ
VIRGINIE PARÉE
240 P., FLAMMARION, 19 €

ALBIN MICHEL

ET AUSSI...

★★★★☆
JE SOMMES PLUSIEURS
PIERRE BAYARD
192 P., MINUIT, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 OCTOBRE.

On connaissait le « Je est un autre » de Rimbaud; voici désormais la formule-titre « Je sommes plusieurs » du malicieux Pierre Bayard. Grand amoureux des paradoxes, l'auteur de *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus?* s'amuse ici à réunir unicité et pluralité. À travers d'exemples tirés de la littérature (Proust en tête), de la psychanalyse ou du septième art, Bayard nous montre divers modèles de l'identité multiple, ainsi que leurs représentations et conséquences. Une réflexion pertinente, à l'heure du multivers, de la part d'un auteur devenu récemment, en un clin d'œil, « *déteXtive privé* » sous la plume de la romancière jeunesse Clémentine Beauvais. Mise en abyme? Baptiste Liger

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine

DE L'INDIFFÉRENCE À LA DIFFÉRENCE
MAZARINE M. PINGEOT
492 P., PUF, 25 €

Dans *De l'indifférence à la différence*, la philosophe et romancière Mazarine M. Pingeot propose une réflexion sur les racines et les ramifications de la notion d'indifférence, symptôme de notre époque, de surcroît phénomène d'anesthésie qui nous détourne des autres. L'autrice analyse les conséquences de ce désengagement envers l'altérité. Reconnaître nos différences deviendrait alors *« un moyen de résister à l'uniformisation et à la déshumanisation »*, rempart discret mais sûr à la banalisation de l'individualisme. Un ouvrage où se croisent fondements philosophiques et observations contemporaines, vers la possibilité d'un discernement retrouvé qui commence par la considération de ce qui n'est pas soi. S.D.M.

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
LA FRANC-MAÇONNERIE
PIERRE-YVES BEAUREPAIRE
284 P., PERRIN/VÉRITÉS ET LÉGENDES, 14 €

De l'Antiquité à Vichy, le livre de Pierre-Yves Beaurepaire nous conduit au cœur de l'histoire de la franc-maçonnerie, une organisation si discrète que les légendes les plus folles courent à son sujet. L'ouvrage dresse un portrait chronologique de groupes de penseurs qui ont façonné la marche du monde. Il aborde les Templiers, les Illuminati, ou le rapport aux Juifs, à l'islam, aux femmes et à l'esclavage. De quoi redresser des torts faits aux francs-maçons et leur rendre aussi hommage pour des avancées significatives de nos sociétés.
Fabrice d'Almeida

★★★★★
ELISABETH YOUNG-BRUEHL
HANNAH ARENDT
976 P., FOLIO ESSAIS, 15,50 €

Publiée en 2011 chez Fayard, cette biographie reste une référence pour qui s'intéresse à celle qui forgea le concept de totalitarisme. On y croise Heidegger, avec lequel Arendt eut une liaison, et des personnalités moins connues mais tout aussi déterminantes pour l'évolution de sa pensée, comme le sioniste Kurt Blumenfeld, le philosophe Karl Jaspers, la romancière Mary McCarthy ou le poète W. H. Auden. **Jean-François Paillard**

★★★☆☆
VIES DE FEMMES. REPORTAGES INÉDITS DE LA PIONNIÈRE DU JOURNALISME D'INFILTRATION
NELLIE BLY
176 P., PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT, 8€

Au début des années 1880, une jeune femme s'entretient avec ses dirigeants en prétextant une enquête sur… ce qu'ils pensent des femmes journalistes. Dans ces *« reportages clandestins »* où elle est tour à tour domestique en recherche d'une maison, ouvrière, détenue en prison ou en foyer, Nellie Bly, bien avant les beaux jours du journalisme embarqué, sert des récits décapants, nourris d'une audace et d'une impertinence non dissimulées. **Eugénie Bourlet**

OLIVIER ADAM

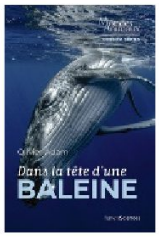
Le chant des baleines

Pour protéger les baleines, il faut mieux les connaître: cet ouvrage est une bonne introduction à leur mode de vie et aux enjeux qui les entourent.

À l'échelle des espèces les plus impressionnantes et fascinantes, les baleines figurent en haut de la liste. Qui ne les a jamais imaginées comme des sortes de sages des océans? Ces animaux sont aimées de l'humanité. Leur taille titanesque pourrait inspirer une forme de peur, mais il n'en est rien, et, comme le relève Olivier Adam (homonyme du célèbre romancier), elles génèrent même une émotion positive très puissante, unique: *« J'ai déjà vu, sur mon bateau, des personnes pleurer à l'écoute des chants de baleines à bosse. Parfois sans même les voir, juste en imaginant, à partir de la mélodie de leurs vocalisations, leur beauté, leur intelligence, leur sensibilité, leur sérénité, mélangées à leur incroyable puissance. »* L'auteur dédie d'ailleurs tout un chapitre de son ouvrage à la question de notre lien intime avec ces êtres majestueux – qui remonte peut-être aux chants des sirènes entendus par Ulysse?

Malheureusement, déesses ou non, aimées ou non, les cétacés n'échappent pas au problème majeur qui touche actuellement le vivant: ils sont menacées nous rappelle *Dans la tête des baleines.* Et les causes évoquées sont diverses, de la chasse aux collisions avec les bateaux… en passant par le tourisme baleinier. Oui, notre fascination pour ces êtres fait paradoxalement partie du souci.

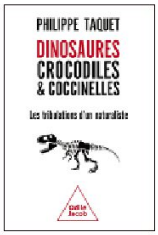
Pour apprendre à mieux connaître les baleines sans trop les déranger, un livre comme celui-ci est utile: l'océan n'y apparaît pas comme une ressource ou un spectacle, mais comme un habitat partagé avec des *« milliers d'espèces sentientes »*. ■
Marcus Dupont-Besnard



★★★☆☆
DANS LA TÊTE D'UNE BALEINE
OLIVIER ADAM
224 P., HUMENSCIENCES, 19 €

Une drôle d'histoire naturelle

Voilà de quoi inspirer tout romancier: la vie d'un naturaliste est originale, pleine de rebondissements et de rencontres étonnantes. En atteste l'ouvrage de Philippe Taquet, qui avertit: *« Le naturaliste que je suis a eu la chance et le plaisir de côtoyer des crocodiles et des autruches, des éléphants et des dromadaires, des coccinelles et des lucioles, des ginkgos et des cèdres, ainsi que des spécimens humains très variés. »* Ce paléontologue au parcours bien rempli a connu une carrière de chercheur, d'académicien et de directeur du Muséum d'histoire naturelle. On lui doit déjà des ouvrages sur Georges Cuvier et sur les dinosaures. Mais ici, l'écriture prend une dimension personnelle… et drolatique. Avec un effet secondaire bienvenu: *Dinosaures, crocodiles et coccinelles* donne terriblement envie d'aller se balader dans la grande galerie de l'Évolution. ■
M.D.-B.



★★★☆☆
DINOSAURES, CROCODILES ET COCCINELLES. LES TRIBULATIONS D'UN NATURALISTE
PHILIPPE TAQUET
208 P., ODILE JACOB, 21,90 €

OLIVIER ADAM

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Dictature »

Rien d'étonnant à ce que le fin mot de l'Histoire – « dictature », donc – nous vienne des Romains, ces maîtres non pas en politique – ils ont laissé ça à ces bavards de Grecs – mais en institutions. Encore que le personnage que ce mot recouvre était-il alors exceptionnel. Pour que certaines conditions de température et de pression intellectuelles en fassent une figure courante, il faudra attendre environ deux millénaires. Aujourd'hui nous y sommes, et à fond.

Le *dictator* romain – tous les dictionnaires vous le diront – est un magistrat d'exception, justifié en amont par des situations de crise majeure, limité en aval par un mandat de six mois. Ce qu'ils n'ajoutent pas, c'est que le monde grec avait, quant à lui, inventé un autre caractère, celui du tyran, caractérisé par des pouvoirs là aussi presque sans limite mais qui, cette fois, joue sur un autre moteur, celui de la démocratie, mobilisée ici contre les élites établies par une popularité violemment charismatique: le vrai ancêtre du dictateur moderne est là.

On aura noté que ces deux personnalités autoritaires fleurissent dans des régimes ici « républicains », là « démocratiques ». Le signe indéniable de la crise de la République romaine se mesure dans l'utilisation de la dictature par Jules César qui, à la veille de sa mort, vient de se faire désigner dictateur à vie – c'est d'ailleurs pour cela qu'il se fait assassiner. Les tyrans grecs s'imposent alors à des cités qui, bientôt, vont retourner à la monarchie. La suite des temps confirmera ce constat, contre-intuitif pour les esprits libéraux ou progressistes: dictateurs et tyrans ne peuvent ressurgir que lorsque démocratie et république redeviennent d'actualité.

Voilà pourquoi les deux premiers grands dictateurs de la modernité, Oliver Cromwell et Napoléon Bonaparte, ne purent accéder au pouvoir que dans le cadre d'une république et en se soutenant sur une force militaire camouflée – Madame de Staël n'avait-elle pas défini Napoléon comme un « *Robespierre à cheval* »? Rien d'étonnant, dès lors, si le premier grand siècle des dictatures – on aura reconnu le XX^e^ – a été celui des guerres mondiales, et le fascisme comme le bolchevisme deux variantes du totalitarisme, régime de mobilisation militaire des sociétés à l'heure de leur massification.

Commencé sous les auspices du triomphe des démocraties libérales et des régimes parlementaires, l'entre-deux-guerres se caractérisera ainsi par une évolution remarquable: le déclin continu de ce type de régime, remplacé par autant de formes autoritaires. C'est ainsi qu'en 1934, Paul Valéry – mécéné par le ministère de la Propagande de Salazar – pourra consacrer tout un texte à *L'Idée de dictature*, posant en principe que « *l'image d'une Dictature est la réponse inévitable (et comme instinctive) de l'esprit quand il ne reconnaît plus dans la conduite des affaires l'autorité, la continuité, l'unité, qui sont les marques de la volonté réfléchie et de l'empire de la connaissance organisée* ».

> UNE GRANDE FORCE HISTORIQUE EST ICI PLUS QUE JAMAIS À LA MANŒUVRE

On objectera que le cycle historique est, ensuite, reparti en sens inverse avec la chute du fascisme et que, si parmi les vainqueurs de 1945 figurait un modèle totalitaire qui n'avait pas tout à fait par hasard joué avec la formule « dictature du prolétariat », la chute du mur de Berlin avait, au final, confirmé l'échec des autoritaires.

Mais cette objection, on le sait, ne tient plus. Les mots du Valéry de 1934 sont aujourd'hui totalement d'actualité: « *Il est remarquable que la dictature soit à présent contagieuse comme le fut jadis la liberté.* »

C'est qu'une grande force historique est ici plus que jamais à la manœuvre. Celle-là même qui, à l'époque du « tiers-monde », s'est libérée de la colonisation en instaurant à la place une chaîne de régimes autoritaires; celle-là même qui, séduite par des leaders populistes de toutes sortes – la sorte Modi, la sorte Poutine, la sorte Trump –, renouvelle, en tous lieux du monde, la figure antique du tyran. On l'aura reconnue: elle s'appelle « peuple souverain ». ■

AUDREY SOVIGNET

Honni soit qui mâle y pense…

Le Panthéon.

Difficile d'ouvrir le débat serein que réclamait récemment Élisabeth Borne, autour de la devise qui orne le fronton du Panthéon. Ces « grands hommes » auxquels la patrie crie sa reconnaissance seraient, à l'en croire, un message contre-productif qui ne permettrait pas aux jeunes filles qui lèvent les yeux de « voir la société reconnaître pleinement leur place dans son histoire ».

La ministre de l'Éducation nationale (il y a peu, on aurait encore dit « le ») devait s'attendre, en pleine rentrée d'un système éducatif que beaucoup voient s'en aller à vau-l'eau, à quelques sarcasmes. Entre la violence, le harcèlement, le manque croissant de professeurs que l'on remplace au pied levé par des contractuels aux compétences parfois incertaines, une baisse de niveau telle que nos écoliers (pour ne parler que des mathématiques) se classent désormais entre leurs homologues du Kazakhstan et du Monténégro, une profession à la fois outragée, brisée et martyrisée, on a beau jeu de se demander s'il n'y avait pas d'autres urgences à prendre en compte. Les symboles, et le littéraire que nous sommes sera le dernier à le contester, ont certes leur importance. Mais, outre que les jeunes filles qui remontent aujourd'hui la rue Soufflot ont plus souvent les yeux braqués sur leur portable que levés sur l'illustre façade, Marie Curie, Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Germaine Tillion, Simone Veil et Joséphine Baker ne sont-elles pas les preuves – nous allions écrire vivantes ! – que la normalisation est en cours ? Puissions-nous enregistrer les mêmes avancées sur chacun des problèmes ci-dessus évoqués !

Le chroniqueur de langue qui se respecte évitera néanmoins ces esquives faciles pour s'en tenir au fond. Il faudrait, propose Mme Borne, « dégenrer » la devise du Panthéon. Cette fois, c'est le cartésien qui s'étonne : y avait-il moins « genré » que ces *hommes* ici voués aux gémonies ? Avant d'en arriver à l'« être humain de sexe masculin », le Petit Larousse livre du mot *homme* trois acceptions des plus neutres : « être humain considéré par rapport aux autres espèces animales », « l'espèce humaine en général », « membre de l'espèce humaine ». Le Petit Robert enfonce le clou : « être (*mâle ou femelle*) appartenant au règne animal ». Quant à cette assemblée de vieux mâles qu'a longtemps été l'Académie, elle ne laisse pas planer le moindre doute dans sa dernière édition : « être humain *de l'un et l'autre sexe* pour, précise-t-elle, désigner l'espèce humaine en général ».

Qui « genre » le plus ? L'*homme* du Panthéon qui, fidèle à son idéal de fraternité (faudra-t-il également passer à *sororité* ?), ne fixait aucune borne entre les sexes et usait d'un même mot pour tous ? Ou les binaires d'aujourd'hui, qui cultivent la différence au risque de tuer un peu plus la communion ? À cette aune, à quand un roman de Saint-Ex rebaptisé *Terre des hommes… et des femmes* ? ■ **Bruno Dewaele**

À LIRE POURVU QU'ON AIT L'IVRESSE !

S'il vous fallait une preuve supplémentaire de la complicité du *boire* et du *lire*, ne la cherchez pas plus loin : elle tient tout entière dans ce délicieux petit livre de Claudine Brécourt-Villars. Non seulement, ici, tous les chemins mènent à l'arôme, mais vos guides s'appellent Rabelais, Fallet et Queneau ! De quoi « asphyxier le pierrot » en connaissance de cause…

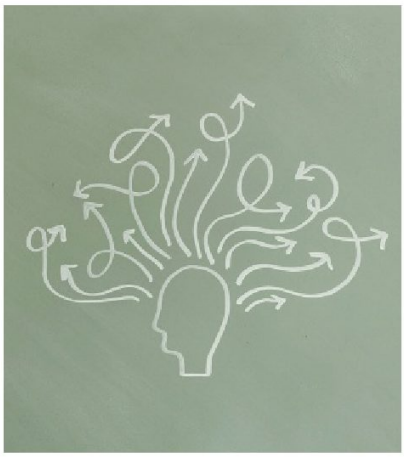
Tout, tout, tout, vous saurez tout sur le jaja. Sur la façon, surtout, dont il a irrigué la langue française, jusque dans ses déclinaisons les plus argotiques : c'est que le rouge et le blanc finissent toujours par rencontrer le vert ! À vous les proverbes que vous ne trouverez pas nécessairement dans les pages roses, ceux que vous croyiez connaître mais qui, dûment arrosés, vous laisseront un tout autre goût en bouche ! À vous leur signification réelle, laquelle n'avait fait jusqu'ici que vous effleurer : « bourré comme un coing », oui, mais pourquoi comme un coing ? À vous encore le plaisir d'user sur votre prochain zinc de ces bonheurs d'expression qui en constituent le bouquet. Non, on aura beau dire, ce *Petit bréviaire du vin et de l'ivresse*, « c'est la Vierge qui vous pisse dans le gosier » ! ■ **B.D.**

PETIT BRÉVIAIRE DU VIN ET DE L'IVRESSE
CLAUDINE BRÉCOURT-VILLARS
224 P., LA TABLE RONDE, 19 €

WIKIPEDIA

➔ QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Extrêmement ou excessivement ?



On dit l'un et l'autre, évidemment, puisqu'ils existent tous deux ! Mais le bon sens voudrait tout autant qu'on les distinguât, puisque l'un signifie « très », l'autre « trop », et que chacun d'entre nous est payé depuis toujours pour savoir que c'est tout sauf la même chose. Au premier l'intensité, au second l'excès : les vaches devraient pourtant être bien gardées ! Pourquoi, dès lors, faut-il que, de plus en plus, celui-ci morde sur celui-là ? que l'on trouve notre prochain « excessivement intelligent » ? Peut-on, à moins, bien sûr, que cette intelligence hors norme ne finisse par nous jouer des tours, l'être trop ? La logique gagnerait à ce que ce dernier adverbe ne s'appliquât qu'à des défauts : personne ne trouvera à redire à une vie « excessivement chère ». Mais la jactance d'aujourd'hui, emphatique comme elle sait l'être, a depuis longtemps annexé le *trop* pour voler au secours du *très* : la jeune fille énamourée ne dit-elle pas que son petit ami est « trop beau », que cette soirée passée en sa compagnie était « trop bien » ? Reconnaissons en l'occurrence que la langue dite surveillée ne se… surveille pas davantage : ne nous est-il jamais arrivé de trouver notre interlocuteur « trop aimable » ? ■ **B.D.**

➔ LE VOCABLE DU MOIS

Férié

Faut-il vraiment s'étonner que l'annonce de la possible suppression de deux jours fériés ait provoqué toute cette foire à l'Assemblée ? Les deux mots sont frères pour l'étymologie. Ils descendent tous deux du latin classique *feriæ*, « jours consacrés au repos, à la fête » : les foires n'avaient-elles pas lieu, jadis, les jours de fêtes religieuses ? Voilà pourquoi *faire la fête* et *faire la foire* ont souvent le même sens dans le langage populaire, à une nuance péjorative près. Attention, cependant, il arrive aussi que ladite étymologie nous induise en erreur. Le forain n'avait rien à voir, à l'origine, avec cette fête foraine qu'il lui revient, aujourd'hui, d'animer : il dérive lui, du latin *foris*, « dehors », et désignait l'étranger, celui qui venait d'ailleurs. De même le jour n'est pas ouvrable parce que les magasins ouvrent mais parce que c'est un jour où l'on œuvre (de l'ancien verbe *ouvrer*). Enfin, ne vous autorisez pas de ce qui précède pour trouver finalement

normal que tout ait foiré pour Bayrou. Cette foire-là n'a rien de la fête susdite, elle découlerait plutôt (et si l'on ose dire !) d'un autre mot latin, *foria*, lequel s'appliquait, lui, à la… diarrhée. Nous voilà loin de la *férie*, et plus encore de la *féerie* ! ■ **B.D.**

PEXELS - PHOTO12/ROBERT LAFFONT

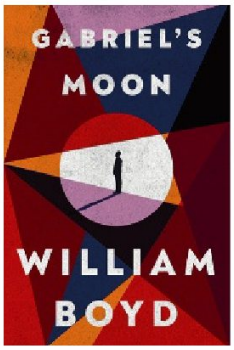
LE MOT PRÉFÉRÉ DE

ALICE POL

« Saperlipopette »

« C'est un mot que j'aime beaucoup, tout droit sorti d'un autre temps. Sa composition, très drôle, convie une certaine fantaisie. Tout se joue dans l'organisation des consonnes et des voyelles. "Saperlipopette" est aussi l'une des grandes injures du capitaine Haddock, un personnage dont je suis une grande fan. Il associe toutes les nuances de ce mot : de l'énervement, une note rocambolesque et théâtrale qui claque à la fin d'une phrase, et beaucoup d'humour. Il n'y a d'ailleurs rien de plus drôle que quelqu'un qui s'énerve (lorsque la raison n'est pas valable !). J'aime ces mots dont la sonorité prête à sourire, et nous avons, dans la langue française, la chance inouïe d'en trouver une immense variété qui cassent les barrières d'une seule émotion. *Tout doit disparaître*, comme mes précédents romans, convoque cette drôlerie décalée qui mélange plusieurs genres. Charlie, le personnage principal, en est un parfait exemple, car son cheminement de pensée est continuellement en décalage : elle est continuellement coincée dans des situations complexes et s'inquiète de tout, sauf quand c'est réellement grave ! C'est typiquement dans cette dualité singulière que je puise ma force littéraire. "Saperlipopette", c'est le suspense qui n'en a pas l'air. On annonce d'une certaine façon qu'il y en a, puis on le casse pour ne pas faire peur ! » **Propos recueillis par Marie Jouvin**

À paraître : *Tout doit disparaître* (Robert Laffont - en librairies le 9 octobre)



Une bonne correction

Vous avez certainement lu, dans notre numéro de septembre, cet extrait de *Gabriel's Moon*, de William Boyd. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. À vous de les en retirer…

« Plutôt qu'un grand fleuve, on eut dit un lac à la surface sillonnée par une circulation inninterrompue : des pêcheurs dans d'étroites pirogues en bois, des vedettes bourdonnantes, des bacs massifs qui faisaient la navette entre les deux capitales jumelles face-à-face, chacune sur une rive.
Il consulta sa montre. Il était en avance en raison de sa fébrilité. Thibault avait suggéré ce point de rencontre neutre plus tôt que l'hôtel où on n'aurait pu le repérer en train de monter à bord d'une voiture officielle. Descends jusqu'aux quais, attends moi rue Victor-Hugo près du frangipannier, je passe te prendre à 15 heure. Dans l'ombre pommelée des feuilles du grand arbre, une brise agitait ses cheveux par petites bouffées d'une touffeur liquéfiante et l'intense parfum des fleurs qui cuisait lui semblait omniprésent, presque palpable. »

Chapeau bas !

Même par ces temps de réchauffement planétaire, le chapeau n'est plus de mise en octobre. Auxquelles de ces villes l'a-t-on fait porter sans raison ?

A. Châteaubriant ;
B. Châtou ; **C.** Dôle ;
D. Fâches-Thumesnil ;
E. Le Hâvre ; **F.** Nîmes ;
G. Saint-Lô ; **H.** Thônes ;
I. Thônon-les-Bains ;
J. Villers-Cotterêts.

Au secours, Bescherelle !

C'est à n'y pas croire : ces monstres figurent en bonne place dans nos manuels de conjugaison ! Un seul d'entre eux constitue un authentique barbarisme. Lequel, à votre avis ?

A. assissiez ; **B.** défaillerai ; **C.** messiée ; **D.** mouvras ;
E. peignissions ; **F.** pourvusses ; **G.** tinsses.

Le mot mystère

Si mon homonyme, qui parle anglais et colonise les réfrigérateurs, est connu comme le loup blanc, je suis loin de pouvoir en dire autant : ne savent m'écrire que ceux qui hantent les dictionnaires médicaux ou que je fais souffrir ! Et encore, je ne menace que les hommes… Que suis-je donc ?

• LE COUP DU LATIN par Étienne Kern

Vendanges

« *Il y a plus de philosophie dans une bouteille de vin que dans tous les livres* », aurait déclaré Louis Pasteur. La boutade prête à débat, mais septembre lui offre un beau décor : dans les vignes, on coupe les grappes ; dans les classes, on ouvre les manuels ; dans les librairies, on se jette sur les nouveautés. Trois formes de vendanges qui obéissent peu ou prou au même calendrier et qui, chacune à leur manière, marquent le début d'un nouveau cycle.
Le latin savait ce lien : les vendanges et les pages de nos livres ne sont pas sans rapport. « Vendange », *vendemia*, c'est littéralement l'action d'ôter le raisin à la vigne : on y reconnaît *vinum* (« raisin, vin ») et *demere* (« retirer »). Quant à *pagina*, avant d'être la page, c'était, nous rappelle le dictionnaire Gaffiot, la *« rangée de vigne formant un rectangle »* : le terme, passé au sens figuré pour désigner la

PEXELS

colonne d'écriture puis, par métonymie, le feuillet lui-même, dérive du verbe *pangere* (« ficher, planter en terre »).
Vignerons comme professeurs, écrivains comme libraires : tous planteurs – de ceps, de savoirs, de mots. Tous veillent à ce que ce qu'ils sèment mûrisse au fil des saisons, prenne corps et saveur. Alors, puisse la récolte d'automne être belle ! Et puisse chacun, quand viendra l'heure, lever son verre ou son livre en disant : « C'est un grand cru, cette année ! » ■

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

Un livre peut en cacher un autre

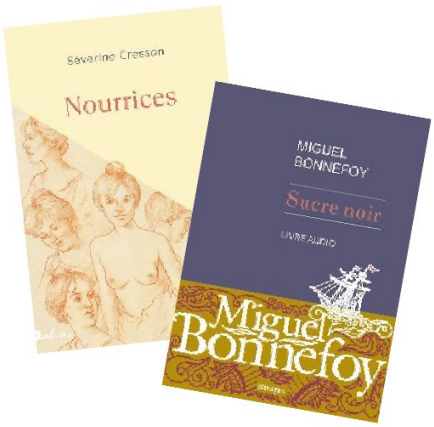
Nourrices

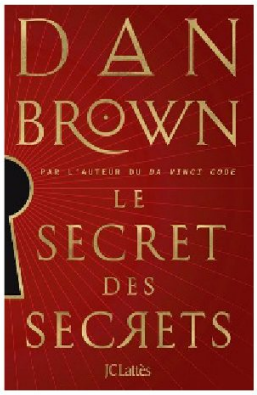
Séverine Cressan, Dalva, 2025

est l'anagramme de

Sucre noir

Miguel Bonnefoy, Rivages, 2017





Le Secret des secrets

Cercles et détresses

Dan Brown, JC Lattès, 2025

Terre sainte

Triste arène

Sharon Kay Penman, Le Cherche Midi, 2025

Douce menace

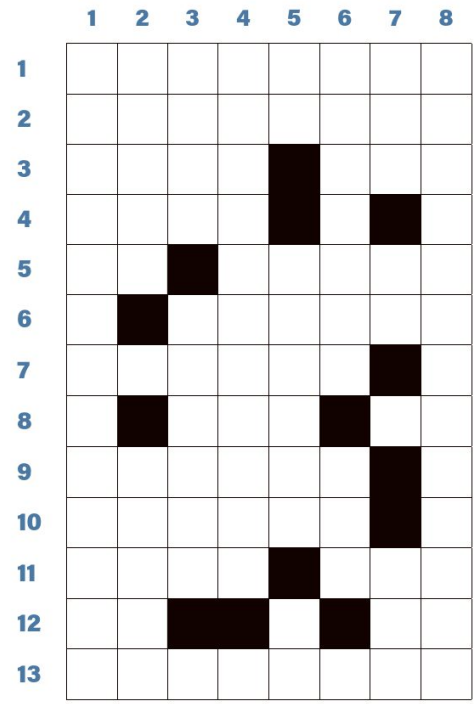
Océan d'écume

Léa Simone Allegria, Albin Michel, 2025

Bis repetita

Petit baiser

Asha Amnour, Le Cercle, 2006



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

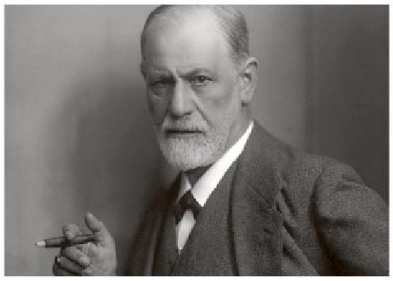
1. Ouvrît une certaine boîte. **2.** Délicate, voire dangereuse. **3.** Vraiment le propre de l'homme ? Cité dans les Landes. **4.** Sinon mûre, presque ! **5.** Pas le plus grand, mais le premier. Musas avec beaucoup de fantaisie. **6.** À prendre avec des gants. **7.** Fit beaucoup transpirer. **8.** Célèbre pour son vin mousseux. Phonétiquement, partie du corps. **9.** Empreinte. **10.** Tient parfois du prestige. **11.** Une seule ne donne pas l'air. Fatigue. **12.** La moitié du Tarn. Préposition. **13.** Sans aucun doute.

Verticalement

1. Remblais, déblais… **2.** Ses hommes trouvent normal d'être largués. Arbitre peu écouté. **3.** On y parle notamment le gaélique. Se déguste confit. **4.** Naguère, à Paris, fut familièrement le « petit bleu ». **5.** Aux confins de l'Arménie. Passe sa vie à jouer. Dispositif tactique qui domina le football européen jusqu'aux années 1960. **6.** Se doit néanmoins de montrer de la tenue. Coule de source. **7.** Échelle de photographe. Personnel. Mitraille en Asie. **8.** Sic.

Antonomase

« Quel harpagon, il ne te filerait même pas un kleenex, celui-là ! » Sans le savoir, vous venez de commettre une double antonomase (du grec *antonomasi*, « à la place de »). L'opération désigne d'abord la transformation d'un nom propre en nom commun. Elle est fréquente pour les marques d'objets de grande consommation (Sopalin, Scotch) : pauvre préfet Poubelle (prénom Eugène, 1831-1907), entré dans l'histoire d'une manière qu'il aurait sans doute préféré éviter quand il a décidé d'assainir Paris ! Mais la figure puise aussi avec délices dans le vaste répertoire de l'histoire et de la littérature. Ainsi Marivaux brocarde-t-il un hypocrite en le qualifiant de *« jeune tartuffe, avec sa mine dévote »* (*La Vie de Marianne,* 1732), cependant que Chateaubriand, pour dépeindre la cruauté de Marat, le traite de *« Caligula de carrefour »* (*Mémoires d'outre-tombe,* 1849). Utiliser l'antonomase, c'est donc incarner un trait de caractère à travers



un nom, donner vivacité et relief à son portrait. À l'inverse, la figure peut utiliser une périphrase pour désigner un individu : pour toujours, Margaret Thatcher restera la « Dame de fer » (*« Une Dame de fer et un Acteur-président américain grimaçaient sur les écrans »,* se souvient Jérôme Meizoz dans *Faire le garçon,* 2017) et Freud *(photo)* est le « père de la psychanalyse »… dont on *« ne dit pas assez qu'elle n'a pas eu de mère »,* ajoute immédiatement la sagace Benoîte Groult (*Mon évasion,* 2008), dénudant au passage le risque de cliché et de stéréotypie qui guette parfois le procédé. ■

• QUESTION D'ÉCRITURE par Frédérique Anne

Me documenter ? C'est nécessaire ?

Voici une question récurrente pour les auteurs de fiction. Bien sûr, elle se pose différemment selon le genre littéraire que vous allez aborder. Et sauf à vouloir écrire un traité d'histoire ou de géographie, vous ne serez pas tenu à la rigueur scientifique de ces disciplines. Ce qui vous permet d'éviter deux écueils : les notes de fin d'ouvrage, qui interrompent le fil de la lecture et finissent par agacer le lecteur, ou des notes de bas de pages plus volumineuses que le texte de votre intrigue. Pour autant, ne négligez pas la documentation : votre lecteur sera attentif, il ne vous passera pas certaines approximations. Il aura besoin de « s'y retrouver », même si vous écrivez un roman familial. Un simple arbre généalogique, une carte du massif montagneux où vous envoyez skier vos personnages peuvent lui éviter d'être complètement perdu.

Pour vous aider, deux méthodes : la recherche, bien sûr, et Internet deviendra votre meilleur ami. Mais aussi l'interview. À la fin de nombreux grands romans, on peut lire une série de remerciements qui nous prouvent que l'auteur n'a pas hésité à aller demander à des médecins, des policiers, des concierges d'hôtel, des conducteurs de train, les informations pratiques indispensables à la véracité de son texte. Attention, danger : vous documenter sans fin et ne jamais passer à l'écriture… Pour l'éviter, prenez les choses avec légèreté. Comme Pierre Lemaitre, à qui l'on faisait compliment de sa connaissance de Hanoï, et qui a déclaré haut et fort n'y avoir jamais mis les pieds. Comme Blaise Cendrars, qui n'a peut-être jamais pris le Transsibérien – *« mais qu'est-ce que ça peut faire puisque je vous l'ai fait prendre à tous »* ! ■

→ Vous vous posez des « questions d'écriture » ? N'hésitez pas à les envoyer à ateliers@lire.fr, nous les transmettrons à Frédérique Anne, qui vous répondra dans une prochaine chronique.

SOLUTIONS

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	T	R	E	P	A	N	A	T
2	E	P	I	N	E	U	S	E
3	R	I	R	E	■	D	A	X
4	R	M	E	U	■	I	■	T
5	A	A	■	M	A	S	S	U
6	S	■	C	A	C	T	E	E
7	S	U	E	T	T	E	■	L
8	E	■	D	I	E	■	S	L
9	M	A	R	Q	U	E	■	E
10	E	■	A	U	R	A	■	M
11	N	O	T	E	■	U	S	E
12	T	N	■	■	W	■	E	N
13	S	U	R	E	M	E	N	T

MAX HALBERSTADT

Une bonne correction

on **eût** dit (il ne s'agit pas ici d'un passé antérieur mais d'un conditionnel passé deuxième forme, que l'on pourrait remplacer par *aurait dit*) – **ininterrompue** – **face à face** (les traits d'union s'imposent pour le substantif, mais sont exclus dans la locution adverbiale) – **plutôt** que l'hôtel (on n'a pas affaire ici à une antériorité, mais à une préférence) – **on aurait** pu le repérer (pas de négation là-dedans !) – **attends-moi** (le pronom personnel doit se souder à l'impératif par un trait d'union) – **franchipanier** – 15 **heures** (le nom *heure* s'accorde avec le nombre qui précède, même pour désigner une seule heure au cadran) – qui **cuisaient** (ce sont les fleurs qui cuisent, et non le parfum).

Chapeau bas !

Pour B, C, D, E et I, l'accent circonflexe était de trop.

Au secours, Bescherelle !

Réponse B (la forme correcte, à la première personne du singulier du futur de l'indicatif, est *défaillirai*, votre *défaudrai**). On avait affaire, par ailleurs, au futur de l'indicatif du verbe *mouvoir* (D, deuxième personne du singulier), au présent du subjonctif du verbe *messeoir* (C, troisième personne du singulier) et à l'imparfait du subjonctif des verbes *asseoir* (A, deuxième personne du pluriel), *peindre* (E, première personne du pluriel), *pouvoir* et *tenir* (F et G, deuxième personne du singulier).

* Cette forme a beaucoup vieilli.

Le mot mystère

Je suis la **postlite**, soit l'inflammation du prépuce ! Rien à voir, faut-il le préciser, avec le Post-it…

Au Cambodge, le français résiste encore

La plus petite des trois communautés francophones d'Asie du Sud-Est (avec le Laos et le Vietnam) accueillera le XXe Sommet de la francophonie en automne 2026. L'occasion de retracer l'histoire de la langue française au Cambodge.

C'était en octobre 2024, à l'issue du XIXe Sommet de la francophonie, qui s'est tenu à Paris et à la Cité internationale de la langue française à Villers-Cotterêts. Fils de Norodom Sihanouk, l'un des quatre pères fondateurs de la francophonie, le roi du Cambodge, Norodom Sihamoni, annonçait sa fierté d'accueillir le prochain sommet, en 2026, dans la ville de Siem Reap, tout près des fameux temples d'Angkor.

Ce n'est que la deuxième fois que l'Asie accueille un Sommet de la francophonie – la première remonte à 1997, au Vietnam. Si le roi du Cambodge et la secrétaire générale de l'Organisation internationale de la francophonie, Louise Mushikiwabo, espèrent faire de ce sommet l'occasion de montrer la vitalité de la langue française au Cambodge et l'engagement du pays dans la francophonie, les chiffres racontent une autre histoire. Avec 2,7 % de sa population parlant français, le Cambodge est le pays d'Asie du Sud-Est où le nombre de locuteurs a le plus reculé, loin derrière le Laos et le Vietnam.

PEXELS

DE L'INDOCHINE FRANÇAISE À L'INDÉPENDANCE

Pourtant, la présence du français à Phnom Penh est ancienne. Elle remonte au XIXe siècle après que les explorateurs et les marchands français ont quitté le Vietnam pour se rendre au Cambodge. En 1863, le pays devient un protectorat de la France, avant d'être incorporé à l'Indochine française en 1887. Cependant, même si le français est la langue officielle, les Français exercent une faible influence sur le Cambodge, contrairement au Vietnam. Le khmer reste d'abord largement enseigné et parlé au Cambodge, la langue de Molière étant surtout utilisée dans les milieux politiques.

Il faut attendre 1890 pour que le français soit enseigné à l'école, d'abord à l'élite du pays, puis en 1910, à l'ensemble de la population. La montée des mouvements révolutionnaires dans le Vietnam voisin empêche le colonisateur français de s'atteler à la promotion de l'éducation au Cambodge, où le taux d'alphabétisation reste alors assez faible. Sous l'occupation japonaise pendant la Seconde Guerre mondiale, le khmer devient la langue officielle aux côtés du français, qui redevient la seule langue officielle à la fin du conflit. Lorsque le Cambodge accède à l'indépendance en 1953, la langue française continue d'être largement enseignée et utilisée au sein du gouvernement.

LE RETOUR DU KHMER, L'OFFENSIVE DE L'ANGLAIS

Bien que très présent dans le gouvernement et l'éducation, le français décline plus tôt et plus rapidement au Cambodge qu'au Vietnam et au Laos. En 1975, les Khmers rouges arrivent au pouvoir et commencent à tuer des milliers de Cambodgiens instruits, dont la plupart ont été éduqués en France. Fin 1978, les Vietnamiens entrent au Cambodge et chassent les Khmers rouges de Phnom Penh. Début 1979, ils installent la République populaire du Kampuchéa. Cette prise de pouvoir réintroduit le français au Cambodge, qui continue à progresser dans le pays jusqu'en 1993, date à laquelle des élections constituantes parachèvent un processus de paix. C'est le retour du khmer, comme seule langue du gouvernement et principale langue d'enseignement.

> DÈS 1910, LA LANGUE FRANÇAISE EST ENSEIGNÉE DANS LES ÉCOLES CAMBODGIENNES

Depuis la fin des années 1990, l'anglais est la langue la plus enseignée au Cambodge, jugée plus utile à l'internationale, et ce bien que les Cambodgiens soient culturellement attachés au français. Ainsi, de nombreux mots français se sont glissés dans la langue khmère durant le protectorat (1863-1953). En 1997, un centre de langue française a ouvert ses portes à Phnom Penh. Le retour des communautés de réfugiés, partis en France et au Québec sous le régime khmer, participe à redynamiser la communauté francophone du Cambodge. ■

Gladys Marivat

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS D'OCTOBRE

Une formule efficace et sûre. Tous nos ateliers d'écriture se tiennent à distance dans un format mixte : échanges d'e-mails et visioconférences de deux ou trois heures en petit groupe. Voici le programme :

→ **« Écrire pour se révéler »**
animé par Clara Le Corre
● Dimanche 5 octobre à 17 heures

→ **« Écrire le voyage en étant immobile »**
animé par Frédérique Anne
● Mardi 7 octobre à 18 heures

→ **« Comment débloquer son écriture ? »**
animé par Clara Le Corre
Dimanche 12 octobre à 17 heures

→ **« De l'idée au roman, 5 secrets pour vous lancer »**
animé par Frédérique Anne
● Lundi 20 octobre à 18 heures

→ **« Écrire une nouvelle »**
animé par Lola Sorrenti
● Mercredi 22 octobre à 18 heures

→ **« Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur »**
animé par Baptiste Liger
Vendredi 24 octobre à 18 heures

→ **« Écrire ses souvenirs »**
animé par Lola Sorrenti
● Lundi 27 octobre à 18 heures

Renseignements et inscriptions :
lire.fr/collections/les-ateliers-programmes

« Ni Racine ni Dostoïevski n'ont écrit "pour s'exprimer" »

Dans *L'Expérience littéraire*, François Taillandier rappelle que la littérature n'est pas simple expression de soi mais une rencontre avec des formes, des traditions et un héritage à bousculer.

Dans votre ouvrage, vous rappelez que la lecture exigeante a toujours concerné une minorité. Est-ce différent aujourd'hui ?
François Taillandier. Il ne faut pas croire que les habitants de l'Empire romain lisaient tous Cicéron ! Lire demande du temps et de la motivation. Le paradoxe de notre époque, c'est que jamais, dans l'histoire humaine, autant de livres n'ont été aussi accessibles à un aussi grand nombre de gens, voyez l'édition de poche, les médiathèques… Mais on déplore que les gens, notamment les jeunes, ne lisent pas, ou moins. Les rythmes du quotidien, les sollicitations médiatiques et technologiques laissent-ils ce temps disponible, et cette motivation ? D'un autre côté, je me méfie de l'alarmisme. On ne nous dit jamais quand c'était, cette époque idéale où les jeunes lisaient studieusement !

Vous critiquez l'usage excessif du mot « écriture ». Qu'est-ce qui distingue l'acte littéraire de la simple production de textes ?
F.T. Ce terme d'« écriture », très répandu en effet, me paraît surtout de faible intensité. On peut écrire pour exprimer ses sentiments, ses expériences, ses questionnements. Mais l'acte littéraire est la rencontre consciente avec un héritage, des genres, des protocoles, des traditions, des formes, un certain langage – même si c'est pour les bousculer, comme l'a fait par exemple le surréalisme. C'est un acte réfléchi. Ni Racine ni Dostoïevski ni Claude Simon n'ont écrit au hasard et « pour s'exprimer ». Vous ne devenez pas architecte si vous ne connaissez pas les matériaux et les techniques !

Borges utilisait la formule *« el hacedor »*, « le faiseur ». L'écrivain doit-il avant tout se penser comme un artisan ?
F.T. Il y a un côté artisanal, oui. Je suis fils d'artisan, ça a dû me marquer. Un écrivain doit bien connaître sa langue,

chercher le mot qui porte, construire ses paragraphes, calculer un mouvement de phrase… et faire beaucoup de ratures ! Mais le mot d'artisan ne suffit pas. Le mot « *hacedor* » me fascine justement parce qu'il n'a pas d'équivalent en français. L'*hacedor*, c'est celui qui effectue ou accomplit quelque chose qui s'impose, qui se met à exister. C'est vrai pour un poète, pour un comédien, pour un compositeur… Vous pouvez apprécier ou non Nicolas de Staël, mais une toile de lui n'est pas un barbouillage, c'est une présence. Voilà ce qu'est une œuvre d'art, en tous domaines : une présence. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

L'EXPÉRIENCE LITTÉRAIRE
FRANÇOIS TAILLANDIER
120 P., L'OBSERVATOIRE, 18 €

HANNAH ASSOULINE - SHUTTERSTOCK

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Les peurs en écriture
1. La peur de l'inconnu

Qui n'a pas peur d'écrire n'écrira jamais. La peur constitue le minimum de vénération indispensable à cet acte grave, difficile et sacré. Elle blesse, elle paralyse, mais elle sauve. Loin de la chasser, il faut la choyer, la cultiver, aussi désagréable soit-elle par instants.

D'un point de vue anthropologique, la peur est un cadeau offert par la nature aux bipèdes sans plumes, ni griffes, ni crocs que nous sommes : elle mobilise nos forces et nous permet soit de fuir, soit de combattre. Le non-écrivain fuit, l'écrivain combat. Sans que l'un des deux, d'ailleurs, en sorte forcément vainqueur… Certaines vies ont été sauvées par l'évitement de l'écriture, s'épanouissant grâce à des qualités différentes. D'autres se sont accomplies dans l'écriture, donnant des Shakespeare, des Balzac, des Dostoïevski. Mais il y a aussi des vies gâchées, soit par l'absence totale de direction, soit à l'inverse par l'entêtement à écrire, qui finit par s'épuiser en œuvres médiocres. Il faut craindre d'écrire, mais ne pas craindre cette crainte-là. Elle seule peut devenir clairvoyance et courage. Je ne m'adresse ici qu'à ceux qui ressentent ce frisson afin qu'ils l'emploient à bon escient.

> LOIN DE LA CHASSER, IL FAUT LA CHOYER, LA CULTIVER, AUSSI DÉSAGRÉABLE SOIT-ELLE

Selon moi, il y a trois formes de peur : la peur de l'inconnu, la peur de ne pas me montrer à la hauteur, la peur de l'inachèvement. Je consacrerai cette chronique à la première : la peur de l'inconnu, aussi universelle que féconde.

On n'écrit pas pour communiquer sa pensée, mais pour la découvrir et la transformer en objet : c'est un rendez-vous avec l'inconnu. Avant d'écrire, on ne sait rien de ce qu'on va écrire, et encore moins comment on va l'écrire. Certes, on se croit muni d'une sorte de style et l'on possède une vague idée, une situation, un thème, mais cela se réduit à un appel au milieu de la brume, rien de précis ne s'annonce alentour. L'auteur, en prenant la plume, s'aventure au-delà du confort, il quitte sa conscience claire, son illusion de maîtrise, et s'avance vers quelque chose qui reste à dévoiler, quelque chose qui apparaît mais demeure en grande partie caché, une lumière derrière une porte, bref, un mystère.

L'encre est un révélateur. Chaque phrase capte un élément de la réalité imaginaire et le couche sur le papier. Quand bien même on bénéficie d'une esthétique stylistique et d'une grande pratique, on se retrouve toujours dans l'état d'une première fois. Chaque livre enseigne à son auteur comment il s'écrit ; l'auteur, lui, ne s'en doutait pas. Je me souviens qu'en rédigeant les premières lignes d'*Oscar et la dame rose*, je me suis surpris à parler la langue d'un enfant de 10 ans ; et que, la même année, lorsque j'entamais *La Part de l'autre*, mon roman sur Hitler, je constatai que je devrais manier une écriture pleine pâte, épaisse, riche en détails capables de reconstituer un monde évanoui. Les milliers de pages que j'ai achevées durant ma vie n'étouffent pas ce sentiment : je me soumets au livre, je fais sans cesse mes débuts. L'expérience ne m'aide qu'à avoir confiance dans le risque. Mieux, elle m'apprend à l'aimer. Je mesure désormais que je m'achemine vers cette étrange révélation finale : « Ah, c'est donc cela que j'ai écrit ! » Le texte m'étonne. Je ne l'ai ni décidé ni fabriqué : je lui ai obéi.

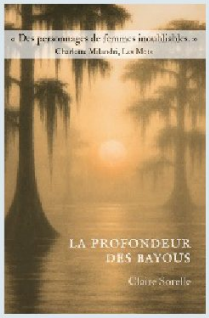
Pour reprendre les catégories d'Aristote, je dirais que le courage ne constitue pas l'absence de peur, mais la juste mesure devant la peur, ce milieu entre deux défauts, l'intrépidité et la couardise. La témérité ignore la peur, la lâcheté la fuit, le courage l'affronte et la traverse. Le philosophe l'élève au rang de vertu, ce qui rend l'homme apte à se dépasser dans la poursuite du bien.

S'il existe une peur propre à l'écrivain, il existe également un courage spécifique : aller à la rencontre de ce qui ne vit pas encore, aller vers ce qu'on ne sait pas savoir. J'ai évoqué en termes héroïques l'écrivain apeuré mais l'épreuve ne se résume pas une lutte : elle est aussi jeu et volupté. Qui peut prévoir ce qui l'attend en filant à un rendez-vous amoureux ? ■

AUDREY SOVIGNET

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.



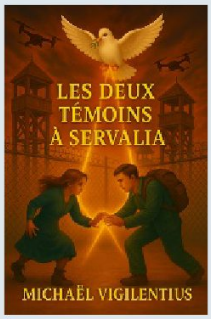
LA PROFONDEUR DES BAYOUS

CLAIRE SORELLE

LIBRINOVA

Louisiane, 1820. Aimée est esclave dans un faubourg de La Nouvelle-Orléans. Joséphine pêche l'écrevisse au fond des bayous. Le hasard les réunit dans l'âpre monde des plantations de sucre qui jalonnent les rives du Mississippi. Elles se toisent, se cherchent, se méprisent, se manquent. Leurs épreuves communes parviendront-elles à les rapprocher ?
Un roman historique d'une sensibilité remarquable, des personnages féminins que l'on n'oubliera pas.

→ ISBN : 9791040583349 - 416 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



LES DEUX TÉMOINS À SERVALIA

MICHAEL VIGILENTIUS

LIBRINOVA

Servalia : société lissée, crédit social, IA prophétique, vérité interdite. Michaël, veilleur lucide, et Laura, hackeuse rebelle, fuient à travers Rome, La Havane, la Polynésie, traqués par un système qui prédit, contrôle, et efface. Leur amour s'affirme comme dernier acte de résistance. Espionnage, mémoire, manipulations géopolitiques…
Un roman visionnaire, où chaque page pulse comme une alerte ! Retrouvez l'auteur sur son compte X : @peco18176.

→ ISBN : 9791040584407 - 192 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LA JUSTICE DES PÈRES

FABRICE SCHMITT

LIBRINOVA

Janvier 2020. Alors qu'il rentre chez lui, Loïc découvre avec stupeur que son fils d'un an a disparu. Pour toute explication, un SMS de la part de la mère : « Je suis partie avec Victor. Il est mieux avec moi. Ne cherche pas à me contacter ». Pour Loïc, c'est le début d'une lutte interminable pour retrouver son enfant, rythmée par plusieurs procès.
Un roman poignant, qui invite à se questionner sur le fonctionnement de la justice française.

→ ISBN : 9791040573104 - 117 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

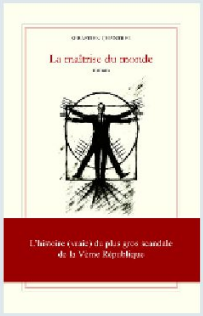
L'ÉCOLE DE L'ÂME

YOUSRA BOUZID

AMAZON KDP

L'école de l'âme est un voyage poétique et initiatique pour retrouver la paix, la clarté et la lumière en soi. C'est à la fois un recueil de poésie et un guide d'éveil accessible à tous. À travers 70 sonnets inspirés de la sagesse soufie et universelle, ce recueil explore les grandes étapes du chemin intérieur : la nuit noire, la solitude, l'ego, les blessures, le détachement, l'amour, la foi… Chacun de ces poèmes agit comme un miroir de l'âme, révélant les croyances limitantes, les conditionnements inconscients et les nœuds intérieurs qui nous empêchent d'aimer pleinement et de vivre librement. À la fin de chaque sonnet, des clés concrètes et des exercices simples vous guident pour incarner cette sagesse dans le quotidien.

→ ISBN : 9798313179377 - 160 PAGES - BROCHÉ



LA MAÎTRISE DU MONDE

SÉBASTIEN CHANTREL

LIBRINOVA

Aldo, jeune réparateur, bricole des inventions improbables et rêve de grandeur. Un soir, il photographie… le Spoutnik. Ou du moins, il le fait croire. Lorsqu'un comte belge lui offre un laboratoire, la supercherie devient une expérience, puis une idéologie : médias, religieux, politiques, militaires… tous veulent croire. Un roman haletant qui explore la frontière entre foi et manipulation. La genèse de l'incroyable affaire des Avions renifleurs.

→ ISBN : 9791040585695 - 240 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

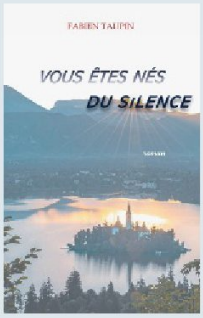
STAMPS

DAHN VAULENCE

LIBRINOVA

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Franz réunit deux femmes sur un timbre-poste : Claire et la princesse Elisabeth. Après le Brexit, Jean Le Manga explore le Palais de Buckingham en quête de réponses. « Cherchez ! Ce timbre-poste est toxique. Le danger vient toujours d'où on ne l'attend pas ».
Voilà sans doute le plus anglais des romans français dans la veine d'Orwell et d'Alan Bennett. Dahn Vaulence, répond par la dérision à la folie du monde.

→ ISBN : 9791040566373 - 219 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



VOUS ÊTES NÉS DU SILENCE

FABIEN TAUPIN

LIBRINOVA

Amandine est au soir de sa vie. Le passé refait surface… Elle se rappelle l'année si spéciale qu'elle a vécue plus jeune, quand elle a affronté un drame et choisi d'arrêter de parler pour mieux lui répondre, et reprendre vie. Dans le silence, elle a appris à faire confiance à ses intuitions. Pour ses enfants et petits-enfants, elle plonge dans ses souvenirs. Il est temps d'écrire.
Ce roman est une ode à la beauté et la puissance de l'intériorité.

→ ISBN : 9791040579328 - 327 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

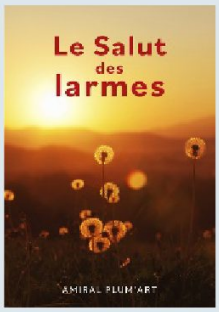
QUAND LE CRISTAL TINTE, TOME 1 : LE CAPRICORNE

MENKALINAN

LIBRINOVA

Charlotte, 24 ans, décroche enfin un CDI comme femme de ménage. Mais ses illusions s'effritent rapidement : ambiance délétère, rivalités entre collègues, isolement grandissant… Ses proches la sentent changée, son sourire s'éteint. Dans cet environnement de travail hostile et toxique, seule l'amitié d'Ibrahim l'apaise. Jusqu'au jour où, au détour du parc André Citroën et d'un capricorne à l'aile brisée, son destin bascule.

→ ISBN : 9791040550655 - 98 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



LE SALUT DES LARMES

AMIRAL PLUM'ART

LIBRINOVA

De sa plume enchanteresse, Amiral Plum'art partage dans « Le Salut des larmes » un souhait de métamorphose nourri de résilience, à la lumière de nouveaux horizons. Il fait le pari du sonnet, une forme poétique classique qu'il se réapproprie avec finesse, pour composer un recueil court, frais, et résolument moderne. Résultat : une poésie pleine d'espoir, universelle et accessible, qui invite à explorer la beauté des mots !

→ ISBN : 9791040563143 - 48 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LA FENÊTRE

MICKY TINTOUNELLO

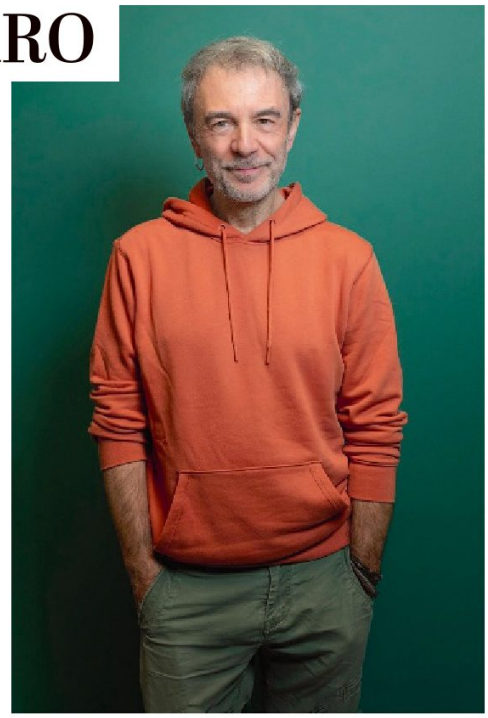
HELLO ÉDITIONS

Une plongée vertigineuse dans l'esprit de l'enfant derrière la fenêtre, découvrant un monde interdit qui l'appelle à devenir un autre, mais qui petit à petit l'engloutit dans l'emprise d'une nouvelle identité.
Récit d'une métamorphose psychologique et douloureuse vers une transidentité qui ne verra le jour que dans l'esprit.

→ ISBN : 9782386273780 - 174 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

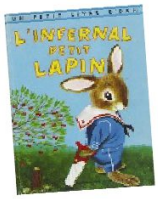
UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 03 23

FABRICE CARO



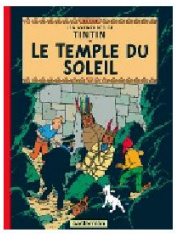
Auteur de bande dessinée et romancier, scénariste des albums d'Astérix, l'artiste multifacettes (connu aussi sous le nom de Fabcaro) publie cette fois un roman, *Les Derniers Jours de l'apesanteur,* inspirés de ses souvenirs adolescents. Sa bibliothèque fournie nous révèle qu'il est également un lecteur éclectique.

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?



« *L'Infernal Petit Lapin,* publié dans la collection jeunesse "Un petit livre d'or". Je l'ai racheté dans un vide-grenier, car j'ai une tendance un peu maladive à vouloir retrouver mes livres d'enfance. Ma maman me le lisait, en mettant le doigt sous les mots imprimés; ils me racontaientune histoire. En les déchiffrant, ils me faisaient entrer dans un imaginaire… J'ai donc sûrement appris à lire avec ce livre. »

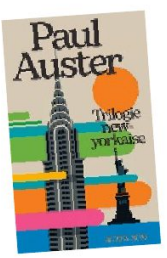
VOTRE DÉCOUVERTE DE LA BANDE DESSINÉE?



« Je devais avoir 6 ou 7 ans. C'était Astérix, avec *Le Grand fossé,* et Tintin, avec *Le Temple du Soleil.* J'ai ensuite tout lu de l'un et de l'autre. Écrire aujourd'hui les scénarios des albums d'Astérix est évidemment émouvant et miraculeux. Par ailleurs, étant d'origine espagnole, je passais mes vacances à Barcelone chez mes grands-parents où je lisais aussi *Mortadel et Filémon* de Francisco Ibáñez. »

COMMENT EST CLASSÉE VOTRE BIBLIOTHÈQUE?

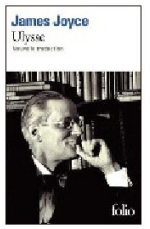
« Il y a d'abord les biographies d'artistes. J'adore ça. Les romans sont classés selon les périodes de ma vie. Mes lectures d'étudiants: Henry Miller, Charles Bukowski, Philippe Djian… Ensuite la période contemporaine. Je suis un peu maniaque et je ne mettrai jamais Miller à côté de Jaenada. »



VOTRE DERNIER LIVRE ACHETÉ?

« Je suis un lecteur qui picore mais qui picore trop. J'adore les librairies, j'adore acheter des livres. Mais je n'ai pas assez de temps pour lire. Sur ma table de chevet, il y a *Le Festival de Cannes ou Le Temps perdu* de Santiago Amigorena. Et il y a quelques jours, j'ai acheté la *Trilogie new-yorkaise* de Paul Auster: je suis scotché, j'adore. Je découvre Paul Auster à 52 balais, c'est un petit peu la honte, non? »

Propos recueillis par Éric Libiot



LE CLASSIQUE QUI VOUS TOMBE DES MAINS?

« *Ulysse* de Joyce. Sur le papier, il a tout pour me plaire: une déambulation dans Dublin, un flot introspectif, un peu romantique, un peu poétique… J'ai essayé quand j'étais étudiant, j'ai essayé plus âgé: je n'ai jamais réussi à le lire. Je me dis que je dois passer à côté de quelque chose. Donc je réessaie de temps en temps. »

LES OUVRAGES QUE VOUS RELISEZ?

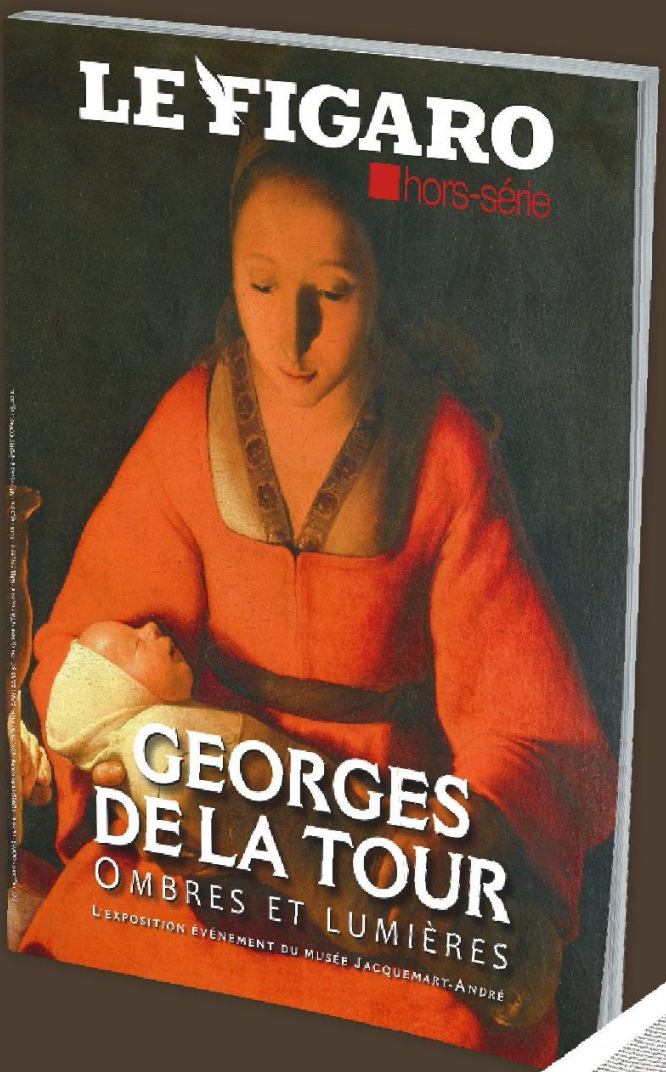
« *En studio avec les Beatles* de Geoff Emerick. Je ne sais pas pourquoi, c'est un bouquin madeleine. Je ne relis pas de romans mais des BD. Astérix, évidemment. Mais aussi les classiques: Tintin, Gaston, Les Quatre As, Achille Talon… Des lectures douillettes du dimanche après-midi. »

LES DERNIERS JOURS DE L'APESANTEUR
FABRICE CARO
224 P., GALLIMARD/SYGNE, 20 €

À noter également: la parution, le 23 octobre, d'*Astérix en Lusitanie* (Albert René).

FRANCESCA MANTOVANI

LE FIGARO
hors-série



GEORGES DE LA TOUR, L'ÉNIGMATIQUE

Il fit taire le monde et parler le silence. Ses tableaux nocturnes, éclairés à la lueur d'une bougie, ont la force d'une méditation spirituelle. Ses Marie Madeleine repenties, ce nouveau-né emmailloté dans les bras de sa mère sont devenus des icônes. Sa diseuse de bonne aventure, ses tricheurs à l'as de trèfle ou à l'as de carreau officient quant à eux en plein jour, mais n'en restent pas moins mystérieux. La vie de Georges de La Tour est à l'image de ses œuvres : énigmatique. Le « Caravage français » n'a laissé à la postérité ni portraits, ni lettres, ni objets, ni demeures, ni même de tombe identifiée. Il fut pourtant l'un des grands maîtres de son temps, peintre des ducs de Lorraine, avant que Louis XIII ne lui accorde le titre de « peintre ordinaire du roi ». Quelle fut la vie de ce mystérieux Lorrain ? Quels peintres l'influencèrent ? Comment créa-t-il son univers pictural ? Pourquoi fut-il oublié pendant plus de deux siècles ? À l'occasion de la splendide exposition que lui consacre le musée Jacquemart-André, *Le Figaro Hors-Série* rend hommage à celui qui sut révéler l'âme humaine en sculptant la lumière.

14,90 € 164 pages, actuellement disponible
chez votre marchand de journaux et sur www.figarostore.fr/hors-serie

Retrouvez *Le Figaro Hors-Série* sur X et Facebook

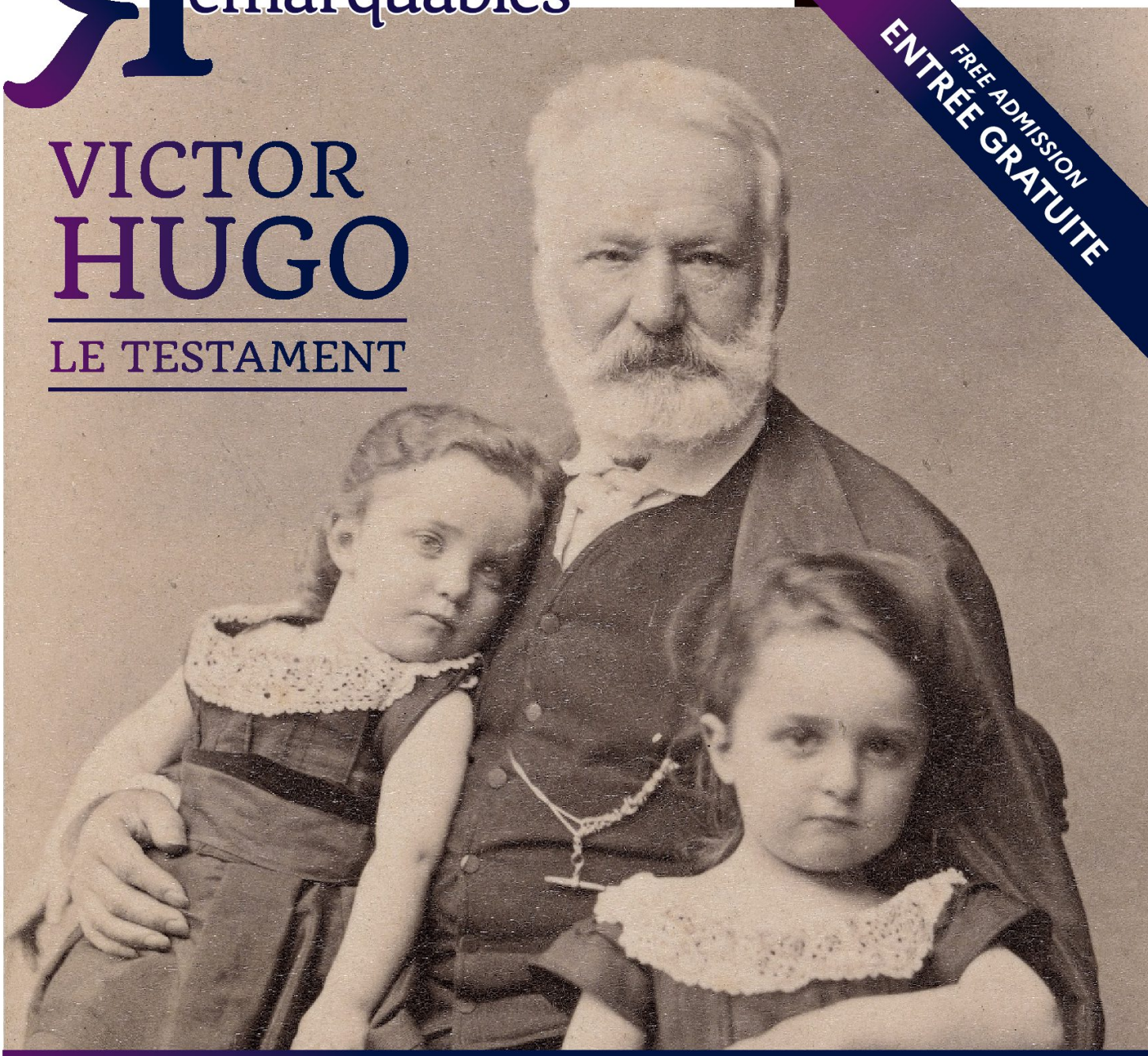
ARCHIVES NATIONALES

Les Remarquables

FREE ADMISSION
ENTRÉE GRATUITE

VICTOR HUGO

LE TESTAMENT



© Archives nationales, AE/II/4195/16

EXPOSITION DU 12 SEPTEMBRE 2025 AU 26 JANVIER 2026

ARCHIVES NATIONALES
60 rue des Francs-Bourgeois
75003 Paris

Ⓜ ① Hôtel de ville ⑪ Rambuteau

Du lundi au vendredi de 10 h à 17 h 30
Samedi et dimanche de 14 h à 17 h 30
(de 14 h à 19 h à partir du 18 octobre)
Fermeture les mardis, le 25 décembre et le 1er janvier

www.archives-nationales.culture.gouv.fr

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

Avec le soutien de
BNP PARIBAS

En partenariat avec
L'Histoire
LiRE magazine